

Spiritus

interviews

STELLA SAGAWA
CLÉMENTINE WANE
UNE VOLTAÏQUE
WILLY EGGEN
PASCALE CRÈVECŒUR

DES FEMMES...

DANS LE MONDE DE LA SANTÉ
ÉPOUSE D'UN MUSULMAN
MÉDITATIONS D'UNE FEMME AFRICAINE
CHARISME PROPHÉTIQUE
LA FEMME ET LA PAROLE DE DIEU

michel legrain
charles-marie guillet

droit canon et jeunes églises
crise missionnaire et presbytérale

*des femmes, l'évangile, des églises***1. dossier**

- | | |
|---|---|
| <i>interviews</i>
Stella Sagawa
Clémentine Wane
Une Voltaïque
Willy Eggen
Pascale Crèvecoeur | Des femmes / 227
...dans des familles / 232
...au sein d'une société / 240
...non sans ruptures / 245
...vers une Eglise / 247

Chrétienne dans le monde de la santé / 261
Chrétienne, épouse d'un musulman / 267
Méditations d'une femme africaine / 274
Charisme prophétique d'une femme et institution / 278
La femme et la Parole de Dieu / 287 |
|---|---|

2. chroniques

- | | |
|---|--|
| Michel Legrain

Charles-Marie Guillet | Le nouveau code de droit canonique
et les jeunes Eglises / 293

Crise missionnaire et crise presbytérale / 309
Dialogue avec l'Islam / 330 |
|---|--|

3. communications

- | | |
|------------------------------------|--|
| lectures
livres
informations | Notes bibliographiques / 332
Reçus à la rédaction / 335
Publications / 336 |
|------------------------------------|--|

Un numéro peut naître d'une remarque fortuite. Lors d'un comité de rédaction, nous avons constaté que, dans notre revue, les femmes n'avaient pas une place correspondante à celle qu'elles tiennent de fait dans la communication et la transmission de la foi, dans la vie des communautés chrétiennes. Vouloir combler un vide ne nous assure pas pour autant d'une marche à suivre.

D'emblée, nous avons écarté la recherche d'un spécifique en ce domaine. Il existe peut-être mais sa recherche nous paraît conduire à un discours abstrait, alors que nous souhaitons faire entrevoir des visages bien dessinés, un profond dynamisme, des difficultés réelles, des injustices maintenues.

Nous n'avions pas la possibilité de mener une enquête sociologique sur le rôle des femmes dans les jeunes communautés chrétiennes. Nous n'en avions les moyens ni en personnel ni en argent. Mais nous restons convaincus qu'une telle recherche menée au niveau d'un diocèse ou d'un pays apporterait des éléments importants pour une pastorale plus appropriée et plus vivante.

Nous avions la possibilité de faire appel à nos correspondants sur le terrain. Nous avons donc demandé à des religieuses d'interviewer des femmes africaines chrétiennes; nous pensions que l'approche des femmes leur serait plus facile. Certes, toutes n'étaient pas formées aux méthodes d'interview. Mais la moisson a été riche et nous remercions toutes celles qui nous ont aidés dans cette quête.

Il ne peut être question de tirer des conclusions générales sur le rôle des femmes dans les communautés chrétiennes mais, du moins, voit-on se profiler des situations, s'affirmer des personnes, se poser des actes, se soulever des questions... A défaut de solutions pastorales, nous aurons au moins attiré l'attention sur une réalité vivante du peuple de Dieu.

Nous publions à part deux interviews : l'une est caractéristique d'une situation chrétienne de militantisme que nous serions tentés de dire classique : l'autre décrit une situation plus complexe à vivre, celle d'une chrétienne mariée à un musulman, dans un pays à majorité musulmane. Au-delà des débats sur le dialogue islamo-chrétien, l'exemple a sa force de choc. Les autres interviews, nous les avons réunies dans un dossier que nous vous présentons en premier lieu ; cela nous permet de regrouper un peu les thèmes qui se rejoignent et d'éviter des répétitions fastidieuses.

DES FEMMES...

Les interviews ont été conduites auprès de femmes de toutes les couches sociales. Pourtant, à la lecture, la distinction la plus frappante est la position religieuse de départ. Elle colore toute l'histoire subséquente.

Certaines femmes viennent de familles chrétiennes depuis déjà une ou plusieurs générations. La vie chrétienne semble aller de soi ; on est dans un monde où tout fonctionne bien. Née de parents chrétiens en 1949, baptisée à la naissance, j'ai fait ma première communion à l'âge de neuf ans et j'ai été confirmée à dix ans. Jusque-là rien ne m'avait marquée au point de vue religieux. Jusqu'en terminale, j'étais très ouverte à tout ce qui est religieux ; j'étais bien notée, au point de me poser plusieurs fois une interrogation sur une vocation religieuse possible, bien que je n'y aie aucune attirance spéciale (1).

C'est aussi le cas de cette directrice d'une série de centres d'éducation de base et de catéchèse qui, par le biais de deux hommes, eux aussi diplômés en catéchèse et en pédagogie, et de vingt et un catéchistes, touche 3.630 enfants et adultes. Je suis née en 1956 dans une famille de cinq filles et de deux garçons, dans la paroisse de Busiga, à trente kilomètres de Mubuga. J'ai commencé l'école primaire en 1963. Au bout de six années, j'ai fait deux ans de secondaire. Puis j'ai été orientée vers une école ménagère tenue par les Sœurs Blanches d'où je suis sortie après trois ans, en 1972. Mes compagnes d'études avaient le choix entre le travail dans les centres de santé et les foyers sociaux ou encore l'entrée dans deux écoles : l'école médico-sociale de Gitaga ou l'école catéchétique de Busiga. Comme j'étais originaire de cette paroisse, j'ai choisi la catéchèse (8). On aura remarqué l'importance de l'école dans ces témoignages. Ce sera une constante ; même si son influence n'est pas analysée, elle est présente et change certainement le milieu traditionnel.

Dans ce contexte, les différences sociales et non seulement les tempéraments commencent à jouer : Je peux dire que je suis née chrétienne ; mes parents m'ont fait baptiser le jour même de ma naissance par le catéchiste du village. Arrivée à quinze ans dans un collège catholique, ma foi a pu se développer. De famille pauvre, timide, j'avais un complexe d'infériorité vis-à-vis des filles mieux habillées que moi. Je ne me sentais pas

à l'aise dans ce milieu. Mon seul ami était le Christ. Marie aussi était ma confidente dans mes difficultés (6).

nous ne savions pas comment prier...

Mais la femme interviewée peut être aussi une convertie. Dans le témoignage, l'importance du symbole que suppose le geste, caractérise bien une autre culture. Je suis de la tribu des Wasukuma, née dans le diocèse de Mwanga... Je vivais dans un village, succursale de la paroisse-mère. Dans mon petit village, il y avait un catéchiste qui était parent avec nous. Souvent, il venait nous voir et nous demandait à l'occasion de l'eau à boire. Avant de prendre la première gorgée, il faisait toujours *le signe de la croix*. Nous, les enfants, nous le regardions et cela nous intriguait. Un jour, on lui a demandé ce qu'il faisait et pourquoi il faisait ce geste. Il nous a répondu: je demande à Dieu qu'en buvant cette eau, je puisse goûter la joie de son rafraîchissement. Le geste du catéchiste a fait naître en nous le désir de faire aussi ce signe, de prier comme lui, mais *nous ne savions pas comment prier*. Le catéchiste a fait la démarche auprès du père de la paroisse qui est venu à la maison pour demander la permission à papa: Vos enfants aimeraient prier avec les chrétiens et le catéchiste. J'avais environ dix ans quand j'ai commencé à suivre les instructions en vue de devenir chrétienne. Après trois ans de catéchuménat, j'ai été baptisée avec seize de mes frères et sœurs... Mon père est encore païen, il a plusieurs femmes. J'ai baptisé maman il y a quelques semaines, juste avant qu'elle ne meure. Elle avait déjà suivi les instructions en vue de devenir chrétienne mais ne s'était jamais décidée à faire le dernier pas (9).

des génuflexions...

Il est des cheminement plus complexes dans ces pays où les influences religieuses se croisent. Mes parents sont chrétiens mais mon père est un pasteur protestant et ma mère est une fervente catholique. Quant aux enfants, cinq ont suivi papa et quatre maman. Je suis parmi ceux qui ont suivi papa ; j'ai donc été protestante au début. *J'aime beaucoup l'Ecriture Sainte.* J'ai souvent lu la Bible et je n'ai pas manqué les cours de religion chaque dimanche. A l'examen, j'ai été parmi ceux qui ont eu de bonnes notes.

J'avais treize ans quand papa est mort. Je suis devenue plus fervente à la prière et j'ai pu continuer dans la religion protestante. Une année, cependant, j'ai passé mes vacances chez mon oncle maternel, professeur à l'école catholique. Le dimanche, il m'a demandé si j'allais prier ; le temple était loin de chez lui. Je lui ai dit que j'allais à l'église avec eux si c'était possible. J'ai suivi ma tante et j'ai fait tout ce qu'elle faisait : genuflexion avant d'entrer dans le banc, signe de la croix, long temps à genoux avant de s'asseoir.

J'ai demandé pourquoi ces genouflexions. Mon oncle m'a expliqué que c'est pour adorer le Christ vivant dans l'eucharistie. La petite lampe allumée nuit et jour à l'autel, c'est le signe que le Saint Sacrement est là, dans le tabernacle. C'est à la messe, à la parole de la consécration prononcée par le prêtre que le pain est changé en corps de Jésus Christ et le vin en son sang, comme lui-même l'a fait le jeudi saint. C'est la foi catholique : le Christ est parmi nous sur la terre et à la communion, nous mangeons son corps et buvons son sang.

C'était tout nouveau pour moi car, manger le pain et boire le vin, chez les protestants, c'est seulement en mémoire de la prière et du dernier repas du Christ avec ses apôtres.

Après de longues réflexions sur la foi catholique, je me suis décidée à la suivre, croyant que c'est la vraie religion fondée par le Christ. Après une année de préparation, j'ai reçu le sacrement de baptême et j'ai fait ma première communion à ma plus grande joie. J'avais dix-sept ans. J'étais très heureuse (**14**) !

traverse ce fleuve...

Si l'école joue un rôle important dans l'évolution présente de ces cultures, l'institution matrimoniale est aussi d'un grand poids. Dans ce contexte, la foi et la conversion peuvent apparaître comme créant un espace de liberté. C'est adulte que j'ai reçu le baptême. J'étais mariée selon la coutume ; mon mari et moi, nous étions au Ghana. Nous avons eu un enfant ; l'Etat ghanéen nous donnait une allocation familiale à cause de cet enfant. Mon mari n'a pas accepté qu'on lui donne cette allocation : il croyait que c'était une façon de l'acheter. Il m'en voulait et, à la fin, il m'a renvoyée dans mon pays. Je suis donc revenue et après un temps, j'épousais celui chez qui je suis actuellement.

Q. – C'est un mariage chrétien?

R. – D'abord un mariage selon la coutume, puis tous les deux nous avons commencé à aller au catéchisme. A la fin, il a fait marche arrière ; moi, j'ai continué. Quand le moment est venu de me baptiser, le père l'a appelé et lui a posé des questions. Il a accepté qu'on me baptise et qu'on bénisse notre mariage.

Q. – Comment avais-tu compris qu'il te fallait aller au catéchisme ?

R. – Je ne sais pas comment répondre. C'est comme si quelqu'un te dit : traverse ce fleuve, et toi, tu te dis : allons-y et tu verras si tu peux. Je pense que c'est le travail de Dieu. Il y avait un catéchiste qui enseignait la Parole de Dieu sous un « apatam » dressé pour le ramassage du kapok. Les enfants allaient l'écouter. Nous nous moquions de lui et même nous le chassions en disant : pourquoi laisser les travaux et aller s'amuser ? A ce moment-là, je ne savais pas que le Seigneur lui disait : attends, mon enfant ; tu es dans la main de Dieu. Un jour, j'ai commencé à y aller pour voir. J'ai trouvé que la Parole de Dieu, c'est bon.

Il n'était pas facile de se faire chrétien à ce moment-là. On m'insultait ; on disait : qu'est-ce que tu vas faire au milieu des enfants ? se faire voir, c'est l'affaire des petits. Je répliquais : quand les enfants font quelque chose, si les grandes personnes ne sont pas avec eux, est-ce que cela peut marcher ? Mais je me suis bouché les oreilles et j'ai continué. J'ai un « vieux » comme mari (vieux, entendre : plus âgé que moi). Il a tout fait pour me détourner ; il n'y a rien eu à faire. Quand je suis malade, les gens lui disent : va consulter les charlatans. Il répond : Moi ? non, ma femme n'est pas dans ces histoires-là.

Lui n'est pas baptisé. Il a accepté qu'on bénisse notre mariage. Avant, il venait de temps en temps à l'église mais cela n'a pas duré. Etant gardien de la tradition, il ne le pouvait pas. Quand j'allais dans les quartiers ou même dans les autres villages, en tant que légionnaire, il ne disait rien (17).

ma faute est toujours devant moi

La conversion peut être aussi une reconversion, dans le cours d'une vie.
Née dans une famille chrétienne, j'ai été baptisée peu après ma naissance.

Mes parents m'ont élevée selon leur foi ; j'ai donc suivi les étapes normales et reçu les sacrements. Mon séjour chez les sœurs m'a beaucoup aidée à approfondir la foi. En effet, les mouvements de jeunes : jeannettes, guidisme, plus tard messagères, m'ont fortifiée moralement.

Depuis que je me suis mariée avec un musulman non pratiquant, je ne pratiquais plus. Cependant, je gardais ma foi sans l'extérioriser. Par respect pour la religion de mon mari, je n'ai pas imposé une éducation de ma croyance à mes deux petits enfants.

Quelques années après, mon mari était arrêté. J'ai eu beaucoup de peine ; j'ai pleuré. *J'ai pris cette épreuve pour une punition* mais sans pour cela être révoltée. La même année, j'ai donc repris le chemin de l'église mais sans communier. J'apprenais aux enfants à prier pour la libération de leur père. Mes prières étaient surtout des demandes de pardon à Dieu et des sacrifices, tout pour la liberté de mon mari. Mais je ne communiaijs toujours pas, jusqu'au jour où j'ai rencontré mon ancien évêque du Tchad, de passage à Bangui : Monseigneur, je me sens tellement coupable et lâche d'avoir abandonné ma religion pendant si longtemps que je n'ose pas m'approcher de l'eucharistie. Comme disait David dans son psaume, ma faute est toujours devant moi.

L'évêque me conseilla et me dit que mon épreuve était déjà assez lourde pour que je ne me prive pas d'une nourriture qui ne ferait que me permettre de garder forte ma foi. J'ai encore laissé passer un moment. Il faut reconnaître que, pendant la longue période où j'avais cessé de pratiquer ma foi, je n'avais pas suivi toutes les modifications qui avaient eu lieu au sein de l'Eglise, rendant plus facile l'accès aux sacrements.

Ma deuxième rencontre est celle avec les deux prêtres de ma paroisse et, cette fois-ci, je me suis confessée et j'ai aussitôt communié. Cela m'a fait comme un gros poids d'enlevé sur la conscience (**19**).

Mais la prise de conscience peut se faire sans soubresauts ; elle peut être progressive au cours d'une vie de prière qui va s'intensifiant : Ce qui me sauve dans mes doutes, c'est la prière. Je rentre en moi-même et je sais que Dieu m'écoute. Il me donne satisfaction d'une manière ou d'une autre, mais c'est souvent bien après que je m'en rends compte, quand mes ennuis se sont apaisés.

Quand je regarde ma vie, je vois que tout ce par quoi je suis passée a contribué à fortifier ma foi: ainsi, mon enfance très dure. Mais, de cette manière, nous avons appris à vivre courageusement, à lutter pour l'existence tout en comptant sur Dieu.

La façon dont mon père est mort m'a beaucoup frappée: il est parti dans une telle paix, une telle sérénité qu'on ne peut pas ne pas croire à LA VIE (6).

Même s'il est souvent aisé de reconnaître dans les formules l'influence de présentations catéchétiques typées, au travers de ces portes entrebâillées, on saisit la richesse des histoires diverses et la variété des rencontres avec Dieu.

...DANS DES FAMILLES

La foi n'est pas un secteur clos de la vie où se jouerait la rencontre du sacré et du divin. C'est une forme de la vie qui implique toute la réalité d'une existence. Au travers de nos récits, on sent bien que l'existence, autrefois structurée par « la coutume », n'est pas autant balisée et fortifiée. Elle est soumise à de brusques changements dus à l'impact de la modernité qui se fait jour par l'école, la migration, etc. De ce fait, le mariage n'est plus réglé comme il l'était traditionnellement, ainsi dans le cas des étudiants, en particulier ceux qui vont continuer leurs études à l'étranger.

nous nous sommes mariés

J'ai fait la connaissance de mon mari à la fin de mes études secondaires mais je suis partie en Europe pour quatre ans... Rentrée en 1971, nous nous sommes mariés en 1972. Trois mois après, il refusait l'enfant né de notre union, mais je ne cédais pas. Je ne voyais mon mari qu'au moment des repas; il rentrait toujours très tard. J'ai eu à la maison de soi-disant cousines qui étaient en fait ses maîtresses, comme je l'ai découvert; j'étais

obligée de leur céder la place. Il m'a même demandé de quitter les lieux mais je suis restée. Quand l'enfant a eu six mois, il s'est absenté pour un stage de trois ans en divers pays éloignés... (1).

On voit ici des éléments de modernité qui agissent sur le comportement ; les structures sociales ne sont plus là comme garde-fou. Par suite des études, des stages à l'étranger, l'appartenance à un milieu déterminé est moins forte. L'enfant n'a plus la même importance dans une vie moins enracinée dans le lieu de la famille.

J'espérais qu'à son retour mon mari – qui m'écrivait régulièrement – aurait changé. Mais en vain. J'ai alors découvert sa liaison avec une jeune Européenne ; elle était enceinte de lui et il lui avait fait croire qu'il était célibataire et qu'après une absence de trois ans, il la rejoindrait pour se marier et vivre avec elle. *Dieu n'a pas voulu que l'enfant naisse*. La femme fit une fausse couche (1).

dans la tentation

Un aspect très humain qui apparaît est la possibilité d'être tentée ; la foi se révèle alors comme la puissance merveilleuse qui fait tenir. Parti dans un autre pays d'Afrique pour travailler (autre phénomène typique de l'époque), mon mari m'a demandé de le rejoindre. Mais sa liaison n'était pas terminée. La situation était très tendue entre nous ; j'étais à bout, sur le point d'éclater. Heureusement, en 1979, je suis partie en France pour continuer mes études.

Presque un an après avoir quitté mon mari, j'ai reçu la visite d'un des amis de mon mari venu me voir pour me donner des nouvelles de ma famille. Tous les deux nous avons ressenti en même temps une forte attirance l'un envers l'autre. *J'allais m'abandonner* quand j'ai demandé au Christ de me dire si je pouvais le faire ou non. J'ai senti naître et monter en moi une force qui a fait fondre cette envie... définitivement.

Pour moi, c'est vraiment un miracle. Avant, je jugeais ceux qui prenaient la femme de leur ami et le mari de leur amie. A partir de ce jour, j'ai compris. Tous les jours de ma vie, je loue et remercie le Seigneur pour ce miracle qu'il a accompli en moi et pour l'indulgence que cela a provoqué de ma part pour ceux ou celles qui faillissent dans cette tentation (1).

La foi est ici reconnue comme apportant un changement d'attitude dans la vie. Elle peut aussi influer sur des décisions importantes : En 1980, mon mari est venu en France pour un stage de six mois. Notre troisième enfant fut conçu. Après un mois de répit et de joie, une ancienne connaissance l'a repris. De nouveau, il voulait que je supprime l'enfant qui allait naître. J'ai refusé, d'où des litiges. Là, j'ai pris la résolution de quitter mon mari : une voyante chez qui une amie m'avait emmenée, m'a confirmée dans ce dessein : le plus tôt sera le mieux, disait-elle. Mais mes amis du groupe de prière n'approuvaient pas : l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni. De son côté, mon mari n'acceptait pas la séparation et me demandait de revenir.

Comme il voulait reprendre les enfants – *selon la coutume*, il en avait le droit – j'ai repris la vie commune avec l'espoir que cela irait mieux ; il a lui-même reconnu ses torts devant un évêque, ami de la famille, qui voulait nous réconcilier et il a promis de commencer une nouvelle vie de dialogue et de prière. Je suis revenue depuis un an avec lui mais aucune promesse n'a été tenue. Chaque essai de dialogue a été écarté. Il y a trois semaines, il a affirmé qu'il resterait sur ses positions. Ce jour-là, *j'aurais dû être anéantie*. Quand j'allai me coucher, tout à coup, le Seigneur m'a dévoilé son amour comme jamais. Dans ma surprise émerveillée, je me suis mise à chanter un chant de louange... L'espoir renait, non d'une réconciliation avec mon mari, mais dans un abandon confiant entre les mains de Dieu. « Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra ! » (1).

j'ai failli mourir

Dans une situation analogue, une mère de cinq enfants, sans s'étendre autant sur les événements, découvre elle aussi l'impact important de sa foi dans sa vie familiale : Actuellement, je prends de plus en plus conscience de ma foi en Jésus Christ : beaucoup de choses ont changé. Avant, j'étais trop absorbée par mes passions et je m'inquiétais de ce qui se passait dans ma vie de mère et d'épouse presque abandonnée. Chaque jour, mes soucis augmentaient : je tombai malade. J'ai failli mourir. Lorsque je m'abandonnai à Jésus, cette situation a pris une autre tournure. J'ai vite compris que je pouvais être heureuse avec le Christ. A ce moment-là, j'ai décidé d'accepter ces conditions de vie avec courage (3).

Apparaît donc un type de résignation qui n'est pas fatalisme ni désespoir, mais une sorte de joie tranquille. On retrouve cette attitude

dans le témoignage suivant dans lequel on peut noter aussi l'importance des conditions économiques et de la recherche du travail dans la vie familiale: Dans ma vie conjugale, le fait d'être chrétienne m'apporte le courage, la patience, le pardon et l'espérance. C'est dans la foi que j'ai appris que tout cela est nécessaire pour vivre ensemble. La vie conjugale n'est pas une chose facile, surtout quand le progrès d'amour manque à l'un des conjoints. C'est le malheur de la famille et un défaut pour les enfants. Quand l'amour est entretenu par l'un des époux seul, c'est une croix acceptée par lui; actuellement, c'est dans cette situation que je me trouve. J'ai accepté cette croix dans l'espérance à cause de ma foi.

Nous nous sommes mariés dans l'amour vrai, en nous jurant fidélité. Malheureusement, par manque de travail, il s'est engagé au service militaire. Pendant cette séparation, il s'est mis à boire. Après deux ans d'Algérie, il est revenu; il avait complètement changé; il n'avait plus d'amour pour moi, mais les promesses que je lui avais faites devant Dieu et la communauté chrétienne, je les ai tenues. J'ai de l'amour pour lui, bien que je voie qu'il n'en a plus pour moi (18).

L'influence de la foi se manifeste également dans les changements que subit la famille traditionnelle. Voici une jeune femme de trente-quatre ans, mariée depuis 1971, mère de trois enfants. Après ses études secondaires au lycée du Sacré-Cœur à Kinshasa, elle a continué ses études supérieures mais n'a pu les terminer. Elle se trouve dans un monde en mutation rapide: Jusqu'à la troisième année de notre mariage, nous avons habité avec ma belle-mère et d'autres membres de la famille de mon mari. Quand mon mari partit pour l'Europe, je fus obligée de rester auprès de mes parents. Une année plus tard, je rejoignis mon mari déjà rentré d'Europe qui séjournait à Kinshasa. Ma belle-mère ne tarda pas à venir nous rejoindre. Trois années plus tard, mon mari se rendit compte des inconvénients pour l'éducation de nos enfants qui grandissaient. Il décida la séparation de domicile d'avec sa famille. Il le fit sans difficulté à cause de certaines habitudes qu'il avait prises en Europe; il est libéré de beaucoup de coutumes (5).

En fait, dans ce cas-là, il s'agit plus de l'impact de la modernité que de celui de la foi. Un autre mode de vie se met en place suite à l'enseignement, aux voyages à l'étranger et à l'urbanisation. Toutefois, la foi a une influence quand la femme veut déterminer son rôle dans la famille. J'ai conscience du rôle que je dois jouer dans mon foyer comme épouse. Depuis l'âge de quinze ans, mon mari est resté avec son père séparé de

sa femme. Dès le début de notre mariage, j'ai senti qu'il avait manqué d'affection maternelle. J'ai fait de mon mieux pour remplir quelque peu ce vide. Je me suis fait la mère de ma belle-famille: j'ai dû intervenir auprès de mon mari en faveur de ma belle-sœur qui vivait en conflit ouvert avec son mari... Mon mari est croyant mais ne pratique pas régulièrement. Je pense qu'avec le temps, ma vie de foi peut être un ferment pour sa propre vie (5).

nous avons vécu ensemble dans la paix

Des vies peuvent être bousculées mais un climat stable de paix peut être préservé. Mon mari travaillait dans l'armée. A cause de son travail, nous avons dû partir pour un pays étranger, le Kenya. Nous avons vécu ensemble dans la paix, sans grande difficulté dans notre mariage. Pendant les quatre années passées au Kenya, Dieu nous a donné un enfant. Nous sommes revenus en Tanzanie, mon mari s'est mis à travailler dans les postes et télécommunications. Ce travail nous a conduits un peu partout en Tanzanie: Mwanza, Kilimanjaro, Dar es-Salaam, Songa, etc. Malgré tous ces déplacements, je continuais à prier avec ferveur. Quand nous avions des querelles de ménage, je priais trois fois le «Je vous salue Marie» et le calme revenait, mon mari s'apaisait (9).

telle était peut-être la volonté de Dieu

Souvent la volonté de Dieu est ressentie comme quelque chose qui est presque du fatalisme au cœur d'une vie : il est difficile de dire si cette réaction courante vient de la mentalité générale dans une culture ou si c'est l'effet d'un certain type d'enseignement religieux. A dix-neuf ans, je suis entrée au couvent des Religieuses Réparatrices à Ambatomene Fianarantsoa où il y a l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. J'ai été heureuse de pouvoir suivre ce genre de vie. Et ce qui m'a beaucoup frappée, c'est l'adoration pendant la nuit du jeudi. Ma foi en Jésus Christ dans l'eucharistie est devenue plus solide et plus profonde. Cette vie de bonheur n'a malheureusement duré que deux ans car, à mon grand regret, j'ai quitté le couvent pour rentrer dans ma famille. Mes responsables m'ont fait comprendre que Dieu m'appelait à un autre genre de vie. J'ai eu de la peine. J'ai beaucoup pleuré. La mère des novices m'a encouragée et m'a assurée de ses prières pour accepter la volonté de Dieu sur moi. J'ai dit : «Oui, Père, que votre volonté soit accomplie».

De l'âge de vingt-deux ans jusqu'à ma vingt-quatrième année, des préten-dants se sont présentés mais malheureusement, en ce temps-là, la jeune fille ne choisissait pas elle-même son compagnon de vie; mes parents n'ont pas voulu de celui que j'aimais. Ils m'ont obligée à accepter un jeune homme de leur choix. Ce fut très dur pour moi. Après bien des refus et des hésitations, j'ai fini par accepter, me résignant: telle était peut-être la volonté de Dieu sur moi. Notre mariage a eu lieu le 8 dé-cembre 1946 (**14**).

Mais le mariage, c'est aussi être prise dans une aventure dont on ne tient pas tous les fils. Derrière le témoignage suivant, se profile la « grande his-toire ». Ce qui prend sens, c'est l'histoire personnelle où la foi se fait sup-plication et demande pressante : Après mon mariage, à l'époque de la rébellion, en 1947 (nous sommes à Madagascar), nous demeurions dans un petit village, Vohipeno. La nuit du 29 mars 1947, jour choisi par les responsables de la rébellion pour commencer les attaques, des rebelles munis de hâches et de sagaies, sont venus emmenant une vingtaine d'hommes liés pour être fusillés; de notre village, ils ont attaché et emmené un autre homme et mon mari.

Me sentant en danger et impuissante à sauver mon mari, ma foi en Jésus Christ m'a soutenue car rien n'est impossible à Dieu. J'ai prié à haute voix : O Christ Jésus, vous êtes mort pour sauver les hommes, assistez-moi dans cette heure angoissante. Venez sauver la vie de mon mari. Après un moment, le chef de notre village est arrivé. Voyant mon mari déjà attaché, il a dit : Détachez Charles ; il est de notre groupe. Et ils l'ont détaché. Quelle a été ma joie ! J'avais le cœur soulagé et reconnaissant : mon mari était sauvé (**14**).

Dans la vie familiale, il n'y a pas que des circonstances exceptionnelles, il y a aussi les difficultés quotidiennes qui demandent un courage conti-nuel et une présence active : Après cet événement angoissant, nous som-mes rentrés à Mahasoabe Fianarantsoa chez nos parents où, un mois après notre arrivée, j'ai mis au monde ma première fille qui est morte après quelques heures de vie.

Nous sommes restés là pendant trois ans mais comme mon mari n'a pas l'habitude de travailler sur les Hauts-Plateaux, nous avons fait faillite. Nous avons été obligés de repartir en brousse, du côté de Ampasiman-jeva. Cette fois, nous avons ouvert une petite boutique et fait de l'élevage.

J'ai fait aussi de la couture pour aider mon mari et, après deux ans, nous avons pu retrouver notre vie normale... (14).

les enfants, souci principal

Le souci commun à tous les témoignages reçus est celui des enfants. Cela apparaît déjà dans le témoignage précédent : Nous sommes restés plusieurs années dans ce village où sont nés nos onze enfants : sept garçons et quatre filles. Tous ont été baptisés étant petits... Les difficultés ne m'ont pas manqué pendant ce temps surtout pour l'éducation chrétienne de mes enfants. D'abord mon mari ne pratique pas ; puis les enfants étaient à l'école avec des païens. Je n'ai pas oublié de leur apprendre à prier : avant et après les repas, le soir en famille. J'ai donné à chacun sa part de travail dans la maison (14).

Si l'on sent partout la préoccupation de bien élever les enfants, l'analyse des difficultés rencontrées est très rudimentaire. C'est peut-être que l'on quitte le domaine du récit pour une exposition de problèmes. Il est possible également que la présentation assez abstraite et théorique vienne du fait que l'interviewée est une enseignante : A la maison, berceau de la foi pour mes enfants, j'essaie de donner aux miens le bon exemple. D'abord, pour une pratique religieuse assidue. Pour acquérir plus facilement cette pratique, je les initie aux différentes prières chrétiennes dès le bas âge. J'essaie de répondre à leurs questions sur la foi pour les éclairer. Je leur apprends à s'aimer les uns les autres d'abord à la maison pour que la pratique à l'extérieur en soit facilitée (15).

Sur un sujet aussi délicat, on souhaiterait voir certaines affirmations explicitées. Par exemple : Maman malgache, j'essaie de suivre la tradition ancestrale en ce qui concerne l'éducation de mes enfants mais, en même temps, j'essaie de les ouvrir aux autres sans distinction de caste ni de classe, de considérer tout homme comme égal à soi, de les stimuler à être généreux, d'aider les domestiques... (13). Que représente la tradition ancestrale dans ce contexte ? Comment peut-elle être maintenue quand la suite du texte montre les changements importants qui interviennent dans la société, spécialement dans l'éducation ? Une mère chrétienne ne doit pas accepter certaine mentalité pour rester fidèle à l'Evangile. Exemple : faire de grosses dépenses pour sa satisfaction personnelle ou familiale, à plus forte raison pour des futilités.

J'avais promis à mes deux filles un voyage en France quand elles seraient en quatrième. Cette année, elles sont dans cette classe et m'ont rappelé ma promesse. J'en ai parlé à mon mari : peut-on faire de si grosses dépenses quand beaucoup de gens sont dans la gêne et ne mangent pas à leur faim ? Bien sûr, mes enfants ne peuvent admettre un tel raisonnement parce qu'elles sont jeunes, d'autant plus que deux ou trois de leurs copines partiront en France cet été. Je conviens que ce voyage est une occasion d'ouverture indispensable, surtout pour nous autres « insulaires », mais mes enfants sont jeunes ; j'espère qu'elles auront encore d'autres occasions de sortir de leur pays.

Q. – Si je ne suis pas indiscrette, que comptez-vous faire de l'argent qui aurait servi au voyage ?

R. – C'est exactement la question que m'a posée mon mari. A vrai dire, je n'y avais pas réfléchi. Suis-je capable de le partager avec les démunis ? Je n'en suis pas sûre ; en tout cas, ce sera très dur (13).

on lit un passage d'écriture

L'éducation des enfants prend des formes très variées ; bien des moyens sont utilisés. Souvent, on trouve mentionnée la prière familiale. Vous connaissez mon mari ; il ne voulait pas que j'aille à la messe ; j'ai tenu bon : Tu ne m'empêcheras pas d'aller à la messe ; il faut que j'y aille, c'est ma force... J'arrive à faire la prière du soir en famille. On lit un passage d'Evangile et chacun anime la prière à son tour. Mes enfants prient... même celui qui est parti en Roumanie : Tu sais, maman, m'écrivit-il, ici il n'y a pas d'église pour prier, alors je le fais dans mon cœur... Il fallait bien triompher de la pauvreté ; j'ai dû trimer pour nourrir ma famille, élever mes sept enfants, aider mes frères et sœurs plus jeunes que moi... Je faisais de la couture pour mes voisines ou pour le marché... C'est à la messe que je puisais chaque jour le courage (10).

On retrouve la même démarche dans ce témoignage d'une Tanzanienne : Mon mari était, avant son mariage, protestant morave. Moi, j'ai été baptisée catholique. Mon mari est devenu catholique juste avant notre mariage. Souvent, c'était moi qui lui enseignais la religion catholique. Il a toujours aimé en savoir davantage. Il participe à la discussion mais ne l'anime pas.

Quand mes enfants étaient tout petits, je les ai habitués à prier. J'allais avec eux à la messe du dimanche quand il y en avait une, c'est-à-dire

quand le prêtre venait à notre succursale. Sinon, nous allions quand même à l'église prier avec le catéchiste et les autres chrétiens. A la maison, on priait aussi : le matin au réveil, le soir avant de se coucher, avant et après les repas.

Je leur enseignais le catéchisme, le plus souvent le soir. Nous prenions du temps pour lire un passage d'Evangile. Ceux qui savaient lire, faisaient la lecture pour les autres. Ensuite on discutait. Tous étaient intéressés. Ils avaient toujours des questions à me poser. Parfois, nos discussions duraient longtemps. J'essayais toujours de donner une réponse vraie et satisfaisante (9).

Malgré tous les efforts, il n'est pas dit que l'éducation chrétienne ait des conséquences assurées. L'éducation de mes enfants est ma grande préoccupation. Ce n'est pas pour rien que j'ai sacrifié un travail rémunérateur. Travailler hors du foyer dans une ville comme Kinshasa, c'est priver ses enfants de beaucoup de choses et cela pourrait porter atteinte à leur éducation intégrale... Dans un milieu urbain, les influences extérieures sont nombreuses et néfastes. Elles perturbent toujours ce qu'on voudrait donner à l'éducation des enfants. Certaines écoles ne continuent pas l'action éducative des parents... Mes deux enfants vont à l'école. Tous les deux sont en troisième année. Pour ma fille, chaque fois qu'il y a interrogation ou examen, les maîtres demandent de l'argent pour que l'enfant ait des bons points. Souvent, elle en vient à me demander de l'argent pour le remettre au maître. Par contre, mon fils résiste à cette tendance à la corruption. L'école corrompt plus les enfants qu'elle ne les reprend dans leurs mauvaises tendances acquises ou innées (5).

AU SEIN D'UNE SOCIÉTÉ

L'impact social de la foi n'apparaît guère dans nos textes. On ne voit pas comment on peut travailler à de nouvelles structures sociales. Mais il est possible que l'expérience ecclésiale soit trop récente pour que les croyantes puissent en faire l'analyse. On peut relever cependant certaines données qui sont des indications, des orientations...

par le biais d'une profession

Le texte de présentation indique bien comment se situe ce témoignage et sous quelle forme s'effectue la présence active de la foi et de la charité. Je me demande si cette interview répond à votre attente. Vous savez, nous sommes plongés tous les jours dans le concret jusqu'au cou, alors je ne peux pas écrire ou faire dire des choses extrêmement «surnaturelles». Je suis affrontée de jour comme de nuit au problème des urgences graves atteignant des femmes qui ont eu de très nombreuses grossesses, dix, parfois quatorze et plus... et je dois parer aux catastrophes ; mon rôle est de préserver la santé ou ce qu'il en reste.

La personne que j'ai interviewée ce matin est une mère de famille exemplaire, tant sur le plan professionnel que dans sa manière d'être responsable de sa cellule familiale. Elle est mère de cinq enfants, diplômée en maternité et pédiatrie. Elle cherche à faire prendre conscience des problèmes qui vont se poser aux femmes dans le présent et l'avenir. C'est une manière de manifester son « ministère dans l'Eglise » – peut-être de très loin, penserez-vous – mais, je le répète, nous vivons dans la réalité du quotidien, heure après heure, et c'est parfois affolant...

«Mon travail se passe ici à la maternité ; je m'efforce de faire de l'information lors de chaque consultation prénatale (1.000 consultantes par mois). Je fais comprendre aux femmes la nécessité de faire vacciner leurs enfants pour les protéger des maladies infantiles. Je leur montre que leurs enfants doivent avoir une alimentation équilibrée ; mon stage en pédiatrie me sert beaucoup pour cela parce que je suis très motivée.

Enfin, je leur conseille, pour le bien de leur santé et de celle de leurs enfants, d'espacer les naissances. A quoi cela sert-il d'avoir dix enfants si quatre ou cinq meurent de maladie ou de malnutrition ? Je leur propose alors soit la méthode Billings, soit l'injection de D.P. tous les trois mois, ou encore la pose d'un stérilet par un médecin... Bien sûr, cela suppose que les femmes connaissent bien leur corps ; dans un dialogue plus personnel, je fais choisir aux femmes la méthode qu'elles préfèrent, en accord avec leur mari (2)».

A première vue, on retrouve la même démarche dans un témoignage de Papeete : Je travaille dans un centre «Pou Utuafare» qui a comme buts : aider les couples à vivre une paternité et une maternité responsables par la méthode naturelle ; lutter contre l'avortement ; secourir les futures

mères. Dans ces engagements, j'ai la chance d'accepter ce don de Dieu qu'est la foi (**12**). *Les perspectives des deux engagements ne sont pas les mêmes. La foi peut être la même, les positions pratiques ne sont pas identiques.*

au moins une prise de conscience

*Si une action concrète ne se dessine pas, on peut repérer une prise de conscience par rapport à ce qui se passe dans la société actuelle : La force qui vient de l'Evangile m'aide aussi dans les problèmes de la vie moderne et de ma vie de femme. Les conseils et les sollicitations de mes camarades vont souvent dans le sens d'une vie indépendante vis-à-vis de mon mari : sorties, recherche de la « belle vie » (matérialiste, s'entend). J'essaie alors de me retrouver moi-même, de chercher ce qui est positif pour moi et mon foyer (**6**). Cela recoupe cette autre remarque faite en passant : La religion est importante pour moi ; elle me sert de garde-fou dans la vie conjugale (**7**).*

un ordre à sauver

*Au travers de quelques remarques, on pressent l'importance de la femme dans les sociétés traditionnelles. Les femmes de la campagne sont admirables ; elles doivent faire face à une multitude de problèmes. Que de problèmes auxquels elles doivent faire front : la boisson : le rhum malagasy fait de plus en plus de ravages ; l'inconduite... les vols organisés, surtout les vols de bœufs (**10**).*

un élargissement à créer

*Les pratiques bonnes qui réglaient les rapports sociaux peuvent avoir besoin d'élargissement : Etre dans la masse, avec les gens, me donner sans attendre de retour pour un mieux-être ou un mieux-vivre. La foi m'a donné le sens de la gratuité. Je partirai d'un exemple : le malgache a le sens aigu du partage et de la solidarité, mais seulement envers les membres de sa grande famille (grands-parents, parents, oncles, tantes, cousins, cousines) ou de son village ou de son ethnie, et il fait cela par obligation. En effet, un malgache sait très bien que les autres agiront envers lui comme il agit envers eux. Il partage aujourd'hui, tout en sachant que demain c'est lui qui bénéficiera à son tour (**13**).*

une minorité en contexte difficile

Le manque d'action collective peut venir de la situation d'une minorité qui n'a d'autre ressource, semble-t-il, que le témoignage. Dans notre milieu, les chrétiens sont isolés car ils ne représentent que 1 % de la population. Malgré cet isolement, je ne me décourage pas. D'ailleurs, c'est ce qui me permet le plus de témoigner de l'amour du Christ qui est venu pour sauver les hommes. Car dans un milieu comme le nôtre, il y a beaucoup de critiques (**16a**). A Koutiala, nous étions dans une grande concession, seule famille chrétienne au milieu des musulmans. Je suis allée vers les femmes musulmanes, m'intéressant à elles, à ce qu'elles faisaient. Je participais aux baptêmes, aux mariages, aux enterrements. Les jours de Noël et de Pâques, je leur envoyais un plat; elles, à leur tour, m'envoyaient un plat le jour de leur fête (**16b**).

éviter les cassures

Certaines femmes sentent bien les clivages qui commencent à se produire dans une société en transformation: Je voudrais enrayer le complexe d'infériorité qui touche de nombreuses femmes qui ne travaillent pas dans l'enseignement. Dès que l'on aborde un sujet de religion, elles ont l'air de vous bouder et n'hésitent pas à vous montrer du doigt – derrière le dos – avec des propos pas très flatteurs (**7**).

la justice

Il n'est peut-être pas très étonnant que ce soit dans un pays socialiste que se pose le problème de la justice... La population est déjà sensibilisée à ce problème par les idéaux révolutionnaires. Les fautes et les erreurs n'en sont que plus fortement ressenties. Dans le témoignage suivant, on sent bien que la solution n'est pas individuelle mais qu'elle ne peut être que collective: C'est un problème aigu et difficile à résoudre. On fait souvent face à l'échec. Avec les enfants, à la maison, on peut facilement les décourager de faire de tels actes, en leur faisant remarquer l'injustice en jeu; mais, en dehors de cela, ça me dépasse. La parole n'a pas tellement de poids. Si les gens avaient accès aux choses les plus élémentaires: savon, sucre, sel, farine, etc., le marché noir, la corruption n'existeraient pas ou seraient beaucoup moins. Ce qui occasionne ces injustices, c'est la rareté des produits.

Personne n'oseraient demander son « thé » (pot-de-vin). J'en ai fait moi-même l'expérience. Je voulais me rendre à X... ; le conducteur m'a dit : les billets sont tous vendus. Peu après, il me dit : si vous me donnez cinquante shillings (le double du prix), je peux vous en trouver (9).

Certaines femmes sont bien conscientes que c'est une œuvre collective et d'abord de l'Eglise à laquelle elles appartiennent : Sans faire de politique, l'Eglise devrait avoir plus de courage pour dénoncer les injustices. Nous avons vécu ici des événements où nous n'avons pas vu le rôle positif de l'Eglise pour prendre position en faveur des opprimés (19).

au sein des luttes

Ana-Maria et Santo sont venus à São Paulo avec l'exode rural. Croyants, ils se sont engagés dans une communauté ecclésiale de base dans la grande banlieue de cette mégapole brésilienne. Ouvrier métallurgiste, Santo a commencé à militer dans un syndicat, tout en faisant partie de l'équipe nationale de pastorale ouvrière. En 1979, il fut assassiné par la police dans un piquet de grève pacifique.

Nous étions déjà très engagés dans l'Eglise. A partir d'une journée de réflexion dans notre quartier, le 15 novembre 1971, nous avons découvert la valeur de la personne : chacun est important et doit avoir un engagement dans la foi. Nous avons compris que notre vie n'était pas simplement de prier à l'église mais que nous devions nous engager dans le quotidien de la vie familiale et sociale.

Oui, cette foi a changé beaucoup de choses dans ma vie. Quand je vivais la foi d'autrefois, nous avions plus de vie de famille, nous disions le chapelet tous les jours... Maintenant, nous n'avons plus le temps de dire le chapelet, de rester ensemble, de nous disputer... Notre vie commença à être partagée non plus simplement pour la famille mais pour tout ce peuple qui avance vers sa libération.

Je pense que Santo et moi, nous sommes nés de cette lutte, nous avons vécu pour elle ; c'est la foi qui anime ce que nous faisons. C'est cette foi engagée qui a fait mourir Santo. Le plus grand impact sur ma vie a été la mort de mon mari. Nous participions à cette lutte dans une vision de foi, de libération, sans égoïsme. Il me semble que seul cela (*la mort*) pouvait arriver.

Nous voyons que cette lutte est triste, marquée de sang. Ceux qui y participent ont dû penser que Santo a peut-être été choisi, comme s'il avait été désigné pour mourir, afin que le peuple soit sans illusion, qu'il voie que ce cheminement exige lutte, engagement, mort s'il le faut... Santo est mort, d'autres vont mourir, mais d'autres, beaucoup d'autres, vont profiter de ce sacrifice, de cette étape vers un monde meilleur (**20**).

MAIS NON SANS RUPTURES

L'intervention de la foi chrétienne dans un contexte donné, dans une culture déterminée, n'est pas sans bousculer des coutumes assises, sans créer des ruptures qui sont d'ailleurs différemment ressenties par les femmes interrogées.

les ancêtres

Dans le cas de cette Rwandaise, la rupture se fait à l'égard des esprits des ancêtres morts. Jésus Christ vient me libérer de la peur et me met sur la route de la vie éternelle car, ici au Rwanda, on est tourmenté par la peur des esprits des ancêtres morts qui nous empêchent de vivre: ils font périr leur descendance ou enlèvent les biens, dit-on. Ainsi, pour les apaiser, on a recours aux sorciers qui indiquent ce qu'il faut faire. De ce fait, sans la foi en Jésus Christ, on reste dans la peur, sans espoir de vie heureuse. La foi en Jésus Christ a mis de la valeur dans ma vie et c'est mon devoir de libérer mes frères qui sont encore dans la peur (**3b**).

la sorcellerie

A côté des esprits des morts, nos témoignages mettent en avant les pratiques de sorcellerie. Le phénomène est ambigu: d'abord, il est facile d'être traitée de sorcière: Dans le quartier, nous travaillons avec une

femme qui, du jour au lendemain, a été taxée de sorcière par son entourage. Pourtant, je trouve cette femme sympathique et très zélée dans le travail apostolique. Le fait que je sympathise avec elle crée du mécontentement chez les autres (5).

La peur et la superstition apparaissent comme une donnée que l'on attribue au mode traditionnel; mais, peut-être, cette impression vient-elle de ce que ces pratiques sont coupées de l'ensemble de la vie traditionnelle. Ainsi, cette institutrice d'une école primaire publique nous dit : Dans mon enfance, j'étais superstitieuse. Je me rappelle qu'au CP II et au CE I, on parlait beaucoup de gris-gris, de sorcellerie au village et j'y croyais. J'avais peur des « mangeuses d'âmes» ou sorcières.

Depuis quelques années, je commence à perdre mes superstitions; j'y crois de moins en moins. Cependant, il y a des moments difficiles. Les cas où je suis le plus vulnérable, c'est quand un de mes enfants est malade: tout mon entourage me presse d'aller consulter les sorciers. Certains ont des bons remèdes mais il y a des sacrifices à faire... lors de ces recours. C'est dur mais je n'y vais pas. Ce qui me sauve là-dedans et dans mes autres doutes, c'est la prière. Je rentre en moi-même et je sais que Dieu m'écoute (6).

Plus simplement, une autre femme déclare : Je ne participe pas aux cérémonies fétiches et on me connaît comme telle... Nous avons trois enfants. Je m'occupe d'eux. S'il y en a un malade, je le soigne. Je fais tout sauf de participer aux cérémonies fétiches (17).

dépassement d'une vision traditionnelle

*A côté des pratiques, il y a les conceptions qui formaient la vision globale du monde des pères. Certaines, tout en reconnaissant leur valeur, sentent qu'elles doivent être dépassées. C'est vrai, nos ancêtres croyaient en un Dieu, source de vie, créateur. Il dirige notre destin et tout ce qui nous arrive semble être du fait de ce Dieu, d'où un certain fatalisme et une certaine résignation (*ny sitrapon'Andriamanitra*). Comme eux, je crois que Dieu dirige toutes choses avec sagesse mais, en même temps, il veut notre collaboration. Il agit en nous et nous aide à vivre en chrétiens (13).*

dépassement du tribalisme

L'appartenance au christianisme apporte une autre relation aux autres et demande là encore un effort. Certes, il s'agit d'un problème difficile. Les gouvernants essaient de faire une nation avec des ethnies diverses, dans le cadre du découpage colonial. L'Eglise, elle aussi, tente d'en faire un seul peuple. Les difficultés ne manquent pas. Dans notre paroisse, il y a un esprit mesquin de tribalisme, à tel point que les gens de telle tribu veulent avoir comme chef «animateur» de paroisse quelqu'un de leur tribu. Cela se solde par la prolifération de ghettos qui renforcent les différences et peuvent parfois aboutir à la constitution d'une secte (5). Mais déjà là, on touche, pour ces croyantes, à la grande question de «faire Eglise».

VERS UNE ÉGLISE

Il n'est guère possible de synthétiser les remarques sur l'Eglise que nous trouvons dans les textes qui nous ont été envoyés. Il est déjà difficile de leur donner une suite logique parce que le champ d'observation est très vaste et que les points de vue sont très différents. Nous présenterons donc une série de flashes qui nous poseront des interrogations sur ce qu'est «faire Eglise».

l'engagement dans et par l'église

Un engagement dans l'Eglise apparaît comme dérangeant pour une femme, mais quand il se fait, il insère dans une réalité plus large. La femme, quand elle commence à être consciente, sort d'abord de chez elle et participe (il est difficile de faire sortir une femme de sa maison). Ensuite, elle regarde l'autre côté de la réalité, la vie sociale (avant, elle ne regardait que sa famille). La femme a un rôle de choix dans tous les mouvements. Elle peut changer beaucoup de choses dans la famille, la société, l'Eglise, le quartier, là où elle est... En cela aussi, elle a une grande facilité car c'est la femme qui est la plus proche de ses enfants, de son mari, de

ses voisins. Aussi, plus que personne, elle arrive par sa foi, sa lutte et son engagement, à atteindre tous ceux qui l'entourent (20). *Ce qui donne leur poids à ces phrases, c'est le fait que derrière elles, se profile un engagement douloureux et dangereux, pour la justice.*

Dans cette Eglise de l'après-concile, dans un monde en pleine mutation, certaines femmes souhaiteraient être mieux reconnues, mieux situées, plus actives : Dans le clan, c'est la femme qui est le centre, qui transmet tout ce qui est précieux et vital, les traditions, les secrets du clan... C'est elle qui maintient les traditions vivantes... Elle est celle «qui-tient-les-morceaux»... Tu sais bien que le mari, l'homme dans la famille, c'est comme l'enfant premier-né... Comment se fait-il que, dans l'Eglise, on ne permette pas à la femme de vraiment jouer son rôle, de prendre de vraies responsabilités... On voudrait voir changer certaines choses dans l'Eglise, moins de structures, plus de vraie vie... (4).

Le problème de l'inculturation du message se pose ici au niveau des structures et des rôles : force est de reconnaître un décalage entre la réalité sociale traditionnelle et la situation faite à la femme dans l'Eglise. D'où cette demande d'une plus grande participation à la créativité de l'Eglise.

alors le couvercle se referme

C'est sans complaisance que cette femme juge son Eglise. Elle relève l'écart entre les grandes déclarations et les réalisations : La foi pour moi, c'est quelque chose qui mûrit à l'intérieur, que je porte en moi, longtemps, jusqu'à ce qu'un jour, je ressente le besoin de la faire sortir de moi, de l'exprimer, de lui donner un corps, de la transmettre comme la vie. Et c'est là que ça bloque et qu'il y a pour nous, femmes africaines, une grande souffrance...

Je me sens comme enfermée dans un pot, avec un lourd couvercle dessus ; je pousse de l'intérieur pour faire lever le couvercle, mais en vain... On le referme continuellement sur moi, à coups de lois, de principes. On nous empêche de faire sortir ce que nous ressentons au plus profond...
Q. – Qu'est-ce qui vous bloque ?

R. – On ne sait pas trop, les structures, les lois, la liturgie bien réglée, les façons de penser, de sentir les choses. Vois, par exemple, le Pape est venu

en Afrique et on en était fières, surtout qu'il a parlé d'africanisation, qu'il faut que nous soyons nous-mêmes, que nous vivions Jésus Christ à notre façon. Mais avec tout mon respect pour le Saint-Père, je trouve que ce sont de belles théories. En pratique, dès que l'on veut s'exprimer, on s'alarme, on interdit, on nous dit que ce n'est pas selon la tradition... Alors, le couvercle se referme (**4**).

satisfaite du changement

Mais nous avons aussi d'autres « sons de cloche » ; il est vrai que la situation n'est plus la même. Notre correspondante se félicite de l'évolution de son Eglise, tout en gardant certaines réticences. Grâce au renouveau liturgique, nous nous sentons « chez nous » à l'église. Les chants, par leur mélodie et leur rythme, touchent les fibres de notre être. Les thèmes sont plus en rapport avec notre façon d'appréhender Dieu. Ils sont nourriture pour nous.

Toute médaille a son revers. Nous constatons avec regret que certains prêtres et beaucoup de laïcs ont du mal à suivre cette évolution. En effet, elle exige une conversion de mentalité et c'est très lent... Des prêtres et des religieuses ne semblent pas conscients qu'ils sont nos modèles ; d'autres ne sont pas du tout à la hauteur de leur tâche. Nous aimerais voir nos prêtres prier (**13**).

le statu quo

*D'autres femmes souhaitent qu'on n'aille ni trop vite ni trop loin. On compte ferme sur l'appui des autorités religieuses reconnues. Mon mari est un des responsables de notre paroisse et je m'efforce de ne pas lui faire honte dans sa charge. Nous faisons partie du mouvement des foyers chrétiens ; là, s'épanouissent notre vie et notre foyer... Je désire que prêtres et religieuses gardent le célibat, afin de pouvoir s'occuper particulièrement du Peuple de Dieu : s'ils se marient, leur esprit et leur amour seront partagés. Et si leurs conjoints ne sont pas bien – car ils n'ont pas reçu de formation pour cela – cela peut faire dévier leur façon de mener leur paroisse (**11**).*

le regret du passé

Dans le témoignage suivant, l'interviewée constate une certaine régression mais les causes n'en sont pas décrites, encore moins analysées.

Q. – Quand tu regardes notre Eglise, est-ce que tu penses que c'est la même chose qu'autrefois ?

R. – Nous avons régressé. Nous n'avons plus la même flamme pour la Parole de Dieu. Ce n'est plus la même chose. Et puisqu'il faut enlever la paille de nos yeux avant de regarder les autres, je peux dire que la faute est à nous, les anciens. Quand tu invites tes camarades à faire ceci ou cela et qu'on te dit : Qu'est-ce que j'irais y faire ? Alors !... Je te dis la vérité, notre Eglise a changé. Nous ne sommes plus ce que nous étions. On dirait que nous croyons qu'en nous accrochant à Dieu, nous ne connaîtrons plus de souffrances humaines, nous ne mourrons plus... Personnellement, quand quelque chose de mal m'arrive, je n'ai plus peur. Je sais que je suis dans la main de Dieu (17).

une requête : la formation chrétienne

Dans le contexte de cette Eglise qui se fonde, plusieurs fois nous notons le désir d'une formation chrétienne plus poussée. Certes, on ne rechigne pas devant la participation à la vie active de l'Eglise, mais on demande de donner à la femme chrétienne une formation suffisante (3a).

En tant que femmes, c'est pire car nous ne sommes pas éduquées. A cause de cela, on ne nous écoute pas vraiment ou bien on nous donne des réponses toutes faites avant que nous ayons le temps de poser les vraies questions qui nous tiennent à cœur. Voyez-vous, nous avons besoin de temps pour nous exprimer, pour nous dire et nous avons besoin d'un climat de confiance. Or, souvent, on ne nous donne pas cette chance. Les prêtres, surtout, sont toujours si pressés. Je suppose qu'ils ont des choses plus importantes à faire que de nous écouter, nous femmes (4).

Mais ce désir de formation comporte aussi la requête d'une interprétation personnelle de la Parole. Moi, lorsque je lis l'Evangile, je suis heureuse, je me sens bien : c'est tellement simple et vrai, proche de la vie, c'est Jésus Christ vivant qui se rend présent à moi. Mais lorsque les gens d'Eglise commencent à m'expliquer l'Evangile, je n'y suis plus ; probablement, je ne suis pas assez intelligente pour comprendre. En tout cas, cela n'a plus rien à faire avec notre vie de tous les jours, nos problèmes, nos questions (4).

la recherche d'une église familiale et familière

La chaleur, la communication, la serveur, la prière dans les communautés sont spécialement appréciées. Un tel climat apparaît souvent dans les réunions des sectes. C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer la mise en garde contre les sectes.

Pour l'Eglise, je désire que l'unité règne dans ses membres car, ici, au Rwanda, il y a beaucoup de sectes qui paralysent la croissance de l'Eglise de Jésus Christ (**3b**).

*Le témoignage suivant met l'accent sur ce phénomène qui est caractéristique de la religion africaine. La prolifération des sectes exerce aussi une influence néfaste sur les femmes «cas sociaux». Celles-ci abandonnent les mouvements d'action catholique ou vivent à cheval sur les sectes et la vie chrétienne proprement dite. Ce qui montre bien que la foi doit être approfondie en nous. Les gens cherchent la sécurité de tous les côtés possibles. Les sectes reprochent aux catholiques de vivre une vie trop superficielle. Il est vrai que bien des chrétiens ne sont pas assez engagés alors que certains membres des sectes sont actifs et sans peur (**5**). La condamnation est sévère ; mais il est certain qu'il serait intéressant d'analyser de près ce phénomène.*

des sectes aux communautés du renouveau

A défaut d'une analyse, le texte suivant nous montre l'itinéraire d'une croyante, soucieuse de prière au sein de grandes difficultés : il ne s'agit pas seulement de prières de demande, mais beaucoup plus de plonger dans un autre monde, de trouver l'autre face de la vie. Pendant l'absence de mon mari, j'ai eu une vie calme et c'est là que j'ai découvert un groupe de prière, bien vivant, d'inspiration chrétienne mais non catholique, qui m'a beaucoup aidée. Ils invoquaient l'Esprit, priaient en langues, prophétisaient, obtenaient des guérisons.

A ce moment-là aussi, j'ai fait connaissance d'un groupe hindouiste avec méditations, prières et rites un peu mystérieux qui me gênaient et ne correspondaient pas à ce que j'avais reçu jusqu'alors. J'avais l'impression de retomber dans l'animisme. Je priais pour connaître la vérité. A Pâques 76, au cours de la messe pascale, au chant « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême », j'ai compris tout de suite que je faisais fausse

route. C'était la réponse du Seigneur. Je ne suis plus revenue dans leurs assemblées (1).

Mais la quête de la prière se poursuit et la découverte va être celle d'un groupe du Renouveau, comme s'il y avait une sorte de logique spirituelle. Le Seigneur a permis que je trouve sur place un groupe de prière catholique charismatique du Renouveau, qui a pris la relève d'un premier groupe laissé chez moi. Il y a en moi une joie qui ne peut venir que de Dieu. Si Dieu n'a pas exaucé mon vœu d'entente avec mon mari, Lui seul sait pourquoi... Je n'ai rien fait pour mériter cet amour de Dieu. Je me remémore ce passage de l'Ecriture : « Ce n'est pas toi qui m'as choisi mais c'est moi qui t'ai choisie » (1).

tentative d'équilibre

Dans une autre démarche, l'appartenance à deux groupes relie prière et action : Sur invitation d'une sœur de la paroisse, je suis entrée dans le groupe de prière du Renouveau. La première récollection à laquelle j'ai participé m'a beaucoup marquée, si bien que j'ai trouvé cette journée trop courte pour tant de joie. Evidemment, la joie de la terre ne dure jamais, même lorsqu'on se réconcilie avec Dieu et qu'on est encore dans la joie du pardon.

Après huit ans d'attente, j'apprends la mort de mon mari emprisonné. Révolte et désespoir furent mes premières réactions. Des idées de vengeance me sont même venues. Grâce à l'union de prière de mes amis et frères du groupe de prière et de la Conférence, j'ai trouvé la force de lutter et d'abandonner ces idées diaboliques...

J'ai dit « la Conférence » car la sœur m'avait invitée à la Conférence de Saint-Vincent de Paul. C'est une autre activité, beaucoup plus concrète, c'est faire participer les autres à ce qu'on a reçu, sans distinction : un partage spirituel et matériel. Cela rejoint ma profession d'infirmière dont Pasteur dit : je ne veux pas savoir ta nationalité. Je ne veux pas savoir quelle est ta religion ; tu souffres, cela me suffit (19).

un certain œcuménisme

La défiance vis-à-vis des sectes ne marque pas tout de même une fermeture complète. Si l'œcuménisme n'est pas la caractéristique première des

témoignages reçus – où l'on perçoit plus le besoin de bien saisir sa propre identité religieuse – on peut noter quand même une certaine évolution à cet égard. Ma mère était protestante ; mon père catholique a toujours respecté les convictions religieuses de ma mère. Celle-ci s'est convertie quelques années après son mariage ; je ne l'ai su que plus tard. Enfant, j'étais sectaire comme mes frères et sœurs. Un fait est resté gravé dans ma mémoire : nous avons brûlé le psautier de ma mère, persuadés que la religion catholique était la seule véritable et que rien de bon ne pouvait venir des protestants. Nous étions parfois méchants avec elle quand nous percevions dans sa vie quelques traces de protestantisme. Mais ma mère était admirable, elle ne manifestait jamais la moindre contrariété.

Plus grande, au lycée, j'ai commencé à découvrir les autres et à m'ouvrir à eux. A ma grande surprise, j'ai remarqué que des filles protestantes étaient très bien et avaient même un complexe de supériorité à notre égard. D'autre part, le côté austère de la religion protestante m'attirait. Cela a suffi à piquer ma curiosité. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai fait des recherches sur l'histoire d'une secte protestante. J'ai compris pourquoi mes compagnes de classe considéraient leur religion comme véritable et supérieure à la nôtre (13).

l'inculturation

Cette question qui tient une telle place dans les recherches des théologiens africains n'apparaît guère dans nos témoignages. Peut-être parce que l'inculturation sera une affaire de pratique et que celle-ci reste à inventer. On le voit bien quand la sœur qui interviewe cherche à faire parler à ce sujet :

Q. – Nous participons à Kirungu à des deuils très spectaculaires : les pleureuses lèvent les bras en l'air et se balancent désespérément ; leurs sanglots sont coupés de paroles poignantes : Toi, oublies-tu que tu es le père de neuf enfants ? Tu nous abandonnes... Où es-tu parti ?... Ouvre tes yeux et tu verras bien que nous pleurons... Qui nous paiera le manioc pour demain ? Qui va mettre la paille sur le toit de la maison ? Mais, dis-moi, qui donc t'a fait mourir ? Qui va te venger ?... Toi, en secret, dis-le-moi.

Figé par ces cris de détresse qui résonnent et frappent les cœurs comme le tam-tam, tout le village est tacitement convoqué pour le cortège funèbre ; c'est la complicité collective pour l'arrêt de tous les travaux en

cours : les femmes rentrent des champs, les infirmières quittent les malades et les enseignantes guettent le moment d'aller rejoindre la famille qui pleure et qui gémit...

Mungahi, peux-tu dire quel sens tu donnes à l'expression communautaire de ces souffrances ?

La question vise directement l'appropriation de coutumes anciennes par une croyante chrétienne. Mais la réponse ne colle pas bien avec le cadre de l'inculturation. Elle dévoile un autre contexte tout aussi réel :

R. – Quand je suis arrivée dans ce coin, j'ai assisté à certains deuils des voisins, question de compatir avec eux. Mais j'ai constaté que si les gens y vont si nombreux, certains veulent s'y montrer pour ne pas être mal vus (on pourrait être accusé...). Hélas ! j'ai constaté aussi qu'on va plus volontiers aux deuils des familles aisées ; les familles pauvres sont souvent laissées à leur propre sort. Richesse oblige...

Q. – As-tu déjà eu recours à ta foi pour consoler dans un deuil ?

R. – Jamais, le milieu n'accepterait pas cela.

Q. – Comment les hommes interviennent-ils face au deuil ?

R. – Les hommes se rassemblent pour exécuter les travaux nécessaires à la sépulture et les formalités diverses selon les coutumes. Ensuite, ils tiennent conseil pour les problèmes d'héritage. Malheureusement, il nous faut déplorer les séances d'ivresse auxquelles ils s'adonnent pendant que les femmes pleurent (7).

On ne peut donc dire qu'il y ait ici inculturation de la foi à la résurrection au moment même de la mort. Nous avons, dans nos textes, une autre remarque sur ce problème. C'est une comparaison avec le protestantisme : Il me semble qu'il y a un lien profond entre la religion protestante et l'évolution de la culture malgache. Je m'explique : par certains côtés, le protestantisme a mieux respecté l'âme malgache ; en voici deux exemples :

- l'esprit de conciliation, la recherche d'une vie communautaire harmonieuse où l'on sollicite et respecte l'avis des membres avant toute décision, se retrouvent dans une communauté protestante. Tout le monde est adulte et peut émettre librement ses opinions. Le pasteur, s'il veut continuer à exercer sa fonction, doit en tenir compte ;
- deuxième exemple : dans l'esprit du malgache, toute autorité venant de Dieu et toute personne exerçant une autorité est en quelque sorte un «lieu-tenant» de Dieu. Il n'y a pas de séparation entre responsabilité civile et responsabilité religieuse. Souvent, le chef du *fokontany*

(commune) prêche au temple, indépendamment de sa vie privée, laquelle est quelquefois scandaleuse. Le choix des diacres se porte sur les notabilités (13).

les communautés de base

Dans la constitution des Eglises locales, les communautés de base apportent un souffle nouveau où responsabilité personnelle et liberté appellent à des engagements nouveaux. Les remarques à leur égard sont positives. Bien sûr, ce sont des impressions d'ensemble plus que des analyses de ce qui change vraiment. La création des communautés de base chrétiennes a été une très bonne idée... Cela peut nous aider beaucoup à nous retrouver entre nous et à partager notre foi à partir de notre vie de tous les jours. Il y a aussi les célébrations pénitentielles en commun... c'est tellement plus vrai quand on peut célébrer le pardon en communauté ; tandis que la confession telle qu'elle était pratiquée, c'est trop formel, cela ne me dit rien (4) !

Ces communautés de base ont un rôle important dans l'évangélisation : Les petites communautés chrétiennes de la paroisse sont maintenant au nombre de trois. Au début, nous étions très peu nombreux. Peu à peu le nombre s'est accru jusqu'au jour où il a fallu faire deux groupes puis trois. Les gens viennent librement assister à nos rencontres. D'abord ils viennent en curieux, puis certains se laissent attirer. Nous réfléchissons et prions autour de la Parole de Dieu. Ensuite, nous discutons pour voir comment vivre cette Parole dans notre vie et notre entourage. Cette aide donnée est pour moi une joie (9).

l'engagement ecclésial

Pratiquement, toutes les personnes interviewées sont engagées dans des mouvements d'Eglise et ce n'est pas pour nous étonner. Pour pouvoir réaliser de telles interviews, il fallait un certain nombre de données et en particulier une certaine familiarité. Nous avons pourtant des personnes qui n'ont pas cette possibilité : J'aurais voulu être « maman-catéchiste » mais, pour le moment, je n'ai pas le temps ; en plus des travaux de classe à préparer ou à corriger, j'ai douze bouches à nourrir : la « grande famille africaine » que je loge. J'ai déjà participé à un groupe de partage d'Evangile mais cela se fait si loin de chez moi. Mais je sens bien que j'ai quelque

chose à faire de plus qu'à présent au niveau communautaire de ma foi. Plusieurs femmes pensent cela aussi. Je sais que si nous nous y mettons, cela ira car, nous femmes, malgré nos mille occupations, nous sommes plus déterminées que les hommes (6).

L'engagement se situe le plus souvent dans les perspectives générales de la pastorale déterminée d'en haut: Mon mari a été ordonné diaconie permanent et il est très occupé. Nous sommes souvent pris par des réunions... L'Eglise en Polynésie, son avenir se joue dans les familles, responsables de la vie et de l'éducation des enfants. Mon souhait est l'évangélisation de la famille chrétienne, « cellule d'Eglise » ou « Eglise domestique » selon les termes de Vatican II repris par Jean-Paul II. Pour évangéliser les familles, il y a des mouvements qui organisent des rencontres, des retraites, des rassemblements pour réfléchir au rôle éducateur des parents. Il n'est pas de rencontre où je n'aie été le témoin émerveillé de vraies conversions: conversions d'alcooliques devenus hommes libres et non plus esclaves de la bouteille, conversions de couples divisés qui ont découvert un amour vrai... Pour moi, il n'y a qu'un seul levier pour soulever l'Eglise en Polynésie : c'est l'Evangile (12).

les nouveaux ministères

L'évolution des Eglises et la nouvelle organisation de la pastorale demandent des engagements nouveaux. Les femmes ont une place neuve dans ces structures. Maman-catéchiste, secrétaire de la Légion de Marie, je suis aussi secrétaire du conseil paroissial; j'exerce une grande influence et j'ai du crédit auprès des gens du quartier. Nous chrétiennes, malgré notre insertion dans la vie ecclésiale, nous sommes encore sous l'emprise de nos coutumes ancestrales, coutumes qui ne cadrent pas toujours avec notre engagement chrétien... Dans notre Eglise de Kinshasa, et particulièrement dans notre paroisse, la femme occupe une place de choix en ce sens qu'on lui reconnaît des droits. Nous sommes écoutées et nos interventions sont appréciées dans la foi. Le prêtre ne vient que le dimanche pour la messe paroissiale (5).

Mais il ne faudrait pas généraliser : voici un autre exemple d'autant plus caractéristique qu'il se situe dans une ethnie à régime matriarcal.

Q.- Ici où les Wataba vivent en régime familial matriarcal, penses-tu que la femme ait sa place dans l'Eglise ?

R. - A part les sœurs, je ne vois aucune femme du village jouant un rôle

ou ayant une responsabilité personnelle dans la paroisse. Manque de temps ou égoïsme des hommes?... Une seule femme participe aux réunions du conseil paroissial et je n'en connais aucune à la tête de nos communautés de base. Mes suggestions: donner aux femmes des occasions d'assurer une responsabilité socio-religieuse si minime soit-elle. Je pense à la lecture de la Parole de Dieu, à la proclamation des intentions de prière durant la messe, à la préparation de l'autel. J'aimerais aussi voir une femme aider à distribuer la communion. Les femmes pourraient rendre plus de services dans la préparation des jeunes au mariage. Il faut que les gens comprennent que nous, les femmes, nous sommes capables d'assurer certaines responsabilités (7).

la délimitation des ministères

Dans d'autres communautés, la fonction de la femme est notoirement plus développée, même si, à certains niveaux, cela pose des problèmes. Au Burundi, les femmes travaillent dans la communauté ecclésiale en étant surtout infirmières et enseignantes, secrétaires et animatrices sociales. Mais, dans la catéchèse, nous sommes peu nombreuses car plusieurs de mes collègues ont abandonné par manque de goût, d'entente avec le curé, pour cause de mariage ou parce qu'elles ont trouvé un travail plus intéressant et mieux payé ailleurs. Des sept qui ont terminé Busiga (école de catéchèse) avec moi, je reste la seule en catéchèse. Une autre est secrétaire du diocèse. Des cinq autres, deux sont religieuses en formation, trois autres mariées.

L'école de Busiga a changé beaucoup de choses. Aujourd'hui, plus de 10 des 17 paroisses du diocèse ont une femme comme directrice de l'éducation de base. Quand je suis arrivée à Mubuga, mon prédécesseur m'a dit: les hommes catéchistes n'aiment pas se faire diriger par une femme. En fait, je n'ai presque pas eu de problème. Les anciens catéchistes ont appris à travailler avec moi (8).

Pourtant, l'auteur émet des réserves pour l'exercice d'autres fonctions, en particulier pour la présidence des célébrations liturgiques. Devant les grandes foules qui participent aux liturgies dominicales avec ou sans prêtre, il est plus facile à un homme de présider ou d'animer les célébrations. Ça ne me semble pas convenir à une femme de diriger les chants à l'église. Pour les lectures, c'est bon pour la femme comme pour l'homme.

Mais l'assemblée sans prêtre n'est pas prête à voir une femme présider. J'en suis capable mais les gens diraient: cette femme à la place d'un homme, c'est mauvais. Ce n'est pas près de changer; on m'accepte comme enseignante mais pas comme présidente (8). *On voit donc qu'il y a des limites qu'impose le milieu social et qu'il faut tenir compte du temps...*

Pourtant des formes nouvelles ne cessent de se mettre en place. La vie de cette femme, d'abord catéchiste, puis présidente du conseil paroissial pastoral, montre l'évolution qui se produit. Elle a d'abord un rôle d'enseignante: J'enseigne le catéchisme aux enfants de la première à la quatrième année primaire, dans deux écoles, deux fois par semaine. J'enseigne aussi les catéchumènes de la paroisse, deux fois par semaine. Pour le moment, ils sont vingt-deux, tous des adultes (9).

Mais à côté de l'enseignement catéchétique, l'engagement ecclésial prend une forme plus active et plus astreignante. Deux fois par semaine, je visite les familles de la paroisse et de mon entourage. Je donne une attention spéciale aux malades, à ceux qui ont des difficultés; je les écoute et les encourage car souvent le curé n'a pas le temps de faire ces visites. Quand ce sont des difficultés ordinaires de la vie, j'essaie de les aider à les résoudre. Pour les problèmes plus graves, je vais en parler et demander conseil au curé de la paroisse.

Les problèmes ordinaires, ce peut être la prière, des catholiques qui se disent fatigués de prier. J'ai découvert de nombreux problèmes dans les familles: des couples pas encore mariés à l'église et qui se disent catholiques. Les objections sont parfois nombreuses: ivresse du mari ou bien la femme est souvent battue et elle veut rester libre pour s'enfuir de la maison si cela devient insupportable. A quoi je réponds: si tu deviens sa femme et que lui devienne ton mari pour la vie, peut-être que les relations vont changer; il va cesser de te battre, il va te respecter davantage. Habituellement, ces paroles font réfléchir (9).

Devenue présidente du conseil paroissial pastoral, elle s'est engagée plus avant: Je dois visiter les quatre succursales de la paroisse. J'assiste aux réunions. Même quand ma visite coïncide avec celle du curé, j'ai mon rôle à tenir et ma part à faire. Les problèmes à résoudre peuvent être matériels: construction ou réparation du toit de l'église par exemple. Dans tous les cas, nous mettons l'accent sur l'autosuffisance. Mais les problèmes sont aussi spirituels: ce peut être la conduite du catéchiste qui

cause problème ou l'acceptation au baptême d'un cas particulier ou bien encore une question de mariage (9).

On retrouve cette forme de présence et d'apostolat, mais semble-t-il plus simplifiée, moins structurée. Marcelline est, elle aussi, vice-présidente de la paroisse. Présidente régionale des Enfants de Marie de toute la région d'Ambalavao, elle part en tournée chaque quinzaine. Je visite un des groupes des Enfants de Marie de la campagne... Je prêche une retraite de trois jours... Je vais aussi prier avec ceux qui sont en prison (souvent ce ne sont pas eux les vrais coupables!); ils ont tant besoin de réconfort. J'organise également les veillées funéraires dans mon quartier. Je suis conseillère conjugale à l'occasion. J'ai honte de raconter ce que je fais, après je n'aurai plus de mérites au ciel (rires) (10).

Ainsi se profilent des visages au sein d'une Eglise qui n'est pas sans problèmes, sans interrogations, mais qui se révèle vivante dans son cheminement même. Le sens est peut-être donné par cette Brésilienne qui a perdu son mari tué pour la justice. A la question : quel est l'aspect du message chrétien qui t'a le plus marquée ? elle répond : je pense que c'est la foi dans la vie éternelle. Avant, j'avais la foi mais je croyais que cette vie, on l'obtenait seulement après la mort. C'est là que j'ai franchi une grande étape ; la vie éternelle, c'est déjà maintenant, au jour le jour, dans l'union avec les autres et dans l'engagement. Malgré toutes les difficultés, j'ai encore la force de continuer (20).

Les personnes qui ont répondu à l'interview :

1. Anonyme	-	AFRIQUE
2. M ^{me} ASTERIE	<i>Gisenyi</i>	RWANDA
3a. M ^{me} Agnès KAMIWANGA N'TUMBA	-	ZAÏRE
3b. M ^{me} Speciosa	-	ZAÏRE
4. Un groupe de femmes	<i>Mandevu</i>	ZAMBIE
5. Une mère de famille	<i>Kinshasa</i>	ZAÏRE
6. Une institutrice	<i>Garoua</i>	CAMEROUN
7. M ^{me} Mungahi	<i>Moba</i>	ZAÏRE
8. M ^{me} Stéphanie NZOBONIMPA	<i>Butare</i>	RWANDA
9. M ^{me} Valeria MSAFIRI	<i>Tabora</i>	TANZANIE
10. M ^{me} Marcelline RALARISOA	<i>Ambalavao</i>	MADAGASCAR
11. M ^{me} Honorine RANDIAMHOATRA	<i>Antananarivo</i>	MADAGASCAR
12. M ^{me} Pauline	<i>Papeete</i>	TAHITI
13. M ^{me} RAKOTOVAO	<i>Antananarivo</i>	MADAGASCAR
14. M ^{me} Marie-Louise RAVOANJANAHARY	<i>Ambatofosy</i>	MADAGASCAR
15. M ^{me} Bernadette BASSENE-GOMIS	<i>Thiès</i>	SÉNÉGAL
16. M ^{me} Joséphine TRAORE	<i>Bamako</i>	MALI
17. M ^{me} Antoinette	<i>Niambougou</i>	TOGO
18. Anonyme	<i>Boukombe</i>	BÉNIN
19. M ^{me} Julienne	<i>Bangui</i>	R.C.A.
20. M ^{me} Ana Maria	<i>Sao Paulo</i>	BRÉSIL

Les chiffres en gras à la fin de chaque citation du dossier renvoient aux numéros de cette liste.

CHRÉTIENNE DANS LE MONDE DE LA SANTÉ

par Stella Sagawa

Quand dans ta vie, tes choix ont-ils été réellement affectés par la réalité de Dieu ?

Née de parents catholiques, je n'ai pas eu, pour ainsi dire, de choix de religion. Mais la religion est devenue une réalité qui a influencé ma façon de penser et de choisir quand j'étais au pensionnat, vers mes seize ans.

J'ai beaucoup observé mes professeurs et spécialement une sœur. Ce qui m'a frappée chez elle, c'était son attitude de bonté ; ça a commencé à donner un sens à ma propre vie. A ce moment-là, une de mes faiblesses était mon incapacité à faire face à l'échec, à accepter une défaite. Ma première réaction était de sortir de la classe ; je pensais que le professeur en avait contre moi, constamment. Cette sœur m'a aidée à réfléchir : « Tu dois faire face à la vie, Stella... » J'ai cependant conservé cette attitude jusqu'après mon mariage. La meilleure solution : laisser mon mari derrière et retourner à la maison dans l'espoir de montrer que j'avais raison.

Tu me parles de ces faiblesses, mais quel aspect de ta personne en général (qualités, caractère, relations) a été le plus touché ou modifié à cause de cette parole de Jésus Christ entrant dans ta vie ?

Je pense que c'est sur ce point que cela a joué le plus. N'importe quel problème m'apparaissait comme trop lourd à porter. Je priais, j'ai toujours prié. Je crois que c'est en définitive, par cette expérience intérieure que j'ai appris à faire face aux difficultés et, au lieu de les fuir, petit à petit, j'ai commencé à leur chercher des solutions.

J'ai eu un premier mariage, tu sais, et là j'ai vécu deux années très dures. J'allais à l'église et je m'entends encore dire : « Ne peux-tu pas me laisser

partir?» Même quand je ne voyais pas de solution dans ma vie, j'ai gardé cette leçon de toujours prier.

Une seule fois, je ne l'ai pas fait et j'en ai entendu le rappel. J'ai étudié pendant deux ans en Europe pour devenir infirmière ; je me suis soudainement sentie comme libre ; j'ai laissé de côté la prière jusqu'au jour où j'ai entendu un prêtre me dire : « Ne laisse jamais la prière ». Je continue encore de prier, même après dix ans d'un mariage, heureux celui-là.

Je crois que c'est cette prière-expérience qui est finalement à la racine de notre bonheur parce que, des peines et des difficultés, nous en avons connues, mon mari et moi, et nous en avons encore ; mais maintenant, je suis heureuse. Comme dans tout bon ménage, nous avons nos prises de bec... mais maintenant, je peux me permettre de lui dire : « je m'excuse », même si je sais qu'il a tort.

Te sens-tu libérée maintenant de cette peur de l'échec ?

Oui, je crois que je sais un peu mieux me contenir et maîtriser cette faiblesse. Si, entre mon mari et moi, il y a quelque chose qui ne va pas – et ça arrive, bien sûr – j'essaie de ne pas m'endormir sans d'abord m'excuser. Quand nous en reparlons deux jours plus tard, je peux lui répondre « hum-hum » mais, à ce moment-là, nous en rions.

Dans le domaine de la santé qui est celui de ton travail, as-tu la même attitude ?

Oui, et cela crée de bonnes relations. Au poste où je suis, je reçois de temps en temps des plaintes à propos de telle ou telle infirmière qui affiche envers une patiente une certaine attitude de négligence. Quand je parle à cette infirmière, ma première question est toujours : « Es-tu chrétienne? » Jésus Christ nous a laissé un commandement, celui de nous aimer les uns les autres ; dans notre travail d'infirmière, ceci devient pour nous comme une double obligation et cela doit paraître. Je pourrais, bien sûr, commencer par gronder et reprendre mais je trouve que cette manière est plus positive. Je ne sais pas pourquoi cette question frappe toujours et la réponse est souvent mêlée de larmes. Je crois que c'est parce qu'elle nous ramène à la conscience de la vraie dimension de notre service. Est-ce que nous aidons vraiment Jésus à continuer son œuvre de « guérison » ? Ce que fait une infirmière n'atteint pas seulement le physique, l'épiderme ; en fait, elle crée des relations, elle va au-delà.

Au-delà ?

Oui, à cause de ce que tu laisses sortir de ton cœur: tout en donnant un soin physique, professionnel, ton acte est comme étiré, allongé, prolongé... Comme infirmières, on nous enseigne des gestes qui soignent, qui guérissent, mais sommes-nous assez conscientes de la responsabilité que nous avons envers toute la personne? Les malades sont à l'hôpital pour y être soignés.

J'entends dire qu'à tel hôpital, il n'y a presque plus de médicaments mais les gens y accourent quand même... On ne va pas à l'hôpital seulement pour recevoir des médicaments. En tant qu'infirmières, considérons-nous assez sérieusement cet aspect de la question ? ou bien ne faisons-nous que remplir une tâche ? – ce qui est déjà beau, bien sûr.

Tu sais, Monique, nous avons eu une rencontre importante, l'année dernière, entre infirmières et fonctionnaires du ministère. Nous avons commencé cette session par une prière ; les fonctionnaires en ont été très impressionnés et leurs commentaires étaient très positifs. Ici, au Malawi, cette approche plus chrétienne de notre travail pourrait être développée : une réflexion en groupes sur ce sujet a été lancée. Pour celles de ma génération à qui a manqué cette dimension de formation, nous avons déjà eu un séminaire et j'ai été surprise moi-même de l'importance reconnue et donnée aux besoins « spirituels » des malades :

- « nous devrions mieux connaître les religions diverses pour pouvoir répondre aux besoins des malades... »
- « nous devons prendre conscience de ces réalités... »
- « pourquoi ne pouvons-nous pas prier avec les malades ?... »

Depuis la dernière fois où nous nous sommes rencontrées, sais-tu où je suis allée ? à un congrès pour les infirmiers et infirmières en Israël. Le thème en était : « Ethique et lois ». Nous étions environ 600 participants de 18 pays différents. Ce fut pour moi une des plus dures rencontres que j'aie faites jusqu'à présent ; droits du malade... droit à la vie... droits de l'infirmière... Beaucoup de questions sans réponses. Mais une conférence m'a frappée : elle portait sur les soins à donner d'une manière chrétienne. C'était proposé comme un article important, digne de figurer dans le code moral de notre profession. Ce fut une des meilleures conférences auxquelles j'aie assisté.

Contre quelle vérité as-tu le plus buté dans ta vie ?

Ce que je trouve le plus difficile à accepter et à croire, ce sont ces paroles de Jésus Christ : « Cherchez et vous trouverez, demandez et il vous sera donné ». Mon expérience est qu'on ne reçoit pas toujours la faveur exacte. Peut-être cela dépend-il aussi du degré de la foi. Sais-tu, Monique, que depuis dix ans, nous prions pour avoir un enfant à nous ? nous avons tout essayé et toujours pas de réponse.

Je dois cependant être honnête. Il y a des moments où nous acceptons en vérité. Nous nous sommes vraiment assis à certains moments et nous avons remercié Dieu pour cet enfant qu'il nous a donné : nous l'avons adopté à l'âge de six semaines et nous sommes si heureux... Mais il reste quelque chose... Quand nous serons parvenus à accepter cela, nous aurons surmonté quelque chose de très difficile.

Ceci nous a été très difficile à résoudre parce que, même si je crois beaucoup en Jésus Christ et à son enseignement, je suis aussi tiraillée par nos croyances traditionnelles : les esprits peuvent jeter de mauvais sorts à certaines personnes et leur causer toutes sortes de souffrances. C'est une croyance très profonde en nous qui nous affecte encore ; on va bien à l'église mais cette croyance demeure. Le degré d'éducation reçue n'a rien à voir là-dedans. Cet attrait culturel est si fort que tu retournes comme naturellement à ces endroits, dans l'espoir de retrouver la paix. Quand on réfléchit sérieusement, on voit bien que cela n'a pas de sens, que c'est Dieu qui a créé et fait pousser ces herbes et ces plantes utilisées par le « docteur du village » et que cet homme qui semble avoir tous les pouvoirs, a pourtant beaucoup de problèmes irrésolus dans sa propre maison...

Tout cela n'est donc pas dû à un manque de connaissance. La seule façon que j'ai trouvée de m'en débarrasser a été la confession et la communion fréquentes. Je retourne aux sacrements... mais les racines sont profondes. Je n'ai pourtant pas pris conscience de cela quand j'étais jeune. Mon père ne s'est jamais référé à cela ; il était un homme de prière et il nous a élevés là-dedans. C'est seulement quand je suis revenue d'Europe que nos proches amis m'ont entraînée.

Crois-tu que cette influence s'exerce plus sur les habitants des villages?

Non, mais dans les villes, parce qu'ils y sont nombreux et que les gens qui viennent à eux augmentent aussi.

Si les gens s'habituent à la ville, cette tendance à faire appel aux guérisseurs diminuera sans doute?

Non, je crois que ce sera plutôt le contraire.

Pour toi, Stella, la religion du Christ est-elle une religion triste?

Je n'ai pas du tout ce sentiment. Bien sûr, quand on adhère à cette religion, on doit mettre de côté un tas de plaisirs et apprendre à se mortifier, mais je pense qu'à la longue, cette ascèse nous enrichit, pas seulement spirituellement mais aussi matériellement.

Qu'est-ce qui te dit que cette foi dont tu me parles n'est pas une belle invention des Blancs?

Je n'ai aucune preuve, je crois simplement que la foi est pour tout un chacun qui veut bien la recevoir et l'accepter. Quand je lis la Bible, je suis convaincu que Dieu est pour tout être humain. Même mes ancêtres priaient un certain Dieu mais ils ne pouvaient choisir Jésus Christ; ils ne le connaissaient pas.

Est-ce que l'enseignement de l'Eglise te paraît approprié?

Quand j'étais plus jeune, je me souviens qu'il y avait de fortes mises en garde par les autorités religieuses contre certaines de nos manières de faire traditionnelles. Cela m'a posé des questions.

– danser le soir: j'aimais beaucoup danser et j'étais toujours la première aux endroits indiqués pour la danse. Vraiment, nous ne faisions que nous amuser sans rien faire de mal... Il y a longtemps de cela. Je ne crois pas que ce soit encore une question aujourd'hui. Cela devait aller avec le temps, je suppose...

– il y a aussi les jeunes qui vivent ensemble avant de se marier; ce n'est pas vu comme l'idéal par les parents; ils préféreraient voir les enfants mariés mais nous savons que les circonstances invitent les jeunes à ces conditions de vie, de nos jours.

- avoir plusieurs femmes!... C'est beaucoup plus un signe de faiblesse que d'aversion pour l'enseignement de l'Eglise. D'un autre côté, plusieurs ne prennent pas de deuxième femme, uniquement parce qu'ils «ne peuvent se le permettre de toute façon».
- le contrôle des naissances: c'est un point très difficile et source d'anxiété pour beaucoup. «Comment vais-je nourrir mon deuxième enfant?», «Vais-je me servir de moyens contraceptifs et retourner me confesser constamment?» La conscience est toujours là. Du point de vue médical, la méthode du Dr Billing est sûrement la plus recommandable.

A ton avis, où se situe la responsabilité de la femme aujourd'hui?

La foi repose sur la foi de la femme. De ce côté, elle est plus forte que l'homme; c'est à tous les niveaux que la femme chrétienne a des responsabilités. Elle doit d'abord élever chrétiennement ses enfants et elle est aussi, d'une certaine façon, responsable du bonheur du foyer. On s'attend aussi à ce qu'elle contribue à la croissance de l'Eglise. Malheureusement, nous avons souvent une attitude passive qui vient parfois de l'attitude des prêtres. Depuis que Julio est arrivé dans la paroisse, nous sentons bien que nous avons un rôle actif à jouer, que c'est notre devoir de prendre part à des activités d'Eglise, de prendre notre vie en mains et d'éveiller les autres à faire de même. C'est très facile de dire «je suis chrétien» et, quand vient le temps de poser une action précise, concrète, d'oublier complètement ce que nous venons de dire!

Quel aspect du message de Jésus Christ a le plus d'écho dans ta vie?

La miséricorde et le pardon de Dieu devant la fragilité de l'homme. Même si je suis la plus grande pécheresse de la terre, si je crie vers Lui et que mon cœur est sincère, je serai reçue, toujours...

Stella Sagawa

*P.O. Box 30377, Capital City,
Lilongwe, Malawi*

Mme Stella SAGAWA, 41 ans, infirmière sage-femme, travaille au Conseil des Infirmières du Ministère de la Santé du Malawi. L'interview a été réalisée par Sr Monique VIEN sb.

CHRÉTIENNE, ÉPOUSE D'UN MUSULMAN

par Clémentine Wane

Pouvez-vous d'abord vous situer, présenter en quelque sorte vos racines ?

Je suis Madame Clémentine Wane, née Conde, malienne de naissance et sénégalaise. Je suis de la troisième génération catholique du côté de maman. Mon mari est musulman depuis plusieurs générations également. Nous avons deux enfants : une fille de douze ans, Aïda-Geneviève, et un garçon de six ans, Ali-Stéphane.

De par l'expérience de mes parents et de par mon éducation scolaire, je suis heureuse d'avoir été imprégnée de foi catholique. Dans ma première période scolaire, j'ai été membre puis dirigeante du mouvement CV-AV (Cœurs Vaillants-Ames Vaillantes). L'encadrement que j'assurais comme dirigeante allait parfois jusqu'à remplacer des catéchistes auprès des enfants. Cela me conduisait à approfondir ma foi. Tout au long du secondaire, je fus également membre puis responsable nationale féminine de la JEC. Je faisais également partie de la CEC (Communauté Etudiante de Croyants) qui regroupait catholiques et musulmans, cherchant ensemble, par l'action et la réflexion, à approfondir leur foi respective.

C'est avec l'expérience ainsi acquise que j'ai abordé l'Université en France ; j'y ai passé cinq années consécutives, sans retour au Mali. Réduite alors à assumer ma foi, j'ai pu franchir heureusement ce cap qui n'a pas été sans difficultés.

Dans les divers milieux où vous avez ainsi vécu, avez-vous eu des contacts avec des gens d'origines différentes ?

Je suis de milieu urbain. Le peu que j'ai pu connaître du milieu rural, dans ma jeunesse, je le dois à quelques séjours chez ma grand-mère

maternelle. A Bamako, au Mali, j'ai vécu d'abord sur la paroisse de la cathédrale où je suis née ; les membres en étaient d'origines très diverses : Maliens, Africains et non-Africains. Mon père était lui-même d'origine guinéenne. Je constate aujourd'hui que ce brassage socio-culturel m'a été fort bénéfique ; j'y ai appris à rester moi-même dans un nœud de relations humaines très variées. J'ai vécu ensuite dans une paroisse de quartier, plus homogène, constituée en majorité de Maliens.

Avez-vous été de bonne heure en contact avec des musulmans ?

Originaire d'un pays musulman à plus de 80 %, j'ai été en relation, de tout temps, avec des parents, des connaissances et des amis musulmans ; j'ai participé à leurs fêtes, vécu des coutumes musulmanes avec mes camarades d'enfance. Cela m'a évité, je crois, de nourrir un certain nombre de préjugés. J'ai appris là, à mon niveau, à voir simplement les différences entre catholiques et musulmans et à rester moi-même, en acceptant mes amis musulmans tels qu'ils se voulaient. Je n'ai pas connu de ségrégation religieuse, bien que les chrétiens aient été minoritaires dans mon milieu (4 à 5 %). J'ai même eu de solides amitiés avec des camarades musulmans, toujours convaincue, d'une manière plus ou moins floue, que nous avions quelque chose à faire ensemble en tant que croyants. C'est ainsi que je proposai à notre aumônier de la JEC d'ouvrir notre groupe à des musulmanes. Nous avons mené ensemble actions et réflexions ; seules les récollections étaient propres aux chrétiennes.

Votre séjour en France a-t-il modifié vos façons de voir ?

Ce séjour a été pour moi l'occasion de me prendre personnellement en charge au niveau de ma foi. Cela n'a pas été sans difficultés. Pour la fille de dix-huit ans que j'étais, confrontée à de grosses difficultés matérielles, j'ai souvent été tentée de régler mes problèmes matériels avec les moyens du bord, quitte à m'occuper de Dieu plus tard. Heureusement, j'en suis restée au stade de la tentation. Ainsi, j'ai continué à pratiquer malgré, parfois, les moqueries de copains, catholiques comme musulmans, qui estimait mon attitude déplacée et inutilement tracassante... Je me sens redevable à l'égard de mes éducateurs (parents et écoles) pour avoir tenu.

Est-ce indiscret de vous demander comment vous en êtes venue à connaître votre mari et à l'épouser ?

Non, d'autant qu'il s'agit d'une situation que d'autres que moi ont vécue.

Nous étions étudiants et nous venions d'arriver à Orléans, à la cité universitaire. Les Sahéliens (Sénégalais et Maliens) se sont très vite et spontanément regroupés. Beaucoup de points communs nous rapprochaient par rapport aux Africains du Nord, aux Gabonais, aux Camerounais, etc. Nous avons ainsi noué de solides amitiés et c'est dans cette ambiance que j'ai connu mon mari. Nous étions très bons amis. Cependant, je ne pensais pas au mariage. J'avoue que j'ai eu peur, peur de ne pas rester fidèle à moi-même, à ma foi. Je suis reconnaissante à mon mari de m'avoir aidée à dépasser cette peur par sa propre démarche : nous avons célébré un mariage religieux mixte. Je pense que maintenant «la balle est dans mon camp». A moi, pour ma part, de vivre le plus harmonieusement possible notre foyer islamo-chrétien. Je pense pouvoir compter sur l'aide et la prière de tous, pour notre foyer et pour d'autres engagés dans une voie aussi signifiante – du moins qui doit l'être – pour nos communautés où musulmans et chrétiens sont si solidaires par leur destin commun, par leur commune africité.

Avez-vous trouvé cette aide que vous attendiez ?

Il y a eu des moments où, précisément à cause de mon mariage, j'ai éprouvé le sentiment d'être abandonnée des miens, de mes parents et de mes amis, laïcs, prêtres et religieux. Cependant je n'en veux à personne. On ne peut demander, même aux siens, de tout comprendre tout de suite. Ce que j'ai vécu alors, mon mari aussi l'a connu de son côté. L'épreuve commune a certainement beaucoup apporté à notre foyer. Le capital spirituel de l'un et de l'autre, si humble soit-il, nous a permis de vivre, ainsi que le soutien de quelques rares amis...

Ce que je retiens de cette expérience, c'est l'obligation où nous nous sommes trouvés de vivre notre foi respective de manière très dépouillée mais conduisant à l'essentiel. Nous avons appris à relativiser les choses secondaires. Pour ma part, j'ai appris, en particulier, à relativiser les expressions secondaires de la foi ; le plus important était d'abord de bien asseoir, socialement et spirituellement, notre foyer. Il était nécessaire pour cela de connaître mon nouveau milieu – le Sénégal où nous venions de nous installer – aussi bien le milieu social que le milieu religieux, avant d'y prendre place progressivement. Me consacrer à mon foyer me parut prioritaire à tout autre engagement.

Et où en êtes-vous aujourd’hui ?

Après presque dix ans de vie au Sénégal, je me sens suffisamment intégrée pour prendre certaines responsabilités, sans trop de risques d’erreur, dans le cadre de ma situation particulière. Je pense, en effet, que maintenant ma famille musulmane et mes amis sénégalais m’acceptent telle que je suis, c'est-à-dire catholique et d'origine étrangère – sans pour autant cesser de me voir mieux intégrée. J'en veux pour preuve cette réflexion de mon beau-père, musulman convaincu, à mon époux : « Si Dieu veut qu’elle devienne musulmane, elle le sera ; s’il veut qu’elle reste catholique, que sa volonté soit faite ». Cela m'a fait profondément plaisir.

Je me sens donc aujourd’hui appelée à vivre parmi et avec des musulmans sénégalais. Aussi, me semble-t-il, ne puis-je prendre, dans la communauté catholique, des engagements qui laisseraient penser à un «militantisme» ou à quelque «croisade», aussi bien en fonction de ce que je pense être ma vocation que par égard pour mon mari, vis-à-vis de sa famille et de son milieu. Ce n'est pas du tout une peur camouflée de vivre ma foi. Je crois ainsi obéir à l’Esprit de Dieu qui œuvre partout et toujours.

Votre foi catholique n'est-elle pas cependant un obstacle pour être pleinement l'épouse que peut souhaiter votre mari musulman ?

J'ai déjà dit combien je suis reconnaissante à mon mari de m'aimer telle que je suis, comme je l'aime tel qu'il est. Cet accueil mutuel de ce que nous voulons demeurer respectivement est une des bases essentielles de notre foyer. Il est certain que cela demande à chacun de nous un effort constant pour demeurer soi-même, approfondir même sa foi et s'ouvrir à l'autre dans sa foi. C'est l'effort de «l'enracinement et de l'ouverture» pour paraphraser L.S. Senghor. Je crois que la fidélité même à mon époux implique que je grandisse dans ma foi. C'est une fidélité vivante par rapport à son désir légitime de me voir partager ce qu'il a de plus précieux dans son intimité spirituelle. C'est une fidélité réciproque. J'en veux pour preuves nos échanges, les explications qu'il m'a demandées souvent sur la religion catholique (sens de la messe ou de telle ou telle fête catholique, etc.). En m'efforçant de lui en donner une idée, la plus juste possible, j'apprenais par le fait même à approfondir ma foi. Je suis certaine qu'il en est de même pour lui lorsque je l'interroge. Quant à l'éducation commune de nos enfants, elle repose sur cette base de fidélité vivante qui se refuse à être du mimétisme.

Ne pensez-vous pas avoir un rôle à jouer auprès des femmes catholiques mariées comme vous à des musulmans ?

Je vois les choses beaucoup plus humblement que ne le laisse entendre votre question. D'abord, un foyer a une véritable personnalité qui interdit de transposer un cas sur un autre. Je suis plutôt prête à échanger, en couple, avec des foyers islamo-chrétiens qui en éprouvent le besoin et qui le désirent. Nous pourrions ainsi nous éclairer mutuellement dans nos démarches propres. Je n'entends pas du tout exercer quelque «leadership» ni en subir en ce domaine. La vie d'un foyer ne saurait être enfermée dans un slogan, ni dans une directive, si belle soit-elle, mais trop idéaliste pour être opérationnelle dans la grande diversité et spécificité des situations.

En accord avec mon mari, j'ai accepté cependant de travailler au Secrétariat diocésain de Dialogue islamo-chrétien. Les choses n'y vont pas comme je l'aurais souhaité. Mais, là encore, je pense que c'est une recherche commune où s'exercent la lucidité, la patience et la générosité de chacun et où il ne faudrait pas vouloir aller plus vite que l'ensemble dans sa marche. Une œuvre commune, spécialement de cette nature, s'édifie à long terme, comme les arbres à essence rare mettent beaucoup de temps à pousser.

Après une expérience de dix ans, que diriez-vous à vos cadettes catholiques ?

Ici encore je me refuse à une formule. La vie ne peut se mettre en formule infaillible. Dans nos pays où chrétiens et musulmans sont liés par tant de relations humaines, où ils partagent les événements quotidiens, heureux et malheureux, il est normal que l'amour naîsse entre parties chrétiennes et musulmanes. On entend alors des reproches, avançant qu'une telle, catholique, a épousé un tel, musulman, pour son argent. Le champ du monde voit germer, il est vrai, des mauvaises herbes et du bon grain. Mais l'amour est trop précieux pour qu'on se permette de le massacrer, comme le fait souvent ce genre de reproches. Ne ferait-on pas mieux de soigner précisément ces graines d'un monde nouveau que peuvent être d'éventuels foyers islamo-chrétiens ? Dieu n'est-il pas présent là où vit l'amour ?

Le conseil que je croirais pouvoir donner à mes cadettes est celui-ci : rester fidèle à soi-même, au nom de sa foi, par amour pour son conjoint et

par respect pour lui, pour ne pas lui faire miser sa vie sur un terrain mouvant qui ne saurait inspirer confiance; rester fidèle, non à des formes figées mais à l'essentiel que l'on s'efforce de mieux percevoir tous les jours et qui peut prendre tant de visages inédits. Voilà ce que j'entends par fidélité vivante, qui ne saurait être de tout repos et qui demande une grande attention à soi-même et à son conjoint. Je suis certaine que qui-conque s'efforce humblement à cette fidélité, chrétien comme musulman, connaîtra la fidélité de Dieu qui chemine avec lui.

Madame Wane, « Spiritus » vous a donné la parole et vous l'avez prise : soyez-en remerciée. Mais quelle importance attachez-vous à cette proposition ?

La parole est certes importante. Mais elle n'est importante que dans la mesure où elle se réalise comme le bonheur des hommes. C'est dans ce sens que j'attache beaucoup d'importance à votre proposition. J'y ajoute deux raisons principales : d'une part, la mutation socio-culturelle que connaît actuellement l'Afrique et qui demande la participation de tous, singulièrement des femmes, pour déboucher sur une issue heureuse; d'autre part, la minorisation que connaît encore en général la femme et qui, en Afrique, est aux dépens de notre développement, en risquant de bloquer la moitié de nos potentialités humaines. Il s'agit là d'un double défi à relever, non pas dans une lutte à mort de la femme contre l'homme qui n'est autre que son frère, son époux, son ami ou son collègue de travail, mais dans la recherche patiente et généreuse de l'indispensable harmonie et collaboration entre homme et femme, pour le bonheur de tous, spécialement de nos enfants.

Vous avez parlé de mutation socio-culturelle de l'Afrique. Qu'entendez-vous par là ?

Je n'entrerai pas dans le détail des changements intervenus en Afrique depuis sa rencontre avec le monde arabe et musulman, puis avec le monde européen et chrétien. Je voudrais seulement souligner le fait que l'Afrique ne sera jamais plus la même après ces rencontres, avec les évolutions qu'elle a connues de par celles-ci et de par son dynamisme propre. Mais que sera-t-elle ? La question est capitale. Si l'Afrique a connu ainsi des mutations irréversibles, il reste que celles-ci sont les données actuelles de multiples problèmes dont la solution est principalement entre nos mains à nous, hommes et femmes africains. Si l'Afrique a été fataliste, comme tous les peuples dans l'antiquité, nous devons

aujourd’hui nous refuser au fatalisme. Pour moi donc, la mutation socio-culturelle de l’Afrique est capitale par sa dimension d’avenir. Or, ma crainte – mais sans affolement ni découragement – est que les femmes africaines tardent trop à prendre part à cette construction de notre avenir, parce que minorisées et subissant cette minorisation.

Que pensez-vous des courants d'idées qui parcourent l'Eglise en Afrique aujourd'hui ?

Je n’aurai pas la prétention de parler de tous les courants d’idées qui parcourent l’Eglise en Afrique aujourd’hui. Ils sont si multiples et si divers, comme partout où il y a vie et vitalité. Ce que je soulignerai plutôt, c’est la nécessité pour nous de bâtir l’Eglise en Afrique, avec les données et les moyens actuels. Or, à ce propos, un livre m’a heurtée, il y a quelques années, qui parlait d’émancipation d’Eglises sous tutelle et préconisait – si j’ai bien compris l’auteur – une table rase de tout ce qui nous était venu du dehors. Cela me paraissait plutôt une démolition. Or, il ne s’agit pas de démolir, ni de rejeter le matériau uniquement parce qu’il vient du dehors (qui trouve tout chez lui ?) mais de bâtir quelque chose qui nous convienne, avec ce dont nous disposons aujourd’hui. Comme dit le proverbe : « Il s’agit de balayer la case avec le balai que l’on a en main et de balayer propre ». C’est sûr que c’est exigeant. Mais la vérité me semble bien être là.

Clémentine Wane,

Dakar, Sénégal

L’interview de Madame Clémentine WANE a été réalisée par Sr Marie-Claire CATRY.

MÉDITATIONS D'UNE FEMME AFRICAINE

*Une Voltaïque de religion traditionnelle
fait connaissance avec Jésus*

je ne peux faire de personne mon ennemi

Si quelqu'un me déteste
et que Dieu qui m'a donné la vie ne me déteste pas,
alors, moi, je ne peux faire de cette personne-là mon ennemi.
Je ris avec elle et lui dis:
«Comment? Tu veux qu'on se bagarre? Non, rions ensemble».
Je reste dans ces pensées-là
et toi Dieu, tu as mis en moi ta sagesse.
Tu m'as choisie d'entre mes parents et tu m'as dit:
«Que ton caractère soit comme le mien,
que ton cœur soit comme celui de Jésus»,
et moi j'ai dit: «Dieu, tout ce que tu dis, je l'accepte.
Jésus, tout ce que tu dis, je l'accepte».
Et Ils ont dit: «Tu peux suivre notre voix?»,
Et moi j'ai dit: «Oui, Dieu, je peux suivre ta voix,
du moment que ce n'est pas un fardeau que tu m'as mis sur la tête».
Et moi, je connais mon ennemi.
C'est avec lui que je me promène et que je lie amitié.
Dès lors que je sais que quelqu'un me déteste,
cette personne devient ma préférée.
Elle me plaît comme du sucre, comme un pot de miel...

dès lors que vous êtes deux ou plus...

Si quelqu'un me fait du mal, moi, je m'en remets à Dieu.
Le cri d'une seule personne ne va pas loin.

Mais dès lors que vous êtes deux ou plus, cela porte fruit et vous vous retrouvez dans la maison de Dieu.
Cela se reconnaît au fait suivant :
à l'église, le soliste envoie la chanson et l'assemblée chrétienne la reprend pour l'élever plus haut.
La chanson d'une seule personne s'arrête à ses pieds.
Mais si toute l'assemblée réunie dans la maison de Dieu, la reprend, alors elle va loin.
Si tu es heureux et que ton prochain ne l'est pas, alors ton bonheur n'en est pas un.
Si tu as un avoir et que tu es méchant, Dieu ne peut tout de même pas te délaisser, mais Il ne sera pas en amitié parfaite avec toi.
Par contre, si tu es bon envers ton prochain, Dieu prépare ton cri et ceux de tes parents et l'ensemble de ces cris porte loin, celui d'une seule personne ne le peut pas.

les yeux de jésus sont plus grands que ceux des sorciers

Rien ne me préoccupe plus maintenant sur cette terre.
Moi, je dis que les sorciers ont les yeux excessivement grands ; malgré leur grosseur excessive, elle ne peut valoir celle des yeux de Dieu ni celle des yeux de Jésus.
De la façon dont Dieu a engendré Jésus et l'a fait « grossir » comme un baobab, Il a mis cette « grosseur » également en sa mère.
Moi, je n'ai pas d'œil. C'est Dieu qui a les yeux.
Comme Dieu a les yeux, c'est lui qui est toujours le même qui m'a confié les enfants.
Nous, les habitants de la terre, nous avons deux réflexions ; nous sommes doubles : quelqu'un est avec toi et, en même temps, il ne l'est pas.
Si tu n'es pas double mais que quelqu'un l'est, il t'épie de nuit et de jour et toi, tu dors.
Alors, Jésus, toi qui es le Fils de Dieu et Dieu lui-même, vous devez être mon père, ma mère, mon grand frère.
Si un sorcier en veut à un enfant, moi, je ne verrai pas car je n'ai pas d'yeux mais Dieu en a et ce sont les étoiles...

j'ai fait mon champ à côté de celui de jésus

je ferai mon champ à côté de celui de Jésus
et s'il se lève pour aller au champ, je me lèverai aussi à son bruit.
Paresseux, fais ton champ à côté de celui du travailleur
et quand il se lève, lève-toi aussi à son bruit.
J'ai fait mon champ à côté de celui de Jésus
et quand Jésus se lève, je me lève aussi à son bruit.
Hommes, faites vos champs à côté de celui de Jésus
et quand Jésus se lève, levez-vous aussi à son bruit.
De qui je parle ? Eh bien, de ce Jésus dont la Mère est Marie.
Si vous êtes surmonteurs d'obstacles, sachez que Jésus l'est aussi.
Ce n'est pas intéressant d'être un humain car, si aujourd'hui,
il te fait du bien, demain, il ira te le reprocher ;
Alors que si Dieu est avec toi,
Il est avec toi pour toujours, aujourd'hui et demain.
Il est avec toi pendant le jour et pendant la nuit.
C'est Lui, Jésus, qui est avec toi, à minuit, le soir, le matin.

je dois te faire part de mon inquiétude (à propos d'une épidémie de méningite)

Dieu, grand et bon, je te parle matin, midi et soir.
Tous les hommes que tu vois, nous sommes tous entre tes mains.
Mais aujourd'hui les temps m'inquiètent.
Comme je suis inquiète, je dois te faire part de mon inquiétude,
de même qu'à ton envoyé Jésus, à Moïse.
Ecoutez tous et faites-moi part de vos idées
car c'est une parole de famille.
Dieu vous parle : faites tout pour Lui parler, Le supplier.
Il fait sortir un vent chez nous, les hommes.
Les sorciers qui sont parmi nous, les justes,
profitent des moindres occasions que Dieu offre
pour nuire aux hommes droits.
Comme le nom de Dieu est déjà en tête de l'affaire,
alors, les sorciers la gâtent complètement,
sous couvert de toi, Dieu.
Et nous, les hommes, qui allons-nous accuser ?
Eh bien, nous disons que c'est Dieu qui a amené cela
pour nous faire souffrir.

Le mauvais vent que vous avez fait sortir,
moi, je voudrais que vous y réfléchissiez
pour le faire disparaître,
afin que les hommes soient guéris.
Nous n'avons pas la force mais toi, Dieu, tu en as,
de même que Jésus, Moïse, sainte Marie.
Recevez mes pardons, je vous en supplie:
C'est une prière et non ma force.
L'honneur, je le mets en toi, Dieu ; j'honore Jésus que tu as envoyé.
C'est ce qui fait que je suis nonchalante comme tu peux le constater :
quand je marche, je vais «en cache-cache»,
comme le fait un chasseur qui a aperçu le gibier.
Mais si tu amènes la guérison,
alors je pourrai avoir l'occasion d'être transportée par quelque enfant,
le jour de mon départ chez toi.
Il me portera sur sa tête, creusera ma tombe, m'y mettra
et alors je te rejoindrai...
Sinon, si tous les enfants meurent,
je me verrai dans l'obligation de ramper
jusqu'à toi, Dieu, le moment venu.
Dieu, réfléchis, apporte la survie,
je te demande le bien à toi, Dieu grand...
Un jour, Dieu m'a dit : «Comme tu parles ainsi, je t'entends.
Je vais réfléchir et je te répondrai. Je ne refuse pas tes excuses.
Le jour que cela me plaira, je laisserai les hommes libres».
C'est ainsi que j'ai poursuivi.
Dieu dit qu'il ne peut pas m'abandonner.
Il dit que son cœur et le mien sont les mêmes,
que nous avons les mêmes pensées.
Jésus, quand il y a la rosée, je t'appelle ;
à midi, je t'appelle.
Je vais m'asseoir à côté de toi, Jésus.
Quand j'ai vu Jésus, je me suis dit :
Plutôt que de rester seule, c'est préférable que je sois avec Lui.
Et c'est ainsi que j'habite avec Lui.

Traduction de méditations en senoufo recueillies par S^r Nicole ROBION.
L'interviewée est une Voltaïque d'une cinquantaine d'années, mère de quinze
enfants dont huit sont encore en vie. Elle n'est pas baptisée, n'a pas fait de démar-
che pour être catéchumène et probablement n'en fera jamais.

CHARISME PROPHÉTIQUE D'UNE FEMME ET INSTITUTION

par Willy Eggen

Ce fut un beau scandale lorsque l'évêque de Kumasi envoya un délégué officiel au lancement du Sunsum Kronkron Donhye – l'Eglise de l'Esprit Saint – dont l'initiative revient à une femme fascinante dont j'aimerais raconter brièvement l'histoire. Ce n'est pas la seule personne en Afrique qui, après une appartenance mouvementée à une des Eglises occidentales, finit par lancer un mouvement religieux indépendant. A côté de milliers d'hommes qui se sont engagés dans de telles entreprises, beaucoup de femmes aussi ont suivi une vocation similaire, lançant une Eglise de marque plus ou moins traditionnelle. Certaines ont connu un succès indéniable, telle Alice Leshina, et leur mouvement ainsi que leur personnalité ont déjà fait l'objet de maintes études et publications.

L'initiative de Mama Mary à Kumasi est encore récente, bien qu'elle ait déjà une assez grande extension dans cette capitale ashanti, au centre du Ghana. Si je veux en écrire quelques lignes, ce n'est pas à cause de son message unique ou de son succès exceptionnel, mais plutôt en signe de simple reconnaissance envers Mama Mary elle-même. Pendant une conversation fort agréable, elle m'a fait quelque peu comprendre, à moi, un représentant de la tradition catholique, quelles sont les tensions socio-religieuses dont souffre la femme dans l'Afrique actuelle. Ces tensions se manifestent, bien entendu, avec une intensité et une forme différentes dans chaque vie personnelle, mais il me semble qu'elles sont assez universellement reconnaissables.

la condition sociale de la femme africaine

Il est bien connu que les bouleversements que connaît le continent africain ne manquent pas d'affecter profondément la vie des femmes. Les

études sur ce sujet, bien qu'encore trop peu nombreuses, nous montrent déjà comment l'économie monétarisée – où tout doit passer par le moyen anonyme et volatile qu'est l'argent – amène une insécurité de plus en plus grande : elle touche spécialement les femmes et pas seulement dans les villes. La vie dans les villages devient de moins en moins satisfaisante lorsque l'approvisionnement en biens et l'obtention des services nécessaires se déroulent par l'intermédiaire de la monnaie, si peu accessible aux femmes. Certes, un nombre d'études fort intéressantes essaient de montrer combien la femme africaine sait se débrouiller astucieusement dans le commerce, au point de dominer un secteur important de la vie économique, voire politique, dans les grandes villes d'Accra ou de Lagos.

Mais, sans aucun doute, est-ce là un phénomène bien ambivalent pour la condition féminine en général, et cela pour de multiples raisons. Mentionnons seulement ces deux faits : d'une part, le succès de quelques femmes puissantes, utilisant souvent des moyens peu scrupuleux et fort détestables, provoque une animosité grandissante envers le sexe féminin en général ; d'autre part, l'exemple de ces femmes qui ont réussi dans le commerce, incite, voire force toute une masse de leurs sœurs à chercher la solution de leurs problèmes dans la même direction. En effet, le nombre de femmes qui essaient de gagner leur vie dans toutes sortes de commerces, nous est un sujet d'étonnement quotidien, dans un pays comme le Ghana. Il n'est nul besoin de souligner qu'une grande partie d'entre elles n'ont pas la moindre chance de réussir sans se trouver constamment dans de grands dangers, tant économiques que sociaux, voire juridiques. Si, comme elle le prétend, l'administration actuelle peut réduire cette foule désespérée en lui offrant des alternatives valables dans d'autres activités économiques, elle aura accompli une tâche très valable. Mais ses chances de réussite ne semblent pas énormes !

D'après des observations attentives, le problème principal de la femme africaine est surtout celui de l'insécurité, dû au changement profond qui affecte son rôle traditionnel. Dans les villages d'antan, la famille étendue dessinait clairement les tâches et les droits des femmes vivant leur vie domestique dans une communauté bien définie. Certes, dans l'Afrique de l'Ouest notamment, il y avait de notables différences dans ces rôles, suivant les divers systèmes, matrilineaires ou patrilineaires, virilocaux ou uxorilocaux, etc. Mais, en gros, le rôle des femmes dans tous ces systèmes était bien clair et d'une importance plus qu'évidente. Dans la situation actuelle, où la famille nucléaire, le choix personnel du conjoint, la dot monétarisée et l'isolement des individus pour causes économiques

(l'emploi) ou culturelles (la scolarisation), démolissent le cadre dans lequel ces rôles furent définis, c'est avant tout le sens de l'identité sociale des femmes qui s'avère notamment ébranlé. Certes, les femmes tout comme les hommes, trouvent des points d'attache sociaux qui sont apparemment restés inchangés, ne fut-ce que l'importance de la maternité. Mais il ne faut pas s'y méprendre car même ce rôle maternel devient une source énorme d'insécurité : pour qui conçoit-on des enfants ? Pour quel avenir ? Plus que les hommes – me semble-t-il – les femmes dépendent de la cohérence globale de leur société et plus qu'eux, elles sont insécurisées par les bouleversements radicaux de leur continent.

la situation religieuse des femmes

Sur le plan religieux, on a remarqué à quel point les Eglises chrétiennes de toutes dénominations ont un attrait phénoménal sur les femmes africaines qui consacrent pas mal de leur temps, de leur énergie et de leur argent à des organisations religieuses. De multiples explications de ce phénomène ont été proposées dont certaines sont carrément méprisantes : les femmes seraient superstitieuses de nature ; elles ont toujours aimé les cultes et surtout, les danses qui en font partie, mais aussi les belles robes et le «show», etc. Progressivement, cependant, on commence à comprendre comment les associations religieuses, dans les diverses Eglises, offrent un nouvel ensemble social aux femmes, surtout en ville : elles y trouvent un endroit où elles peuvent se retrouver, non plus en rivales mais en sœurs et amies spirituelles ; on y partage solidairement la lutte de l'autre, ses insécurités et son angoisse, tout comme le faisaient les femmes de la famille étendue d'antan. C'est du moins ce sentiment qu'on recherche dans ces associations, tout en se consacrant évidemment à des buts plus concrets.

Mais les Eglises chrétiennes sont-elles bien équipées pour jouer ce rôle dans la vie de la femme africaine ? A regarder de près les manifestations impressionnantes des associations chrétiennes, avec ses longs défilés de femmes qui chantent et qui dansent, on dirait sans doute que tout y est. Mais la création répétée de nouvelles Eglises et l'histoire de sa vie que Mama Mary m'a racontée, m'ont fait soupçonner que la situation était bien plus complexe. Quels ont été les besoins religieux que cette femme a cherché à satisfaire – si longtemps et en vain – dans la tradition catholique, et qui l'ont finalement poussée à établir une Eglise indépendante ?

L'évêque de Kumasi, en envoyant son délégué officiel, ne reconnaissait-il pas l'authenticité de ces besoins et la regrettable impossibilité, pour l'institation catholique, d'y répondre adéquatement ? Cette délégation fit scandale. Mais qu'est-ce qu'un scandale ? N'est-ce pas la révolte de ceux qui, tout en s'opposant aux événements en référence aux critères traditionnels, sont néanmoins enclins, dans leur cœur, à les approuver ?

un rendez-vous mémorable

Lorsque nous sommes arrivés chez Mama Mary, à l'heure du rendez-vous, elle allait justement partir pour l'hôpital. Sachant, comme tous les Africains, combien les Blancs tiennent à la ponctualité, elle fit arrêter sa voiture et s'excusa de façon simple mais charmante, en soulignant la priorité due aux soins des malades. Ce délai inattendu nous permit de rencontrer quelques-uns des jeunes gens qui jouaient un rôle important dans la liturgie dominicale à laquelle il nous avait été donné d'assister le dimanche précédent : une liturgie bien mouvementée mais très digne et bien structurée, au cours de laquelle Mama Mary officia, toute vêtue de blanc, chantant de longues supplications dans un mélange de latin, d'anglais, d'ashanti et même – si je ne me trompe – de français. L'assemblée me sembla composée en majorité de jeunes et, en grande partie, de scolarisés.

Leur église se trouve près des bidonvilles d'Aboabo et d'Adinkrun ; la communauté est sur le point d'achever un nouveau bâtiment, immense celui-là, dans la même région. C'est presque tout un secteur de Kumasi qui se trouve représenté dans leur communauté. Les membres âgés sont très peu nombreux ; parmi eux, le mari de Mama Mary occupe une place d'honneur ; c'est un homme bien modeste et bon qui eut droit à toute notre sympathie lorsque nous apprîmes à travers quelles épreuves il avait dû passer pour rester fidèle à son épouse, dans sa vie mystérieuse et fortement troublée.

Mama Mary vient de revenir dans la belle voiture mise à sa disposition par une femme de la communauté, guérie d'une mystérieuse maladie. D'apparence plutôt frêle et quelque peu nerveuse, Mama Mary ne correspond guère à l'image qu'en donne le chant d'entrée liturgique qui proclame : « She moves majestically, the mother of the Holy Spirit Church » (« Elle s'avance majestueusement, la mère de l'Eglise du Saint-Esprit »).

Rien de vraiment impressionnant ou de majestueux, rien non plus de fanatique ou d'hautain. Elle se montre très modeste bien qu'assurée, et plutôt affable. Ayant toujours été en contact avec des prêtres catholiques, elle nous invite avec une gentillesse souriante à nous asseoir près d'elle, devant la porte de sa chambre qui n'a rien d'extraordinaire ni de luxueux. Sans complexe ni méfiance à notre égard, elle commence à raconter l'histoire de sa vie et elle nous permet, sans objection, de l'enregistrer au magnétophone, en présence de son mari, de deux choristes et de trois femmes qui ont été guéries de maladies diverses et qui viennent d'être initiées comme novices dans le ministère ecclésial.

Comme nous sommes assis sous la véranda de la maison, le récit sera interrompu plusieurs fois par des fidèles venus la trouver pour des conseils ou pour des prières. Très sûre d'elle, elle leur donne des conseils et nous sommes surpris par le mélange de bon sens, de dons paranormaux et de spiritualité solide dont elle fait preuve. Deux personnes viennent lui rapporter comment ses prédictions se sont réalisées ; sans se vanter de rien, elle leur conseille de changer leur vie et d'abandonner des pratiques malhonnêtes. Elle nous explique clairement les détails de chaque cas, puis elle reprend l'histoire de sa vie avec lucidité et cohérence, autant que le permettent les faits bouleversants, voire choquants. Sans beaucoup d'éducation formelle, marquée par de nombreuses mésaventures au cours des années, elle arrive néanmoins à nous faire un récit assez suivi et global dont je ne puis ici que reproduire les points saillants.

une femme troublée et déroutée

Originaire d'une petite localité voisine de Kumasi où elle envoie toujours sa contribution annuelle à la paroisse catholique, Mama Mary se rappelle comment, dans son enfance, elle rêva d'un homme qui lui offrait une croix. Le lendemain, alors qu'elle accompagnait sa mère aux champs, elle rencontra l'homme et, plus tard, trouva la croix qu'elle rapporta chez elle et qu'elle passa à son cou, malgré l'opposition de sa mère. Membre de la chorale paroissiale, elle perçoit des chuchotements quand elle chante, si bien qu'on la suspecte de possession et qu'on l'amène à un sanctuaire ashanti chez une prêtresse. Elle commence à parler des langues différentes; ses parents, craignant qu'elle ne soit possédée par un esprit qui la veuille comme prêtresse, souhaitent se débarrasser d'elle. Mais un étranger du pays nzema révèle à sa mère que c'est l'œuvre de Dieu et non d'un esprit quelconque. A cette époque, elle se met à faire

des prédictions qui se réalisent et les gens commencent à la traiter de sorcière.

Entre-temps, elle s'est mariée et, après plusieurs accouchements, les troubles s'aggravent, atteignant un niveau alarmant. Elle tombe malade et maigrit de jour en jour; on la conduit tant chez des prêtres catholiques que chez des pasteurs de diverses dénominations. Un jour, elle est sur le point de mourir; elle parle des langues différentes et dit qu'elle voit des êtres blancs. On l'amène chez une prêtresse qui la baigne pendant plusieurs jours. La situation s'améliore légèrement mais la prêtresse doit reconnaître qu'elle n'y peut pas grand-chose. Que c'est probablement l'Esprit Saint qui opère en elle; Mary lui répond qu'en effet, elle viendra un jour s'agenouiller pour lui demander ses prières à elle et qu'alors, Mary guérira son fils alcoolique et qu'elle facilitera l'accouchement de sa fille.

Son mari la ramène à la maison et elle récupère un peu de ses forces, mais les ennuis continuent. Quand elle se rend au marché, soit à Abidjan soit ailleurs, elle ne connaît que des pertes, ne serait-ce que parce qu'elle fait trop de cadeaux. La pauvreté, la famine, la maladie et l'hostilité des voisins se cumulent tandis qu'elle ne cesse d'avoir des visions et de faire des prédictions. Enfin, un jour, elle se retrouva gravement battue et malmenée par la foule qui la déclarait sorcière et dont faisaient partie de nombreux catholiques de son propre village. C'était le dimanche des Rameaux et elle se sentait alors associée au Seigneur, couvert de sang et de plaies. Admise à l'hôpital, elle y reçut nombre de visions et de songes significatifs.

A ce moment-là, Dieu lui révèle qu'elle bâtira une nouvelle église et qu'elle recevra assez de dons pour l'achever. Une fois sa vocation reconnue, elle commence à rassembler des croyants autour d'elle pour la prière et tout s'améliore. Les visions se multiplient ainsi que les guérisons. L'œuvre de la Sunsun Kronkron Donhye grandit de façon spectaculaire. En moins de cinq ans, il a été possible de mettre sur pied la construction d'un énorme complexe dont fait partie une église érigée à un endroit révélé; ce bâtiment est une imitation de taille encore plus importante qu'une grande église catholique de Kumasi. Depuis lors, Mama Mary n'a plus été malade. Elle fait des prédictions remarquables; tel ce conseil célèbre qu'elle donna à un prêtre catholique de ne pas voyager un certain jour car elle prévoyait un grave accident pour ce jour-là; il ignora son avis et l'accident eut lieu effectivement.

et la communauté catholique ?

Que dire après avoir entendu ce récit ? Pour ma part, j'étais tout à la fois fasciné et déprimé. Voilà une femme, douée de dons indéniables et très valables qui, dans une société traditionnelle, aurait sans doute trouvé une position très claire et nette (cela n'aurait probablement pas été facile) mais qui, aujourd'hui, a dû parcourir tout un chemin d'insécurités, d'angoisses et de rejets caractéristiques de cette condition pathogène d'une société en transition. Certains reconnaissaient dans ses dons l'œuvre d'une divinité locale, mais ni elle ni ses parents ne voulaient y croire. D'autre part, les Eglises chrétiennes se méfient constamment des dons spirituels chez les laïcs et, notamment, chez les femmes. Elles ne trouvent guère de place pour des ministères extraordinaires mais – et c'est encore plus grave – elles ne montrent aucun entendement et aucune compréhension pour la recherche d'une identité nouvelle par les femmes, identité comportant des rôles et des tâches socio-religieuses valables dans la société actuelle.

Il est évident que dans un univers théologique où l'on ne trouve que le Dieu unique auquel s'adressent des individus isolés, à travers la médiation exclusive d'un sacerdoce hiérarchique, dans un monde tellement individualisé et dominé par des autorités masculines, rien de ce qui se révélait en Mama Mary ne pouvait être interprété positivement. Et maintenant encore, il est des prêtres qui pensent que la fustigation du dimanche des Rameaux était bien justifiée...

Ce n'est pas mon propos de me prononcer sur une adaptation du Droit canon qui permettrait une meilleure insertion des charismes, tant masculins que féminins, dans la vie catholique. Ce petit essai ne prétend d'ailleurs pas offrir l'analyse approfondie des besoins religieux, surtout des femmes, dans l'Afrique actuelle, analyse qui sera sans doute nécessaire et qui comportera autant une étude des rôles socio-religieux des femmes dans les anciennes traditions – telle la culture ashanti – qu'une enquête très subtile et minutieuse des changements récents qui sont si difficiles à déchiffrer. En ce moment, je me permets seulement de faire quelques remarques pour conclure: elles visent à susciter la discussion qui s'impose de façon de plus en plus aiguë sur le rôle religieux des femmes africaines.

Dieu peut-il se servir de la médiation féminine ?

Je ne crois pas que ce soit un gain bien important que d'ouvrir le sacerdoce, tel qu'il est, aux femmes dans les Eglises d'Afrique ou d'ailleurs, puisque cette institution porte une très lourde charge de perceptions et de préjugés masculins. D'ailleurs, bien que de nombreuses femmes m'aient dit qu'elles considèrent le ministère de Mama Mary comme un véritable don de l'Esprit Saint, bien que beaucoup de membres masculins des grandes Eglises pensent que Dieu peut aussi employer la médiation féminine pour répandre ses grâces sur ses enfants, il est clair que les femmes ne se sont pas précipitées en masse vers Mama Mary en la considérant comme le symbole de leurs revendications religieuses. Les hommes jouent d'ailleurs un rôle très important dans sa communauté, même si les femmes y assurent toutes les fonctions sacramentelles. L'ensemble des fidèles n'est pas composé différemment des autres Eglises chrétiennes. On ne peut nier non plus que, dans ces autres Eglises, la plupart des femmes pensent qu'elles y trouvent assez de possibilités pour s'exprimer.

A écouter le récit de Mama Mary, ce n'est nullement la frustration de son ambition d'exercer quelque ministère religieux qui l'a forcée à prendre et à poursuivre ce chemin. C'est probablement surtout le manque d'écho féminin dans l'administration ecclésiale. Partout, Mama Mary fut considérée d'un œil méfiant et hautain, comme une de ces femmes marquées de caractéristiques suspectes. Sa condition de femme était toujours l'élément qui déclenchaît la méfiance. Même les femmes qui, dans les Eglises actuelles, occupent des positions importantes, s'avèrent tellement soumises aux principes et aux critères de l'organisation masculine, qu'elles ne peuvent plus guère accueillir leurs sœurs avec la foi en elles-mêmes comme instruments autonomes de la médiation de grâce.

Jamais et nulle part dans les Eglises, Mama Mary n'a rencontré une personne qui eut assez de foi pour considérer la possibilité que ses dons aient une valeur religieuse et que sa personnalité féminine puisse être un instrument choisi par le Seigneur. Pourquoi, dans nos Eglises, n'y a-t-il pas de femmes, occupant une position religieuse de plein droit comme médiatrices authentiques de grâce, qui puissent vivre leur féminité non point selon les critères masculins, comme servantes des clercs, mais de telle sorte que les femmes puissent se rendre chez elles, confiantes que leur féminité ne sera pas prise comme un signe d'infériorité ? Rien n'indique – je le crains fort – que les religieuses africaines aient atteint une telle position...

Mama Mary a souffert énormément de ce manque dans l'Eglise, cause et effet d'une méfiance indéniable envers les femmes, en contradiction profonde avec la tradition ashanti où c'est plutôt l'élément masculin qui est au service des filières féminines, porteuses de vie. Est-ce cette vision qui donne aux femmes de la communauté de Mama Mary, une apparence de confiance et de satisfaction ? Est-ce cette conviction qui, peut-être, a conduit l'évêque de Kumasi à envoyer son délégué officiel, lui qui compte parmi les meilleurs connaisseurs de la texture du peuple ashanti ? C'est fort possible. Mais nous attendons la suite de ce geste qui, autrement, risque de rester ce que beaucoup ont appelé un scandale, faisant trébucher un grand nombre de fidèles qui cherchent d'authentiques chemins religieux dans leur vie bouleversée. L'Afrique actuelle aspire ardemment à ces chemins.

Willy Eggen sma

*Sampa, BA
PO Box 2, Ghana*

■ **Les cours par correspondance « Le Passage »** proposent des sujets d'études sur l'Ancien et le Nouveau Testaments, l'Eucharistie, la liturgie, l'Eglise, le judaïsme et la spiritualité d'Extrême-Orient. Ces cours, à la portée de tous, visent à l'essentiel, dans un esprit d'ouverture au monde actuel et dans un enracinement authentique dans la foi de l'Eglise.

Le Passage, 42, rue de Grenelle, 75007 Paris.

■ **Les cahiers Obsidiane** présentent dans leur n° 8 de janvier 1983, une nouvelle traduction des POÉSIES COMPLÈTES de saint Jean de la Croix, par Bernard SÈSE.

Obsidiane, 50, rue des Abbesses, 75018 Paris.

LA FEMME ET LA PAROLE DE DIEU

par Pascale Crèvecœur

Si une femme se consacre à la Parole de Dieu, je crois que c'est d'abord parce que la Parole de Dieu, c'est Quelqu'un qui l'attire...

Voix du Bien-Aimé qui appelle et qui séduit... Lui seul est capable de prononcer des paroles tellement fortes et décisives qu'elles « méritent » vraiment son cœur et transforment sa vie.

Lui seul est capable de prononcer des paroles vitales pour le monde. Le Christ lui fait partager sa passion pour le monde. Il la lui fait épouser.

La séduction première est liée au caractère très personnel de la Parole et à toute la promesse de vie qu'elle contient pour ceux qui se meurent faute de l'entendre.

Qu'il me soit fait selon ta Parole ! Par ce consentement, la femme devient servante du Verbe, elle lui offre tout son être, toutes les ressources de son esprit et de son cœur, afin que la Parole prenne corps en elle et dans le monde.

C'est l'attachement à la personne du Christ au travers des paroles qu'il prononce qui fonde la *sequela Christi* des femmes. Dans l'Evangile, il n'y a pas pour elles d'appel explicite comme pour les Douzes. Elles le suivaient parce qu'il était intervenu dans leur vie. Elles avaient été sauvées, guéries. Pendant qu'il fait route, elles sont comme des signes vivants de la puissance de guérison et de salut qui est en lui, offerte à tous. Contrairement aux usages juifs, Jésus accepte d'être ainsi accompagné de disciples féminins.

Quand Jésus institue les Douze, c'est pour qu'ils soient avec lui et qu'ils aillent prêcher. Pour les femmes, pas d'institution explicite; mais elles sont avec lui jusqu'au bout, de la Galilée à la Croix, gardant mémoire de toutes ses paroles, et elles deviennent témoins de sa résurrection, par la foi en ses paroles que l'ange leur rappelle au matin de Pâques.

le ministère de la miséricorde

Au début et à la fin des récits de la passion-résurrection, il est question de parfum. Il est, pour les Juifs, symbole de la présence dans l'absence. Il est donc lié au souvenir d'un être vivant. Ceci me frappe: avant sa mort, Jésus demande que le geste de Marie, l'onction à Béthanie, soit annoncé partout en même temps que la Bonne Nouvelle, en mémoire d'elle. Peu après, il demande à ses apôtres de perpétuer l'Eucharistie en mémoire de Lui.

Quant à elles, pour perpétuer le geste de l'onction tout au long de l'histoire de l'Eglise, les femmes ont inventé mille et une manière d'exercer un ministère de miséricorde auprès des pauvres auxquels Jésus s'est identifié. Jamais elles n'ont oublié le sacrement du pauvre et le fait de reconnaître en eux le Christ, apporte un infini respect, une infinie délicatesse à tout ce qui les concerne. Mais cela aussi leur donne une mystérieuse énergie pour redonner vie à tant d'enfants handicapés ou abandonnés, tant de personnes découragées ou épuisées, pour aller au fond de la misère – qu'elle soit du quart monde ou du tiers monde – et y faire œuvre de libération.

Aujourd'hui que la libération doit prendre des dimensions collectives et passer par l'analyse des situations d'injustice, elle peut apporter à cette analyse des données très concrètes, rapportant ce que ses yeux ont vu, ce que ses oreilles ont entendu dans le côtoiemment quotidien de la misère.

En exerçant ainsi la miséricorde selon les lieux et les époques, les femmes n'ont jamais cessé de faire advenir la Parole de Dieu, lui donnant d'être bonne nouvelle pour les pauvres et question pour ceux que leur comportement étonne.

Ce n'est pas une question d'éloquence! Ne serait-ce pas plutôt une question de présence?

témoigner du ressuscité

L'existence même d'une femme consacrée à la Parole de Dieu ne s'explique que par la présence du Ressuscité. Il lui donne une sérénité, une joie, une allégresse, une lumière intérieure qui accomplissent peu à peu son être de femme pour en faire un état de grâce. Cela ne passe pas inaperçu ! Nous savons que le visage, la manière d'être parlent avant même que nous ouvrions la bouche. L'Occident redécouvre ce langage du corps.

Mais on n'en reste pas là. *Ce dont le cœur est plein se répand sur la bouche*, dit un proverbe du Burundi. Les femmes connaissent le besoin de parler de Celui qui est vivant en elles dans le monde. Enfouies souvent dans des milieux incroyants ou indifférents, elles attendent, comme on attend le petit jour, qu'une question se pose sur leur existence pour pouvoir y répondre en témoignant du Ressuscité. D'autres, au contraire, sont interpellées dans des groupes ou des rencontres informelles et sont appelées à donner un témoignage très personnel : « Que vis-tu ? Qu'est-ce qui te fait vivre ? Pourquoi es-tu heureuse ? »

Nous sommes souvent invitées à rendre compte publiquement de ce que la Parole est capable de faire dans une vie. Les jeunes, en particulier, vont très loin dans cette question. L'un me disait : « Quand tu vois Edmond et Marie qui s'aiment (c'était le couple que nous avions invité à une retraite de jeunes), est-ce que ça ne te fait pas envie ? Et comment peux-tu être heureuse sans enfants ? » La réponse aussi doit aller loin !

Beaucoup d'autres personnes attendent que nous leur parlions explicitement de Dieu : les enfants des écoles ou les étudiants, les jeunes en retraite, les malades ou les familles qu'on va aider, les catéchumènes, les groupes de préparation aux sacrements, les chrétiens qui désirent une initiation biblique ou un approfondissement de la foi, ceux qui demandent une animation dans les communautés ecclésiales de base... On ne peut tout énumérer.

le charisme de l'intérieurité

La semaine dernière, lors d'une rencontre œcuménique internationale, je donnais chaque jour le partage biblique introduisant à la prière personnelle de la matinée. Les participants luthériens m'ont fait part de la

découverte qu'ils venaient de faire: celle d'études bibliques, non seulement intellectuelles – encore qu'ils aient été exigeants pour la rigueur intellectuelle – mais une présentation de la Bible qui vient d'un regard intérieur, d'une longue contemplation qui fait goûter vraiment la Parole. Je me suis dit: voilà le charisme dominicain reconnu, et reconnu dans ce qui, peut-être, est plus accentué chez la femme: l'intériorité.

Chaque fois que nous retournons à la contemplation pour continuer à goûter davantage la Parole, nous emportons aussi dans la mémoire du cœur, les réactions positives ou négatives de ceux auxquels on a parlé, on emporte des visages, des questions, tout ce qui nous a été confié. Et nous parlons à Dieu de tous ces gens comme une maman lui parle de ses propres enfants, nous demandons à Dieu comment toujours de mieux en mieux leur parler de Lui. «Ecoute-les davantage, dit Dieu, va plus près d'eux jusqu'à écouter battre leur cœur et tu sauras. Tout ce qu'ils disent de profondément humain, je le prends en compte. Ma Parole, c'est là aussi qu'elle se dit.»

la foi transmise par la femme

On retrouve aujourd'hui l'importance d'être ainsi proches des gens pour dire la Parole de Dieu en langage populaire, avec les mots de tous les jours et arriver même à une théologie populaire. Longtemps, les femmes n'ont pu prendre officiellement la parole dans l'Eglise, mais elles n'ont jamais cessé de transmettre le message de bouche à oreille, tout simplement. Ainsi elles nourrissent la foi du peuple.

Aujourd'hui – et c'est heureux – nous pouvons prendre la parole dans les églises, donner un enseignement doctrinal correspondant à notre compétence. J'espère que la prédication des femmes ne perdra jamais son caractère profondément incarné, lié à la vie des gens et solidaire du peuple de Dieu.

Bien des textes prophétiques comparent le peuple de Dieu à une femme à laquelle Dieu propose une Alliance éternelle. Quelque chose me semble là inscrit dans la vocation de la femme: elle n'est pas d'abord quelqu'un qui, au nom de Dieu, porte la Parole face au peuple, mais elle est, au milieu du peuple, celle qui sait combien Dieu attache de prix à chacun; elle l'expérimente dans sa propre vie et partage aux autres cette certitude.

Dans les Actes, l'histoire de Lydie me suggère une autre manière de servir la Parole. « Si vous me tenez pour une fidèle du Seigneur, venez demeurer dans ma maison », dit-elle aux messagers de la Parole auxquels elle vient de s'attacher. Et, raconte Luc, « elle nous y contraignit ». L'accueil dans la maison, ici offert avec une douceur irrésistible, est une forme de service de la Parole. Il y a là un appel perçu par beaucoup de femmes qui lui sont consacrées.

le retour à l'intériorité

...Offrir aux envoyés le repas et le repos, la détente, le retour à l'intériorité, le lieu où, grâce à une présence discrète et silencieuse, l'homme peut « retrouver ses esprits » au terme de son labeur. En mission, nous expérimentons cela très bien. Les frères aiment trouver chez les sœurs ce havre de paix : s'ils le trouvent, on les voit raconter ce qu'ils ont fait, partager leurs joies et leurs tourments apostoliques.

Nous sommes heureuses quand nous pouvons recevoir à la maison, permettre à ceux qui viennent, de reprendre souffle – souffle et Esprit Saint, il y a un lien entre les deux – et de trouver la chaleur et la proximité, pour repartir.

Jésus lui-même accepte l'hospitalité de Marthe et de Marie. La maison n'est pas faite pour l'agitation mais elle est au service de l'écoute de la Parole. Dans l'Evangile de Marc, la maison est le lieu où l'on peut approfondir le sens de la Parole en posant des questions que l'on ne pose pas sur le chemin.

disposer le cœur à l'écoute

Et je trouve ici un autre rôle de la femme par rapport à la Parole : disposer les coeurs à l'écoute, créer l'ambiance favorable au recueillement et la confiance détendue, pour recevoir la Parole avec son caractère abrupt et bouleversant. Dans les groupes où se joue le combat de la Parole engagé et mené par un frère, avec le courage et la vigueur que l'on attend de l'homme, une présence féminine paisible peut apporter une note d'espérance. Celle-ci annonce l'au-delà du combat, tout en soutenant chacune de ses phases. Il est donné à la femme de porter en elle-même à la fois celui qui parle et ceux qui écoutent...

Ce goût de donner la vie fait qu'il est normal que la femme aime mettre la Parole à la portée des petits, que ce soit des humbles ou des enfants. En Amérique Latine et ailleurs, les volontaires pour la catéchèse sont le plus souvent des mamans. Et le souci missionnaire est de confier progressivement cette tâche au couple, afin que les enfants n'aient pas tendance à croire que la religion est une affaire de femmes.

« Tu nous décortiques la Parole de Dieu comme une poule décortique les grains pour ses poussins », disaient les catéchumènes à une sœur ; « avec toi, on comprend. Tu nous la prépares pour que nous puissions la goûter directement ». La femme est en effet très attentive à ce que les gens comprennent, attentive à leur réceptivité. Elle sera disponible pour aider ceux qui veulent vraiment assimiler la Parole. Elle est dans l'admiration quand elle entend les gens retraduire la Parole à leur manière – montrant par là qu'ils l'ont appropriée...

La mission au tiers monde nous rend *en réalité très proches sur la route*. Etant davantage démunis, nous sommes beaucoup plus dépendants les uns des autres, et nous avons souvent l'occasion d'expérimenter combien nous nous complétons dans l'échange quasi quotidien des *services*.

On n'en reste pas là, bien sûr ! Plus les tâches sont hardies, plus elles touchent au profond d'une culture humaine, plus elles engagent l'avenir des populations, moins il est permis d'être seuls, plus on sent la nécessité de se mettre ensemble pour mieux cerner les réalités et pour s'accorder sur les options à prendre.

En même temps – et cela fait partie de l'évangélisation – nous voulons proposer un nouveau type de relations entre hommes et femmes, dans la lumière du Christ en qui déjà tout est réconcilié, en qui déjà nous sommes fils et filles de la Résurrection.

Pascale Crèveœur, op

*CELA, BP 69,
Kigali, Rwanda*

Ce texte est composé de larges extraits d'une conférence donnée par Sœur Pascale CRÈVEŒUR au Congrès des « Dominicaines dans le tiers monde » qui s'est tenu à Madrid, du 20 au 26 septembre 1982.

LE NOUVEAU CODE DE DROIT CANONIQUE ET LES JEUNES ÉGLISES

par Michel Legrain

Ceux qui travaillent à faire lever le ferment évangélique sur les frontières des Eglises établies prennent parfois le temps de s'interroger sur le Code de droit canonique, modèle 1983. Ici, c'est le ton badin, avec des questions posées sur le mode de l'extériorité, du moins d'après les apparences. Là, l'inquiétude pointe : nous a-t-on compris ? Va-t-on nous laisser mener à terme nos expériences apostoliques ? Ailleurs, c'est l'attente de règles et consignes nettes, après des décennies jugées floues et dangereuses. Chacun, évidemment, voit midi à sa fenêtre, y compris celui qui accouche de ces lignes.

vers un nouvel ordre économique international

Face aux réalités des pays de l'hémisphère Sud, les experts des années 80 déchantent fortement, par rapport à l'optimisme économique des années 60 et à la confiance par trop exclusive mise alors dans le progrès technique. On ne croit plus guère aujourd'hui que c'est en répandant partout un économisme effréné de type occidental que l'on aidera en vérité les autres cultures à ne pas sombrer dans la ruine et la désespérance.

Ce virage apparaît éloquemment à travers des termes nouveaux pris comme phares et que l'on retrouve comme titres d'articles ou comme slogans mobilisateurs : « un autre type de développement », « solidarité des peuples », « partenariat », « dialogue Nord-Sud », « un nouvel ordre international », « tous acteurs de changement », « des micro-réalisations ».

L'effort en vue de la diffusion d'un nouveau planisphère est significatif de ce souci. Cette « carte pour un monde solidaire » ramène tout particuliè-

rement l'Europe à la modestie de ses dimensions géographiques réelles. Les mappemondes en usage jusqu'ici sont issues des travaux du flamand Mercator, dont la projection privilégié comme par hasard les zones éloignées des pôles et de l'équateur. Mais le nouveau message géographique et l'appel humain qu'il véhicule sortira-t-il des succursales du CCFD et du cercle des initiés, pour atteindre les masses et les grands décideurs ? On l'espère, bien sûr...

L'Eglise catholique latine – et c'est tout à son honneur – œuvre ici dans le peloton de tête. Elle prône une répartition plus équitable des biens de la terre entre tous, comme elle s'engage par ailleurs pour la défense et la promotion des droits de l'homme. Voilà deux grands secteurs où elle renforce sa crédibilité, elle qui se veut prioritairement servante des pauvres et inspiratrice d'une vie évangélique.

Les responsables de l'Eglise admettent aisément aujourd'hui que la misère économique des deux tiers de l'humanité ne sera pas vaincue par quelques transferts de technologies. Cette voie-là, en effet, ne fait que masquer de nouvelles dominations. Ils reconnaissent pareillement que les pays fortement industrialisés sont passés maîtres dans l'art d'imposer aux plus démunis des besoins liés à l'importation. Par exemple dans les usages alimentaires, les modes vestimentaires ou l'utilisation de gadgets accessoires plus ou moins sophistiqués. Contre ces abus qui relèvent de la mentalité colonisatrice et asservissent un peu plus les victimes de ces miroirs aux alouettes, les hiérarchies ecclésiastiques, parfois, mettent en garde. Elles prônent la production locale qui, elle, peut promouvoir la dignité humaine tout en freinant certains désirs venus d'ailleurs.

I'attente d'un nouvel ordre théologique et canonique

L'on devine ici les possibles transpositions de ce type de réflexion sur le plan des Eglises locales. Les évêques d'Afrique et de Madagascar présents à Rome pour le 4^e Synode épiscopal (1974), soulignaient *le problème de l'acculturation religieuse : un christianisme insuffisamment incarné et vécu souvent comme de l'extérieur, sans lien réel avec des valeurs authen-*

1/ *Docum. Cathol.*, 17/11/74, p. 995.

2/ *Docum. Cathol.*, 5/3:83, p. 249.

*tiques que véhiculent les religions traditionnelles*¹. C'est pourquoi ils considèrent comme tout à fait dépassée une certaine théologie de l'adaptation, en faveur d'une théologie de l'incarnation¹.

S'adressant aux évêques du Nigeria, le 15 février 1982, lors de son voyage en leur pays, le pape Jean-Paul II attire leur attention sur *un aspect important de votre propre rôle évangélisateur*, à savoir *toute la dimension de l'inculturation de l'Evangile dans la vie de votre peuple*. Puis le pape poursuit : *L'Eglise respecte vraiment la culture de chaque peuple. En offrant le message de l'Evangile, l'Eglise n'entend pas détruire ou abolir ce qui est beau et bon (...) L'Eglise vient pour apporter le Christ ; elle ne vient pas pour apporter la culture d'une autre race*².

Proclamer le droit à l'inculturation de l'Evangile est une chose. Promouvoir par des mesures législatives et disciplinaires concrètes cette volonté déclarée, en est peut-être une autre. Y a-t-il équivalence entre les bonnes intentions déclarées et les récentes décisions canoniques ? Ou peut-on repérer quelques incohérences, voire quelques fossés ? Existerait-il alors d'éventuels gués qui permettent des passages ?

les codes de 1917 et 1983

Si le Code est loin de recouvrir tout le droit canonique, il entend bien cependant en être le fer de lance et l'expression efficace. Ces prétentions, même si elles apparaissent exorbitantes à certains, ne manquent toutefois pas de réalisme. En effet, la manière de légiférer, d'administrer, d'exhorter même, voire de punir, marque profondément les communautés chrétiennes auxquelles on a toujours rappelé que l'obéissance était une vertu capitale, même si elle ne fait officiellement partie ni des trois vertus théologales ni des quatre vertus cardinales !

Il est devenu commun de dire que le Code de 1917 est profondément marqué par l'approche sociétaire, si prisée entre le milieu du xix^e et du xx^e siècle. Dans cette optique, on aura tendance à réduire la personne à sa seule capacité ou situation juridique. Ainsi, le Code de 1917 a-t-il centré son attention sur le chrétien en tant qu'il est sujet de devoirs et de droits dans la société ecclésiale. Ce faisant, il oblitère en partie le fait, pourtant beaucoup plus fondamental, que ce chrétien est baptisé, membre du Corps du Christ et cellule vivante de cette Eglise qui est épouse du Christ.

Depuis 1917, et spécialement avec le Concile, on a pris conscience que les personnes sont plus sacrées que les structures. C'est le sabbat qui est au service des personnes et non l'inverse. Reconnaissions ici avec satisfaction que le Code de 1983 porte quelques heureux déplacements par rapport à celui de 1917, osant davantage exprimer ses convictions théologiques et mystiques. Cela entraîne évidemment des égards nettement accrus vis-à-vis du mystère même des personnes.

Il n'empêche qu'il conviendrait de creuser encore la notion de personne dans l'Eglise et la spécificité de celle-ci au regard des adhérents des autres sociétés humaines et étatiques. Pour ce difficile ouvrage, les canonistes, hélas, ne peuvent qu'assez peu miser sur les travaux des théologiens. Ceux-ci, en effet, ont beaucoup plus approfondi l'idée de personne en raison des disputes concernant le mystère trinitaire et celui de l'incarnation, qu'en fonction de la dignité baptismale. Assez paresseusement, les spécialistes du droit ecclésial ont emprunté le contenu du concept de personne aux juristes, avec le danger non imaginaire de réductions d'autant plus dommageables que l'Eglise latine était trop unilatéralement alignée sur l'autre société dite «parfaite», à savoir la société civile.

Il ne peut être question de crier au scandale face à ces emprunts, dès lors que l'on confesse le réalisme de l'incarnation et les nécessaires contingences de la vie ecclésiale qui doit être, elle aussi, incarnée et sacramentelle. Cependant, l'Eglise a pour première vocation d'évangéliser ce qu'elle institue, même si cette tâche n'est jamais achevée et sans cesse à purifier.

Il apparaît que l'Eglise eut du mal, au long des siècles de son histoire, à garder dans son originalité, le modèle évangélique de l'autorité. Elle a laissé s'imprimer en elle, comme en surimpression, des modèles culturels et politiques dont certains contredisent, plus ou moins profondément, le modèle évangélique :

- le droit romain, pour qui l'autorité est «dominium» et non point «servitium», fut cause de certains durcissements dans la conception de l'ordre à garder, des lois à observer.*
- la société féodale n'a point manqué de renforcer le sens de la hiérarchie, le caractère privilégié des chefs ecclésiastiques.*

3/ P.A. LIEGÈ, *L'être-ensemble des chrétiens*, Centurion, Paris, 1975, pp. 88-89.

- *l'armée a certainement marqué de son empreinte l'autorité chrétienne en laissant croire que son origine absolue devait exclure tout dialogue et qu'elle n'avait jamais à craindre l'arbitraire.*
- *les monarchies absolues, de leur côté, ont proposé un modèle de puissance et de triomphe, assez étranger aux impératifs évangéliques. Autant d'allusions successives qui, sans qu'on y prenne garde, ont aligné l'institution ecclésiale et ses responsables sur des réalisations sociologiques non critiquées* ³.

Cette analyse lucide et courageuse est une invitation à retrousser nos manches pour faire avancer cette métamorphose évangélique qui devrait critiquer toutes les couches sédimentaires de nos Codes, tout en permettant d'en introduire aussi de nouvelles. Or, il semblerait que, dans le Code de 1983, plus d'un siècle après la grande reprise missionnaire, les alluvions asiatiques ou africaines ne soient guère perceptibles.

catholicité, communion d'églises locales ?

Il faut avoir goûté au travail missionnaire pour oser dénoncer les ravages provoqués par l'univocité du modèle de fonctionnement ecclésial, tel que l'Eglise occidentale l'a uniformément arrêté et imposé à mesure de la centralisation ecclésiastique. Mais, avec Vatican II, l'Eglise latine a redécouvert la priorité de son mystère sur son agencement institutionnel et disciplinaire. Depuis lors, on a partout dénoncé, non sans quelques exagérations parfois, les modèles ecclésiastiques aux prétentions universelles : un certain type d'Eglise exporté et implanté *ubique terrarum*, avec ses cadres, ses méthodes administratives, son approche théologique, ses statistiques, ses directives, son art religieux, ses costumes. Avec un humour un peu assaisonné de vitriol, on a pu comparer l'impérialisme culturel de notre monde chrétien occidental, lors de l'évangélisation de l'Afrique, au brigand Procuste : converti en aubergiste, cet ancien bandit entendait que ses lits soient intégralement occupés et, pour ce faire, il coupait les pieds de ses clients les plus longs lorsqu'ils dépassaient le lit, ou faisait étirer au moyen de cordages les hôtes les plus courts jusqu'à ce qu'ils atteignent la totale grandeur du châlit.

Il y a là beaucoup plus grave que matière à plaisanterie. Car il y va de la crédibilité même du christianisme africain. Ainsi, actuellement, les responsables des Eglises noires s'inquiètent devant le vide matrimonial qui

sévit en bien des diocèses à l'état endémique. Les adultes baptisés s'engagent dans le mariage coutumier mais, comme l'irréductible culturel de celui-ci n'est pas pris en compte par la discipline ecclésiastique, ils ne viennent que rarement et souvent fort tardivement à une régularisation canonique de leur état de vie, ne se décidant à «prendre» le sacrement que comme une condition préalable pour l'accès à la pénitence et à l'eucharistie. Par le fait même, s'estompe la valeur sacramentelle propre du mariage. Comment s'expliquer cela ?

L'approche anthropologique, la réflexion théologique et la régulation canonique se sont unies pour présenter le mariage chrétien comme une réalité en soi, existant au-dessus des diverses cultures et que l'Eglise se devrait d'imposer à tous ceux qui se veulent du Christ. On offre ainsi aux chrétiens d'Afrique un modèle sacramental devenu chez nous ponctuel et individuel, alors que le mariage traditionnel africain demeure une affaire progressive et une alliance entre deux familles. Les évêques d'Afrique se sont largement exprimés à ce sujet lors du Synode des évêques de 1980, certains en des textes remarquables mais demeurés sans grands échos. Pourquoi ?

Pour que les Africains puissent espérer une législation matrimoniale conciliable avec l'inculturation de l'Evangile, il nous faudrait préalablement admettre la pluralité culturelle. Autrement dit, reconnaître qu'il n'existe pas un seul type de mariage chrétien, mais des chrétiens qui se marient et s'efforcent de donner, par leur engagement sacramental, signification chrétienne à leur amour et à leur projet familial.

Le problème dépasse évidemment le seul domaine législatif et disciplinaire. Il n'est qu'un point particulier, parmi tous ceux qui demandent à bénéficier du changement d'ecclésiologie amorcé par Vatican II mais dont les conséquences pratiques se font attendre. D'une Eglise organisée mondialement sur un modèle qui se veut universel, on désirerait passer à une Eglise dont la catholicité soit le fruit de la communion des Eglises particulières. Se rend-on assez compte combien la totalité rêvée se montre toujours trop étroite ? En fait, on n'a jamais fini d'accueillir le différent et de s'enrichir de l'autérité. Bien avant qu'Irénée ne le dise si belle-

4/ B. FRANCK, *Vers un nouveau droit canonique?*, Cerf, Paris, 1983, p. 102.

ment, l'on savait à Rome qu'on n'avait pas à monopoliser l'unité et à en définir toutes les formes, mais à présider à l'unité des Eglises particulières qui, à leur tour, tirent leur ecclésialité de leur communion avec l'Eglise qui est à Rome.

La codification nouvelle suscite-t-elle des espérances en ce sens? On aurait pu le penser, devant l'affirmation de départ situant le peuple de Dieu comme donnée fondamentale, antérieure à toutes les distinctions et hiérarchies. Mais le modèle effectivement mis en place demeure essentiellement descendant, du sommet vers les bases, à travers des cascades successives. Si l'on traite beaucoup des Eglises particulières et des conférences épiscopales, on en arrive à plus contrôler leur fonctionnement qu'à susciter leur créativité.

En latin, le particularis souligne, non pas la particularité, l'originalité, la personnalité propre, mais l'appartenance à un tout, à un ensemble (pars, totus): on fait partie d'une entité globale, d'un univers (qui comprend et s'incorpore toutes les parties). En revanche, le peculiaris – sans exclure l'inclusion dans une globalité ou universalité (un plus grand tout) – met nettement l'accent sur ce qui est le spécifique, le propre du groupe ou de l'Eglise dont il s'agit. Alors que particularis met en avant ce qui est commun dans la diversité complémentaire, peculiaris accentue la différence et la singularité de chaque partie ou Eglise qui, au sein de la communauté ou communion, le caractérise et le distingue des autres. Dans particularis, l'accent est mis sur l'unité dans la pluralité; dans peculiaris, c'est la catholicité respectueuse d'une unité diversifiée et réconciliée qui est soulignée⁴.

Et Bernard Franck fait remarquer que, tandis que la Loi fondamentale, maintenant disparue, parlait des deux, le Code de 1983, lui, ne mentionne plus que les Eglises particulières. Quoique l'on puisse penser de ce type d'analyse littéraire et de volonté théologique, l'on ne peut quand même s'empêcher de songer que la notion même de hiérarchie qui relève de la structure de l'Eglise catholique, demeure parasitée par certains fantasmes monarchiques. L'on devine ainsi l'étroite marge d'initiative laissée aux Eglises locales, dites désormais particulières, quelles que soient leurs distances géographiques ou culturelles par rapport au centre romain. Le Père Jean Passicos, doyen de la faculté de droit canonique de Paris, résume fort bien l'impression générale en écrivant: *Le compromis entre centralisation et décentralisation est mal fait. Il eût été préférable d'avoir une « loi-cadre » accueillante à la diversité des Eglises du*

*monde*⁵. Autrement dit, la collégialité épiscopale voulue par le Concile semble avoir eu les ailes rognées dans le Code qui, à ce titre et malgré les déclarations officielles, n'est pas exactement le frère d'esprit et de cœur du Concile.

On ne peut faire ici l'examen intégral des conséquences pratiques qui découlent de cette présentation uniforme de la société ecclésiale. Signa-
lons simplement comme illustration de ce propos, les assemblées syno-
dales ou les conseils pastoraux qui sont censés fonctionner selon des
règlements et déroulements similaires sur toute la surface de la terre.
Pareillement, et comme dans toutes les organisations plus monarchiques
que collégiales, les instances véritablement délibératives se trouvent auto-
matiquement très surveillées. On leur préfère de beaucoup les instances
simplement consultatives !

La diversité culturelle des peuples, l'une des dimensions essentielles de la saine notion de catholicité, est plus gommée qu'encouragée. Et cepen-
dant ! La solution des contentieux se ferait peut-être avec davantage
d'équité en Afrique Noire si l'on avait décidé d'honorer le meilleur des
règles de la palabre. N'offrir que le recours à des tribunaux administra-
tives ou judiciaires issus des droits romain et napoléonien, est-ce respec-
ter ces cultures comme le réclame si souvent Jean Paul II ? Pareillement,
l'appréhension même des droits des fidèles varie selon les habitudes
sociales collectives. Un fidèle des USA aura certainement une conception
plus pointilleuse de sa liberté individuelle, et le contraindre en tel ou tel
domaine sera vécu tout à fait autrement qu'une égale pression ou exi-
gence exercée à l'égard d'un catholique de telle région d'Asie.

un souffle missionnaire ?

Avec grande bienveillance, Jean Passicos déclare : *Le nouveau Code est doté d'un souffle missionnaire ouvert à ceux qui ne connaissent pas*

5/ Cf. *La Vie*, 27/1/1983.

6/ Cf. *La Croix*, 26/1/1983.

7/ Le Code de 1917 compte 2.414 canons ; celui de 1983, 1.752. S'il ne faut pas attacher trop d'impor-

tance au nombre des canons, car il en existe de courts et de longs, on peut cependant noter que la brièveté contraint à choisir ce qui apparaît comme essentiel et à négliger les menus détails.

*encore l'Evangile ou qui veulent s'adapter aux besoins pastoraux nouveaux*⁶. Où trouve-t-on cette ouverture et cette souplesse ?

On pourrait commencer par noter, de façon assez extérieure, que la diminution même du nouveau Code⁷ et sa moindre homogénéité formelle permettent nécessairement quelques échappatoires. Comme tout texte de compromis, ce Code permet à des sensibilités diverses d'exploiter de préférence tel ou tel filon.

Mais il y a plus et mieux, heureusement ! Le fidèle, comme membre du peuple de Dieu, est désormais défini de façon nettement moins juridique jusqu'au Code de 1917, où le droit ne retenait que le simple fait baptismal avec son cortège de devoirs et de droits (c. 87). Il est maintenant précisé (c. 204) que tout fidèle participe à la triple mission du Christ, sacerdotale, prophétique et royale, de par le fait même de son baptême. Le droit et le devoir d'annoncer l'Evangile reviennent donc fondamentalement à tout membre de l'Eglise qui n'a pas besoin d'un mandat formel de la hiérarchie pour ce faire. Par la force même du baptême et de la confirmation – dit le c. 759 – les laïcs sont annonciateurs et témoins de la Bonne Nouvelle, par leurs dires comme par l'exemple de leur vie chrétienne. Et l'on ajoute aussitôt qu'ils peuvent même être appelés à devenir les coopérateurs des évêques et des prêtres dans le ministère même de la Parole. On a pris soin (c. 756) de rappeler que la responsabilité d'annoncer l'Evangile a été confiée principalement au pontife romain et au collège épiscopal, évitant ainsi toute confusion et tout nivelingement des rôles, chacun *selon sa manière propre et sa condition juridique dans l'Eglise* (c. 204). Si l'Eglise est communion, elle est tout aussi hiérarchie !

L'action missionnaire jouit d'un titre spécial dans le Code de 1983 (c. 781-792). Le canon ouvrant cette question s'inspire nettement du grand souci pastoral conciliaire: *Puisque, par sa nature, l'Eglise entière est missionnaire, et comme le travail d'évangélisation doit être tenu pour la tâche fondamentale du peuple de Dieu, que tous les fidèles, conscients de leur propre responsabilité, assument leur part en cette œuvre missionnaire.* Cette base théologique rappelée, on passe en revue les différents agents efficaces de cette mission : pape, évêques, missionnaires, catéchistes, catéchumènes, néophytes, et tout le monde chrétien, sans oublier les œuvres missionnaires.

La liberté de l'adhésion religieuse devra toujours être respectée (c. 748,2 ; c. 787,2) et même le droit de se retirer de l'Eglise latine est formellement

reconnu (c. 1124). Nous voilà loin des indignations d'un Grégoire XVI, s'élevant en 1832 contre *cette maxime absurde ou plutôt ce délire : la liberté de conscience*. Nous découvrons ici une brèche réelle : le passage de l'appartenance de type *sociétaire* à l'appartenance de type *communional* avec tout le volontariat que cela suppose.

Faut-il se réjouir de ces quelques avancées ? Une hirondelle fait-elle le printemps ? Tous ne le pensent pas :

On souligne l'importance et le rôle des catéchistes dans les pays de mission. Toutefois, ceux-ci et les missionnaires – comme d'ailleurs l'orientation générale du titre le suppose – sont encore compris dans un sens unilatéral et non multilatéral, tous azimuts. C'est-à-dire que l'action missionnaire ne devrait plus s'entendre uniquement ou fondamentalement comme un envoi allant du centre vers la périphérie, de l'Europe et de l'Occident vers le tiers monde, des pays riches vers les pays pauvres, mais comme un échange entre jeunes Eglises et Eglises de vieille chrétienté, ces dernières accueillant des missionnaires venus d'ailleurs (d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie par exemple) tout en continuant à en envoyer vers ces continents jadis appelés « pays de mission ». Il y a là une vision, une perception des réalités missionnaires qui demeure en deçà de celle entrevue par Vatican II et élargie, approfondie depuis⁸.

En fait, mille détails montrent que le Code n'a pas fait cette réelle révolution copernicienne tant espérée des missionnaires. La question des âges, par exemple. Chinois, Zaïrois, Portugais, Boliviens, Esquimaux, Italiens, sont censés atteindre la maturité intellectuelle, affective et spirituelle au même âge : les filles peuvent se marier dès 14 ans, les garçons dès 16 ans (c. 1083,1); il faut 18 ans pour la première profession religieuse (c. 656,1); 23 ans pour le diaconat (c. 1031,1), 25 ans pour le presbytérat ; on demande 25 ans au diacre permanent non marié et 35 ans pour le diacre marié. Certes, les conférences épiscopales peuvent retarder ces âges ; non pas les avancer ; et Rome ne donnera pas de dispense de plus d'un an. Une légère souplesse se trouve ainsi réintroduite, mais

8/ B. FRANCK o.c., p. 122.

9/ Notre propos serait tout autant illustré par l'autre bout de l'âge humain, où l'on dresse des barrières : curés (c. 538,3), évêques (c. 401,1), cardinaux (c. 354) devront remettre leur démission.

Les cheveux blancs très prolongés ne sont plus systématiquement considérés comme signe de sagesse et de compétence. Quelques prolongations sont possibles.

10/ Cf. note 1/. Ici, p. 996.

pourquoi fallait-il fixer des chiffres pour toute la terre ? Le discernement des conférences épiscopales n'y aurait-il pas suffi, guidé par des lois coutumières ou civiles souvent fort adaptées à la mentalité de chaque peuple ? Cela leur économise du temps et des délibérations, répondra-t-on. La plupart, en effet, se rallieront aux chiffres arrêtés et quelques-uns s'autoriseront à quelque retard. Mais cette courte marge de manœuvre ne favorise guère la créativité législative régionale⁹.

Ce n'est un secret pour personne : le partage des biens et des ressources est un excellent indicateur du degré de communion entre personnes et entre communautés. La manière de donner importe plus que ce que l'on donne, dit-on parfois. Et les Eglises les plus démunies y sont particulièrement sensibles. Pour les évêques d'Afrique et de Madagascar,

la recherche par les Eglises locales d'une autonomie financière appelle à la fois une prise en charge par les chrétiens des besoins matériels de leur Eglise et une aide qui soit signe de partage et de communion. Il faut que cette aide venant des anciennes Eglises puisse s'insérer et s'inscrire dans des projets d'ensemble élaborés par les Eglises locales, au lieu d'être décidee unilatéralement et fournie d'une façon trop ponctuelle, (d'où nécessité d') élaborer une nouvelle conception des biens ecclésiastiques pour une meilleure évangélisation des peuples. Les biens sont au service de l'Eglise pour le salut du monde. Il n'y a pas lieu de parler des riches qui donnent et des pauvres qui reçoivent. Il y a seulement diversité de ministères et de services¹⁰.

Il ne suffit donc pas de savoir donner mais il convient aussi d'apprendre à partager. Et accepter de recevoir. Ce qui veut dire sortir de sa suffisance et de l'idée de sa propre complétude, parfois renforcée quand on pratique la simple assistance. Le canon 1274,3 demande aux diocèses plus aisés de venir en aide aux plus pauvres. Il faut croire que cette pratique ne va pas de soi si on croit bon d'en faire une exigence. Encore convient-il de songer à la manière...

le pourquoi des codes

Plus une Eglise se développe, plus ses communautés se multiplient et se diversifient, plus aussi se pose la question de son unité et de sa communion. Après la formidable expansion de l'Eglise latine en Occident à la

suite de la paix constantinienne et avec la stabilisation des populations dites barbares, l'Eglise du Moyen Age entendait s'organiser.

Au niveau législatif et disciplinaire, elle se trouvait confrontée à des dizaines de milliers de dispositions, recommandations, sanctions et coutumes, édictées ou tolérées par les autorités ecclésiastiques les plus diverses. Tout cela s'entrecroisait en tout sens, parfois même s'opposait. Des usages, des priviléges, des lois particulières, justifiés à telle époque ou en telles circonstances, n'avaient plus aucune raison d'être maintenus. Aux environs de 1140, parut le «Décret» de Gratien. C'est un essai de mise en ordre de tous les textes canoniques en circulation que le Maître de Bologne s'efforce de concilier et d'expliquer¹¹. Il sera suivi, à mesure de l'avancée de la vie ecclésiale et de la multiplication des interventions législatives, d'autres recueils et collections. Mais il faudra attendre le XIX^e siècle et les codifications de type napoléonien, pour songer à un véritable Code de droit canonique.

De nouvelles situations, en effet, dues à la modernité, demandaient davantage que des réajustements occasionnels. La rapidité des communications – pour relative qu'elle soit encore – laissait entrevoir qu'un système plus centralisateur pourrait redonner vigueur et concentration à une Eglise catholique aux dimensions planétaires. On pensait qu'un renforcement disciplinaire et l'insistance sur les fonctionnements sociétaires l'aiderait à se tenir debout. Cela apparaît nettement dans le Code de 1917, un ouvrage essentiellement juridique, éliminant à dessein les citations scripturaires et relativisant au maximum les approches pastorales et évangéliques, comme si l'on craignait que ces perspectives ouvrent la porte à l'arbitraire, au subjectivisme et à des abus en tous genres. L'instrument semblait parfait et faisait l'admiration des juristes même non chrétiens : une bonne technicité, des interprétations données par Rome même, des décisions jurisprudentielles soucieuses de conformité plus que d'originalité....

Conçu à une époque où le triomphalisme occidental atteignait ses som-

11/ Titre de l'ouvrage : *Concordia discordantium canonum*. Par cet effort de faire consonner entre eux des canons discordants, GRATIEN dépasse la simple compilation et fait un remarquable effort de synthèse, à une époque où de son côté Pierre

LOMBARD préparait, pour la théologie et dans un esprit voisin, l'œuvre de sa vie : les *Sentences*.

12/ *Docum. Cathol.*, n° 1715, 6/3/1977, pp. 206-208, *passim*.

mets, le Code publié en pleine première Guerre mondiale (1917) ne pouvait pas encore prendre en compte cette vérité si difficile à accepter pour l'Occident chrétien : il serait de moins en moins le nombril du monde.

Un demi-siècle plus tard, alors qu'un second cataclysme mondial venait de précipiter la chute de l'hégémonie européenne, l'Eglise catholique latine réunie en concile prenait acte de ce décentrement et laissait entendre qu'elle émergeait peu à peu de son ethnocentrisme. Tout en se voulant essentiellement pastoral, ce Concile de Vatican II a cependant opéré un certain nombre de déplacements théologiques, par exemple en accentuant la collégialité épiscopale et l'ecclésialité des Eglises locales. Non sans quelque malice et parfois avec quelque esprit de revanche, certains Pères conciliaires dénoncèrent le fonctionnement trop administratif de l'Eglise en son centre. Pendant un temps même, la curie romaine servit de bouc émissaire. Mais avec une souplesse bien connue et avec la sagesse des vieilles troupes habituées à laisser passer l'orage, les organismes centraux attendirent. Avec d'autant plus de bon sens que les Pères conciliaires, fatigués des travaux majeurs du Concile, ne jugèrent pas utile de s'atteler eux-mêmes à la mise en place pratique de leurs décisions et orientations.

En annonçant la tenue d'un concile, le pape Jean XXIII avait en même temps parlé de la révision du Code. « *Aggiornamento* » : ce terme italien, accepté tel quel en français par incapacité de le traduire correctement, a provoqué bien des adhésions affectives, peut-être parce que chacun peut y mettre ce qu'il veut, depuis une légère mise à jour du Code jusqu'à une refonte totale de celui-ci, en son esprit comme en sa lettre !

Une extraordinaire espérance s'était faite jour chez les missionnaires lors de la très importante allocution du pape Paul VI, prononcée le 4 février 1977, pour l'ouverture de l'année judiciaire de la Rote romaine. En s'appuyant sur la constatation *qu'aujourd'hui les droits de l'homme prennent une extension toujours plus grande du fait que la dignité de l'homme est mise toujours davantage en évidence*, le Pape estime que *cette extension des droits exerce une incidence également sur le nouveau Code de droit canonique, dont le travail de révision ne peut se réduire à améliorer le précédent – mieux disposer les questions, en ajoutant ce qu'il semble opportun d'introduire et en supprimant ce qui n'est plus en vigueur – mais doit fournir un instrument le mieux adapté possible à la vie de l'Eglise après le 2^e Concile de Vatican II*¹². Les études comparatives des deux codes nous diront par la suite si Paul VI a été entendu, lui qui invi-

tait à tout autre chose qu'à un bricolage ou un replâtrage. Dans cette même allocution, Paul VI prenait position sur la nature du droit de l'Eglise : *de nature spirituelle, il doit être animé par l'Esprit du Christ. Cette structure juridique est tout à fait particulière, parce qu'elle participe à la nature sacramentelle de l'Eglise.* Et le Pape insiste : *la protection de la justice trouvera sa place dans le nouveau Code parce que la vie juridique n'y apparaîtra pas comme quelque chose qui domine tous les aspects de la vie de l'Eglise, mais comme un élément très important au service de la vie même de la communion, tout en laissant à chaque fidèle la nécessaire liberté responsable.* Que pouvions-nous souhaiter de mieux ? Les autres cultures devaient être respectées et encouragées en leur spécificité : *les différentes formes de civilisation existant dans les différentes parties du monde, avec le bien qu'elles contiennent, doivent être pleinement reconnues et admises, l'unité de la foi, ainsi que l'unité de la communion et de sa hiérarchie demeurent sauves dans les principes suprêmes des institutions fondamentales.*

Ces citations un peu longuettes sont cependant capitales : elles indiquent en quel sens l'attente missionnaire se situait. *Dans les lois de ce Code doit briller l'esprit de charité, de mesure, d'humanité et de modération par lequel le nouveau Code doit se distinguer de tout droit humain,* disait encore le Pape. Que le discours canonique échappe aux vieux démons de la seule logique formelle, pour ne pas fonctionner en distorsion par rapport à la vie réelle des communautés chrétiennes.

la portée du code de 1983

Le Code de 1917 entendait légiférer pour tous les baptisés et il précisait les points particuliers dont il dispensait certaines catégories de baptisés. Ainsi nos frères séparés, à condition qu'ils n'aient jamais appartenu, à un moment quelconque de leur existence, à l'Eglise catholique latine, se mariaient validement sans présenter leur couple devant le curé et deux témoins. Le Code de 1983 (c. 11) fait preuve de plus de modestie : seuls ceux qui sont baptisés dans l'Eglise catholique latine ou ont été reçus par elle sont tenus par les lois ecclésiastiques.

13/ Avec de longs délais: 25 janvier 1959, Jean XXIII annonce la révision du Code; 25 janvier 1983, Jean Paul II le promulgue. Un espace de 24 ans.

14/ B. FRANCK o.c.. p. 248.

Tout en restreignant ses prétentions, le Code de 1983, en son adresse même, semble destiné à tous les membres du peuple de Dieu. En réalité, à moins d'admettre que ce Code ne veuille restreindre dangereusement la notion même du peuple de Dieu telle que le Concile l'entendait, il faut bien convenir qu'il n'est destiné qu'à une portion de ce peuple de Dieu.

L'ampleur de l'emprise canonique se rétrécissant, l'attention aux extérieurs du cercle des premiers destinataires va s'accroissant. Ainsi, on porte un réel intérêt aux lois civiles, reconnaissant leurs effets quand elles ne font pas pièce au droit divin et lorsque le droit canonique n'a pas traité de leur matière (c. 22). On va jusqu'à recommander à l'Ordinaire du lieu de veiller à ce que les femmes renvoyées par un polygame désireux du baptême, soient pourvues du nécessaire en justice et en équité, compte tenu des conditions morales, sociales et économiques des lieux et des personnes (c. 1148,3). Voulus par le droit comme un progrès envers les personnes, ces aménagements risquent d'apparaître comme des compensations fort peu humaines aux yeux des femmes ainsi remerciées !

Plus les énoncés juridiques sont restreints et généreux, plus les responsables pastoraux et les praticiens sont appelés à intervenir, créant ainsi des pratiques et des solutions adaptées aux Eglises locales. Tout en étant loin de revêtir et les dimensions et l'esprit d'une loi-cadre, ce nouveau Code, davantage que son prédécesseur, offre des possibilités de recréer un droit particulier aux niveaux diocésains, régionaux et nationaux. Appelées à se développer, les vies associative et religieuse pourront pousser le droit à faire preuve d'imagination, pour un meilleur service. Mais rien de cela ne s'improvise : il devient indispensable que les communautés et les Eglises locales investissent dans la formation de leurs cadres canoniques, à égalité avec des secteurs habituellement moins négligés comme la Bible, la liturgie, la théologie, la catéchèse.

Les derniers mots du dernier canon évoquent, à travers un adage bien connu du droit canonique, une optique qui devrait donner l'esprit de tout dire canonique : *Dans l'Eglise, la loi suprême, c'est l'intérêt spirituel des personnes*. Est-ce un point d'orgue proclamant tardivement ce qu'était la visée de ceux qui travaillèrent à ce Code ? une manière de tenter de dire que le Code aussi se veut pastoral, à l'imitation du Concile qu'il entend accompagner¹³? Bien entendu, le genre littéraire du droit n'est pas celui d'une constitution dogmatique ni d'un décret pastoral. Les canonistes cependant se heurtent moins aux difficultés inhérentes à leur écriture qu'à la théologie dogmatique et morale qui les habite. Quand on voit par

exemple ce qui est prescrit concernant la vie dans les séminaires et la préparation aux ministères ordonnés (c. 232-264), on se demande où étaient les représentants du tiers monde, à moins qu'eux-mêmes ne trouvent excellente cette manière voulue universelle de façonner les futurs ministres de leurs Eglises.

Le travail de révision du Code s'est poursuivi pendant plus de quinze ans dans une perspective purement occidentale ou romano-germanique du droit, et ceux qui y ont travaillé étaient, dans leur immense majorité, des représentants des « vieilles Eglises », car même les évêques, théologiens et canonistes venus du tiers monde mais formés à l'école romaine ou occidentale, partageaient pour la plupart la conviction de la supériorité, de la primauté, voire de l'unicité, du système législatif que l'Eglise catholique avait hérité de Rome et qui s'était imposé pendant près de deux millénaires à l'Orbis comme à l'Urbs¹⁴.

Dans la constitution dogmatique sur l'Eglise, le Concile cependant semblait pouvoir faire espérer, sinon une réelle liberté dans l'invention des ministères, du moins une véritable adaptation pour les modalités concrètes de la préparation des futurs ministres. Cela peut, sans trahison semble-t-il, se déduire légitimement de ce passage : *l'Eglise ne retire rien aux richesses temporelles de quelque peuple que ce soit, au contraire, elle sert et assume toutes les richesses, les ressources et les formes de vie des peuples en ce qu'elles ont de bon ; en les assumant, elle les purifie, elle les renforce, elle les élève* (n° 13).

Faut-il soutenir que les Eglises ont le droit qu'elles méritent ? Ou bien qu'à ne pas assez investir du côté des fonctionnements institutionnels, on ne peut pas prétendre mettre en œuvre les indispensables principes de décentralisation ou de subsidiarité, sinon en des espaces absolument insuffisants ? Faut-il remonter encore plus haut et déplorer l'absence d'une pneumatologie qui seule peut-être permettrait à la fois une grande souplesse alliée à une très grande fidélité ? En toute hypothèse, les Eglises déjà établies se sont souvent trouvées contraintes à devenir plus «catholiques» sous la pression d'exigences évangéliques rappelées par des Eglises plus jeunes dans la découverte de la foi, comme il apparaît à la simple lecture du Nouveau Testament.

CRISE PRESBYTÉRALE ET CRISE MISSIONNAIRE

par Charles-Marie Guillet

UNIVERSALITÉ ET DIVERSITÉ D'UN PHÉNOMÈNE

Crise... Le mot est fréquemment employé ; il est à la mode. Cela ne veut pas dire que la réalité signifiée soit illusoire ! Remarquons toutefois, d'entrée de jeu, que si le mot de *crise* implique toujours une certaine dramatisation des situations, il ne signifie pas d'abord *catastrophe*. Il réclame plutôt, avant tout, l'acuité du jugement, la nécessité du discernement. C'est, en effet, à *discerner* les liens du ministère presbytéral et de l'Eglise missionnaire que je voudrais m'essayer ici, pour en tirer, si possible, quelques conséquences dans et pour notre *aujourd'hui*.

Constatons tout d'abord – ce qui pose bien évidemment question – un phénomène assez général dans l'Eglise catholique : en cette fin de xx^e siècle, le ministère presbytéral ne semble pas attirer beaucoup. Dans les pays de vieille chrétienté, qui sont aussi ceux que l'on appelle les «pays libres» (?) et les pays développés, le nombre des prêtres nouveaux est parfois, depuis quelques lustres, en chute libre ; il y a eu aussi, de même qu'en Amérique du Nord, de nombreux «départs»¹... Dans les pays de chrétienté coloniale ancienne, comme l'Amérique Latine, on sait aussi la cruelle insuffisance du clergé²... Tandis que dans les pays plus nouvellement chrétiens, comme dans le tiers monde africain, les prêtres autochtones demeurent très peu nombreux : ici, malgré l'apport s'amenant du clergé étranger, c'est également à une diminution grave du nombre de prêtres, proportionnellement au nombre des chrétiens, que l'on assiste, entraînant, «une situation de famine»³.

A cette première constatation d'une crise presbytérale, on peut relier, je crois, celle d'une crise de la mission ecclésiale. Cette mission, dans les

pays chrétiens se déchristianisant, avait repris une place considérable vers les années 30; dans les faits comme dans le langage, elle semble aujourd’hui se heurter à des obstacles inattendus. «Nous referons chrétiens nos frères», ce chant de la JOC naissante appartient désormais au passé... Et si, depuis plusieurs décennies, nous avions appris chez nous, dans l’Action Catholique, à évangéliser, à proclamer la Bonne Nouvelle «à partir de la vie», il semble que là encore, ça ne fonctionne pas aussi bien que prévu. «A quoi ça sert d’être chrétien?», telle est la question un peu découragée que se posent de nombreux militants, en pleine vie humaine où ils rencontrent les «valeurs évangéliques» réalisées par les non-croyants avec lesquels ils sont «engagés ni plus ni moins». Qu’annoncer en effet à des hommes qui, pour être hommes, avouent n’avoir pas besoin de Dieu, n’avoir pas à imiter Jésus ou à militer en son nom⁴?

Il ne suffit pas de gémir sur cette situation séculière de l’«Occident», de la rejeter ou de la mépriser. Il faut la prendre comme elle est, avec en partie son non-besoin de prêtres⁵. Il faut la comprendre pour pouvoir, si possible, la dépasser. Et ce dépassement, nous le verrons, ne peut sans doute pas s’appuyer *uniquement* sur des phénomènes dont la liaison n’est pas sans signification en un pays comme la France: un retour assez ambigu du «religieux» ne réanimant pas une Eglise où la hiérarchie invite plus parfois à de frileuses répétitions qu’à l’imagination créatrice, où le militantisme assez élitiste et le christianisme populaire ont du mal à se rejoindre⁶.

1/ Cf. une esquisse générale dans Jean RIGAL, *Ministères dans l’Eglise aujourd’hui et demain*, Desclée, Paris, 1980, pp. 19-27.

2/ Au Brésil par exemple, début 1982, pour 120 millions d’habitants, 13.000 prêtres dont 40 % venus de l’étranger.

3/ Cf. René LUNEAU et Jean-Marc ELA, *Voici le temps des héritiers*, Karthala, Paris, 1981, pp. 85-98.

4/ Bonne problématique dans J. VIMORT, *Au plaisir de croire*, Cerf, Paris, 1982, pp. 41-48 et dans J. COURTES-LAPEYRAT, *Paris, où va ton Eglise?*, Centurion, Paris, 1981, pp. 126-132.

5/ De prêtres de l’Evangile; le prêtre du rite religieux, demeurant comme une sorte d’initiateur social, est encore fort demandé (en France notamment)!

6/ Cf. P. GERBE et Y. DANIEL, *Aujourd’hui la Mission de France*, Centurion, Paris, 1981, pp. 32-34.

7/ J.M. ELA, *op. cit.*, p. 227. Michel LEGRAIN, *Mariage chrétien, modèle unique? Questions venues d’Afrique*, Châlet, Paris, 1978, pp. 47-102. Voir les réflexions plus anciennes mais déjà pertinentes de Jacques DOURNES, «Une mission sans bornes», *Spiritus*, 1967, n° 30 et dans: *Au plus près des plus loin*, Aubier, Paris, 1969, Foi Vivante 117, pp. 21-29.

8/ N’est-ce pas cela qui domine dans ce livre brillant, utile, mais souvent discutable et désagréable de ton: A. MANARANCHE, *Le prêtre, ce prophète*, Fayard, Paris, 1982? Cf. du même auteur: «Le simple prêtre, cet incompris», *Communio*, 1981, n° 6, pp. 79-85.

Dans les pays de nouvelle chrétienté, c'est à un autre type de crise de la mission ecclésiale que nous assistons, même s'il ne faut pas passer trop vite sur les influences sécularisantes venant de l'Occident. En effet, si la croyance en Dieu demeure très insérée dans la mentalité africaine ou asiatique par exemple, c'est ici le caractère européen, blanc, étranger, du christianisme qui fait de plus en plus problème. Il ne suffit pas de parler, même «au plus haut niveau» (Paul VI, Jean-Paul II), d'*«africanisation»* de l'Eglise, pour que la réalité s'ensuive. Et là, on le sait bien, les quelques éléments africains des liturgies rénovées (qui nous frappent tant, nous Occidentaux) ne sont sans doute pas l'essentiel. La culture profonde de l'Afrique ou de l'Asie a des exigences plus radicales vis-à-vis de l'expression de la foi ou de la discipline chrétiennes. L'insuffisance des efforts – qui se manifeste par exemple en Afrique dans les difficultés de la pastorale du mariage – se manifeste aussi précisément *par la multiplication des baptêmes, des animateurs de communautés, sans que puissent se multiplier les prêtres...* Car *le type de prêtre formé en Afrique selon les modèles de la chrétienté (européenne!) est en passe de devenir une pièce de musée*⁷. Et on a bien du mal à ne pas reconduire indéfiniment ce modèle... Or, la vérité de la mission comme du ministère presbytéral exige-t-elle cette reconduction? C'est ce qu'il faut maintenant nous demander, avant d'en tirer les conséquences.

Quelques remarques préalables

Elles sont utiles, me semble-t-il, pour compléter cette longue introduction, en ce qui est nécessaire et sans prétendre épouser les problèmes.

quelle est la cause de cette double crise ?

Je ne veux pas répondre ici exhaustivement à cette question mais seulement écarter une réponse que l'on fait parfois et que je trouve insuffisante, sinon dangereuse. La crise ecclésiale et presbytérale aurait, dit-on, avant tout, une cause «morale» qui serait : baisse de la foi, goût du plaisir, séduction du siècle, refus du sacrifice, du sacré, du prêtre (célibataire consacré)⁸. En un monde où je partage le péché avec mes frères les hommes, je ne dirai pas qu'il n'y a pas là une certaine et réelle vérité : et cela pour l'univers entier, même s'il fallait nuancer beaucoup à partir des contextes culturels (l'Afrique refuse-t-elle le sacré comme le fait l'intelligentsia parisienne?).

Mais cette explication qui se veut essentielle, omet une chose capitale : obnubilée par le caractère néfaste de la sécularisation, elle semble oublier que celle-ci, née des « Lumières » anti-chrétiennes, est historiquement le fruit d'une réaction contre un christianisme dominant, clérical et assez peu évangélique en pas mal de ses manifestations. Une meilleure appréciation de cette sécularisation⁹ mènerait donc non seulement à remettre en question le monde mais aussi l'Eglise dans ce monde, les « structures ecclésiastiques » qui, pour être opposées au « monde », n'en sont pas pour cela fidèles à l'Evangile. Le ministre de la sainteté chrétienne qu'est le prêtre, doit – a-t-on dit justement – ne retenir sur lui aucune charge de sacré qui ne permettrait pas le dévoilement de l'Amour serviteur¹⁰. Il y a ici, si l'on veut rééquilibrer les choses, non à refuser le sacrifice mais à en purifier (christianiser) la notion. Croire, s'offrir en sacrifice, quitter le monde, ne sont pas destruction de l'humain et du monde, mais bien ouverture du cœur et du monde humains à l'Amour unificateur et vivificateur. Celui-ci ne détruit que la destruction et ressuscite déjà ce que l'homme, par faiblesse ou vice, fait mourir...

Le Dieu de l'Evangile dont les ministres doivent être serviteurs de leurs frères, n'est pas un Dieu utilisable par l'homme, démiurge séduisant, pas plus qu'il n'est un Dieu terrifiant et demandant la mort (responsable de la mort). Il est l'inaccessible qui se risque et se donne gratuitement en une présence mystérieuse et folle (1 Co 1,18-25). Ce Dieu-là, en Jésus, souffre et meurt contre la souffrance et la mort des hommes. Ceux-ci, où qu'ils soient (en Europe, en Afrique ou en Asie), sont appelés par lui à participer à *cette* souffrance et à *cette* mort, non à souffrir et à mourir *pour Dieu*... Face à la mission et au ministère aujourd'hui, il y a sans doute ce discernement à faire : Dieu ne vient pas pour la mort, qu'il demanderait de servir avant tout, mais pour la vie. Il n'est pas inutile de dire que, pour le chrétien, le sacré est d'abord la vie¹¹.

9/ Cf. Christian DUQUOC, *Ambiguïté des théologies de la sécularisation*, Duculot, Paris, 1972.

10/ Cf. H. DENIS, *Sacraments, source de vie*, Cerf, Paris, 1982, pp. 113-114.

11/ Cf. C.M. GUILLET, « Souffrance, salut, pardon », art. à paraître dans : *Prêtres diocésains* en 1982 et « Du sacrifice au service », *Prêtres diocésains*, janv. 1981, pp. 13-24. On peut (et doit) ici discuter les thèses de R. GIRARD (*Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, Paris, 1978) ; on ne peut, comme le fait A. MANARANCHE, *op. cit.*, les « expédier » en quelques lignes et sans beaucoup d'arguments.

12/ *Documentation Catholique*, 4/2/79, p. 115.

13/ A. MANARANCHE, *op. cit.*, p. 13. – « La persécution qui sculpte en leur chair les traits du crucifié » (B. CHENU, *L'Eglise au cœur*, Centurion, Paris, 1982, p. 132) ne fait pas engendrer, aux jeunes Eglises, des prêtres sortis de nos séminaires sulpiaciens.

14/ Lettre des évêques polonais aux évêques allemands, 11/1/65, dans G. CASTELLAN, *Dieu garde la Pologne*, R. Laffont, Paris, 1981, p. 11.

15/ Cf. les remarques judicieuses de J. GROOTAERS sur les difficultés de Jean-Paul II à comprendre le « monde occidental » : *De Vatican II à Jean-Paul II*, Centurion, Paris, 1981, pp. 241-247.

y a-t-il des exceptions à cette double crise ?

On semble parfois le dire. Et qui ne penserait, là encore avec une certaine vérité, à la Pologne ? Mais en notant cet exemple, il ne faut sans doute pas aller jusqu'à ce messianisme polonais qui imprégnait encore la lettre des évêques de Pologne du 28 janvier 1979 : Pologne, centre de l'univers chrétien, stable dans sa foi, qui donne au siège de Pierre *celui qui aidera l'Eglise universelle et la famille humaine en danger*¹². Il ne faut pas davantage condamner les efforts chrétiens occidentaux : *nos mises à jour font fuir les gens alors qu'elles se proposaient de les attirer ; et, si la société nous persécutait vraiment, il y aurait des prêtres qui ne passeraient pas leur temps à désacraliser leur fonction*¹³...

On parle ici, me semble-t-il, dangereusement dans l'abstrait. On ne peut, en effet, universaliser facilement la Pologne où l'édification s'est poursuivie, un millénaire durant, sur les *fondements chrétiens et nationaux, par les princes, les rois, les évêques et les prêtres*¹⁴. On ne peut davantage – même si l'on critique avec justesse un certain « optimisme occidental » de *Gaudium et Spes* – noircir ce dernier monde pour ne le sauver qu'en le ramenant à un autre (par exemple, le deuxième monde polonais, non totalement « développé » mais non « sécularisé »)... Les Africains, alors, nous rappelleraient justement les exigences culturelles diverses du monde, pour la réalisation de l'Eglise. Le sacré *chrétien*, d'ailleurs, a-t-il vraiment trouvé une expression adéquate dans une civilisation industrielle¹⁵ ?

crise et non-crise

Les observations faites au début de cette introduction peuvent paraître avoir une limite importante que je n'ai pas notée. Le fonctionnement de l'Eglise, dans sa mission et ses missions, ne continue-t-il pas universellement sans trop d'accrocs, comme ensemble de doctrines, de principes, de comportements traditionnels, de structures d'autorité ?... Et l'épiscopat mondial dans son ensemble, comme le souverain pontificat, ne fonctionnent-ils pas sans trop de questions... et sans manquer de sujets ?

Mais cela peut aussi vouloir dire, simplement (si ce mot n'est pas trop rapide !), que l'appareil ecclésiastique, dans ses sphères les plus élevées (!) n'a pas encore réintégré – comme le demande *Lumen Gentium* – le peuple de Dieu un et divers, vivant dans l'histoire et les cultures. Comme l'a

dit finement un historien et sociologue, l'après-Vatican II nous fait voir la *fin d'une tradition (mais) la persistance d'un modèle*¹⁶. Au-delà des apparences, ce dysfonctionnement est peut-être bien au cœur de la double crise observée plus haut qu'il faut maintenant essayer d'éclairer.

LA MISSION DE L'ÉGLISE ET LE PRÊTRE

1. *Ce qu'est la mission (de l'Eglise)*

l'église «est», depuis sa naissance, missionnaire

Lorsque Vatican II, dans son décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise, commence son chapitre doctrinal, il a cette petite phrase : *De par sa nature, l'Eglise, durant son pèlerinage sur la terre, est missionnaire* (n° 2).

«De par sa nature»... La nature d'un être c'est, au fond, ce qu'il reçoit à sa *naissance*, ce qu'il *est* dès le jour de sa naissance. Allons donc voir l'Eglise à sa naissance : au jour de la Pentecôte... Ce matin-là, les apôtres de Jésus étaient réunis (enfermés) ensemble, avec Matthias qui avait remplacé Judas, avec Marie, des femmes, 120 frères (Ac 2,12). Soudain, comme par un coup de tonnerre et sous l'effet d'un souffle qui bouscule tout, une mystérieuse lumière brille sur chacun. Alors, plus de crainte, plus de peur, plus de désespoir, en pensant au Maître qu'on avait rejeté et mis à mort ; plus de doute sur sa résurrection et le sens de son message. Les apôtres, sans crainte ni hésitation, proclament les merveilles de Dieu : c'est bien vrai ce qu'avait dit Jésus de Nazareth ; Dieu est venu en lui, pour la vie et la joie des hommes, pour l'unité et la paix des hommes. Son Esprit illumine leur intelligence, fortifie leur volonté, réchauffe leur cœur.

Que s'est-il passé ? Pierre l'explique longuement : Jésus qui avait fait le bien et que les pécheurs ont cloué sur la croix et fait mourir méchamment, il est vivant, Dieu l'a ressuscité ; et ce matin, sa promesse s'accom-

16/ Cf. E. POULAT, *Une Eglise ébranlée* (de Pie XII à Jean-Paul II), Casterman, Paris, 1980, pp. 288-299.

plit : l'envoi de son Esprit. L'Esprit, puissance intime du Père, qui réalise dans les cœurs et entre les cœurs, ce que Jésus a promis : la paix et l'unité – et qui fait comprendre la vérité de tout ce que le Fils a annoncé. Ce matin-là, les auditeurs de Pierre sont apaisés, rafraîchis, vivifiés, comme par un bain d'eau vive après une route fatigante. La Parole proclamée qui annonce la Bonne Nouvelle, est comme une eau qui les inonde, non pour les engloutir et les détruire, mais pour les faire vivre. Cette Parole proclamée, elle réunit ; Pierre, les apôtres, parlent leur propre langue et *tous comprennent*, eux tous qui viennent des quatre coins de la Méditerranée... La vieille tour de Babel, symbole de l'orgueil humain qui n'aboutit qu'à brouiller les langues et qu'à la guerre entre les hommes, est désormais définitivement renversée (Ac 2, Jn 15-16).

Et Luc qui raconte ce matin de Pentecôte, raconte aussitôt ce qui en est le fruit. Ce fruit : la première communauté d'Eglise, est presque trop beau ! Qu'ils étaient bien ensemble ces premiers frères de Jérusalem, dans la chaleur de la vie en commun, du partage eucharistique et de la prière ; dans la fidélité à la prédication apostolique et dans le partage des biens : ils mettaient tout en commun et la communauté croissait (Ac 2,42-47)... Cette première fraternité, toutefois, n'est pas si idyllique et si facile qu'on pourrait le croire : il y a aussi les menteurs et les escrocs : Ananie et Saphire qui disent partager tous leurs biens et en gardent une partie pour eux ; Simon qui veut acheter aux apôtres leur puissance de donner l'Esprit (Ac 5, 1ss, 8,9ss).

Cependant, avant toute chose, la communauté n'est ni fermée ni paresseuse. Elle est *essentiellement ouverte*. L'Esprit qui l'anime et qui la réunit, la soulève du dedans pour ainsi dire, la pousse à aller proclamer – comme l'avait demandé Jésus – la Parole de vie, de paix et de fraternité ; il la pousse non seulement à donner mais aussi à accueillir, à recevoir les païens, ces étrangers auxquels non plus l'Esprit de Pentecôte n'est pas mesuré... Une persécution brutale s'abat sur la petite communauté de Jérusalem : Etienne est mis à mort, presque tous les membres sont dispersés... Que font-ils alors ? « Ils vont de lieu en lieu, annonçant la Bonne Nouvelle de la résurrection de Jésus. » Ainsi le diacre Philippe est rejoint en Samarie par les apôtres Pierre et Jean et les Samaritains aussi reçoivent le Saint Esprit (Ac 7,8).

Après avoir ainsi regardé l'Eglise à sa naissance, on peut reprendre et comprendre le texte du Concile cité plus haut : « De sa nature, l'Eglise,

durant son pèlerinage sur la terre, est missionnaire, puisqu'elle-même tire son origine de la *mission du Fils et de la mission du Saint Esprit*, selon le dessein de Dieu le *Père*^{16b}. On comprend alors que, pour l'Eglise, la *mission* prend sa source, aujourd'hui comme à l'origine, dans l'Esprit de Jésus envoyé. Cet Esprit, c'est lui qui pousse la communauté chrétienne qu'il rassemble, à vivre aux dimensions du monde. Cet Esprit, répandu dans le monde et le cœur des hommes (Rm 5,5), c'est lui qui appelle la communauté à recevoir humblement tous les fruits qu'il porte, y compris dans le cœur des païens, afin que ces fruits puissent être reconnus par tous comme réalisation de l'unique et vraie Bonne Nouvelle¹⁷.

L'Eglise donc *est* bien *missionnaire* car elle est l'Eglise du Dieu Trinité^{17b}, l'Eglise d'un «Dieu en forme de mission»¹⁸: *mission venant du Père par le Fils dans l'Esprit, la mission de l'Eglise est celle même du Christ dans l'Esprit; évangéliser est l'identité profonde de l'Eglise*¹⁹.

quelques remarques historiques indispensables à la compréhension de la double crise actuelle

L'Eglise, de par sa naissance, *est* missionnaire, avons-nous vu. Elle est tout au long de son existence historique comme la réalisation (l'actualisation temporelle) de la mission du Verbe de Dieu, de la mission de l'Esprit de Dieu. La *mission*, c'est donc l'Eglise tout entière et non une activité particulière de l'Eglise. Cela durera, dans le vocabulaire chrétien, jusqu'au XVI^e siècle. Pendant ce long temps, ce sont l'empire ou les royaumes chrétiens qui s'organiseront pour s'étendre et soumettre des territoires de plus en plus vastes (jusqu'à l'Amérique Latine découverte en 1492). Dans

16b/ *Ad Gentes*, n° 2.

17/ Ce point sera développé plus bas avec son fondement ultime et ses conséquences capitales pour notre sujet.

17b/ *Lumen Gentium*, n° 4.

18/ B. CHENU, *op. cit.*, pp. 39-41.

19/ PAUL VI, *Evangelii Nuntiandi*, n° 14. – Cf. le bel exposé du P. COFFY, Lourdes 1981, *L'Eglise que Dieu envoie*, Centurion, Paris, 1981, pp. 39, 47, 49-50. Nous verrons plus bas qu'il y a là toutefois un certain flou dans l'expression trinitaire qui empêche de clarifier certaines conséquences importantes.

20/ On peut se demander comment qualifier l'acte d'Alexandre VI répartissant les influences politiques (et missionnaires) des Espagnols et des Portugais en 1493.

21/ Cf. J.M. ELA, *op. cit.*, p. 216.

22/ Cf. A.M. HENRY, «Missions d'hier, missions de demain» dans *L'activité missionnaire de l'Eglise*, Cerf, Paris, Unam Sanctam, n° 67, 1967, pp. 41 I-440. (On peut dire que sur certains aspects le décret *Ad Gentes* sera vite dépassé, notaient à un colloque Mgr RIOBE, le 15/9/66, cf. *Parole et Mission*, n° 37, p. 283.)

cette expansion, l'Eglise sera la « dilution de la foi », la « prédication de l'Evangelie », la « convocation des nations »... Malgré la grandeur et la beauté de ce mystère, les royaumes chrétiens (parmi lesquels il y avait un état pontifical) ne se sont pas, on le sait, comportés toujours très « spirituellement »²⁰...

Cela explique sans doute et légitime largement la façon dont, à la fin du XVI^e siècle, le mouvement de réforme catholique atteint la « mission ». En effet, à partir de la concentration pontificale post-tridentine et dans l'esprit de disponibilité militante propagé par la spiritualité ignatiennne, la mission va devenir (et pour trois siècles et demi) cette activité particulière de l'Eglise organisée, consistant à aller, sous l'ultime dépendance du Pape, planter l'appareil ecclésiastique dans les terres et les mondes où il n'existe pas encore... Ce changement de signification de la « mission » ne s'est pas fait impunément. La « puissance *missionnaire* » passe de la puissance de l'Esprit, de la foi, à la puissance *ecclésiastique*. C'est peut-être un progrès par rapport à la puissance des *princes chrétiens* mais cette « organisation et ce développement des missions à l'époque de la centralisation abusive et du cléricalisme triomphant »²¹ ne contribuent pas peu à occulter la nécessaire dimension spirituelle et populaire de l'authentique vie ecclésiale.

Le Concile Vatican II, dans *Ad Gentes*, après un très beau début (n° 2-4), n'arrive pas lui-même encore à dépasser cette difficulté qui est celle d'une ecclésiologie pyramidale, à tendance christomoniste et trop exclusivement hiérarchique²². Nous sommes là au cœur de notre double crise : au moment où le tiers monde réalise que le centre de l'Eglise n'est pas l'Europe (celle-ci ne monopolise pas l'Esprit), il réalise également que les ministères (ordonnés) dont il a besoin n'ont peut-être pas à venir seulement du dehors (à être seulement nommés de l'extérieur)... Avant de voir les graves problèmes posés là, rappelons-nous ce qu'est, selon l'« Evangile », la place du prêtre dans la mission.

2. Le prêtre dans la mission

Deux choses également essentielles doivent ici être retenues : le prêtre est nécessaire pour la mission de l'Eglise où il a un rôle particulier mais cette mission ayant à sa source le Fils et l'Esprit, il ne lui est point extérieur.

«ceux qui sont à votre tête dans le seigneur» (1 Th 5,12)

Marqués d'un caractère spécial, par l'onction de l'Esprit, les prêtres sont capables d'agir au nom du Christ, Tête en personne^{22b}. Quoique solidaires de toute la communauté, ils portent une responsabilité propre, inaliénable : cellé de maintenir vives l'identité apostolique, l'intégrité évangélique, l'authenticité chrétienne de la communauté²³. Présidant à l'annonce de la Parole, à la vie de la communauté, à la célébration de l'Eucharistie et des sacrements, il n'est pas question – malgré une longue et essentielle tradition de l'élection des évêques par leurs communautés – de faire des prêtres (coopérateurs de l'évêque) des représentants délégués des communautés, au sens de la démocratie moderne. Le pouvoir, en démocratie, est en effet essentiellement humain. Et si le pouvoir dans l'Eglise est aussi humain, relevant donc nécessairement, aujourd'hui, de certains aspects de la démocratie, il ne l'est pas purement, ce que certaines communautés de base oublient (ou semblent oublier) parfois²⁴. On peut donc dire avec justesse que le prêtre empêche l'Eglise de se prendre pour le Christ, de se substituer au Christ, qu'il empêche de réduire l'Evangile à une idéologie subjective. Sans l'altérité du frère prêtre, l'Eglise ne renverrait plus à personne et courrait le risque de se muer en une société d'encouragement mutuel²⁵.

«tous, vous êtes des frères» (Mt 23,8-12)

Il est vrai aussi qu'il ne faut pas oublier l'Esprit Saint grâce auquel le ressuscité se communique aux hommes sans cesser d'être lui-même²⁶. Mais cet Esprit qui est bien l'Esprit de Jésus, est communiqué en vérité à tout

22b/ *Presbyterorum Ordinis*, n° 2.

23/ Cf. E. SCHILLEBEECKX, *Le ministère dans l'Eglise*, Cerf, Paris, 1981, p. 57.

24/ Cf. WARNIER, *Nouveaux témoins de l'Eglise, les communautés de base*, Centurion, Paris, 1981, pp. 116-118.

25/ A. MANARANCHE, *op. cit.* pp. 84, 99-100.

26/ *Ibid.*, p. 96.

27/ E. SCHILLEBEECKX, *op. cit.*, p. 59.

28/ Le «pouvoir sacré» dont parle *Presbyterorum Ordinis*, n° 2, ne peut, autrement dit, se penser sans relation à celui même des croyants (Mt 18,15-18); voir plus bas.

29/ Cf. H.M. LEGRAND, «Le sens théologique des élections épiscopales dans l'Eglise ancienne»,

Concilium, 1972, n° 77, pp. 67-76 et «La présidence de l'Eucharistie selon la tradition ancienne», *Spiritus*, 1977, n° 69, pp. 409-431. – Il y aurait aussi à étudier l'importance de la «réception» («sorte de contrôle par toute l'ecclesia»): Y. CONGAR, *Ministères et communion ecclésiale*, Cerf, Paris, 1971, p. 90 et «La réception comme réalité ecclésiologique», *Concilium*, 1972, n° 77, pp. 41-50 et *rspt*, 1972, pp. 369-403.

30/ *Sermo 5*, PL 185, 57; cf. Y. CONGAR, *L'ecclesia ou communauté chrétienne, sujet intégral de l'action liturgique dans coll. La liturgie après Vatican II*, Cerf, 1967, pp. 241-282.

31/ H. DENIS, *op. cit.*, p. 113.

le Corps. C'est lui qui donne à ce Corps charismes et services, non sans réelle activation de la vie même de ce Corps qui est essentiellement et inséparablement christique et spirituel. «Don de l'Esprit Saint», le ministère dans l'Eglise n'est donc pas un statut ou un état «à part» du *reste* de l'Eglise (!) mais bien un service, une fonction, au sein de l'Eglise et *pour elle*²⁷. «Avec vous, je suis chrétien, pour vous, je suis évêque» disait saint Augustin.

Et là, nous retrouvons toute la profonde tradition de l'Eglise, quelque peu estompée après le Moyen Age : l'évêque, le prêtre, ne sont pas ministres *sans* l'Eglise, *sans* le peuple responsable, Corps du Christ animé de l'Esprit²⁸. S'ils président la vie de la communauté, la communauté appelle, élit, *reçoit*, reconnaît. S'ils sont «ordonnés» dans la succession ministérielle par l'imposition des mains, c'est aussi dans l'épiclèse (la prière essentielle) de tout le peuple²⁹. S'ils président l'Eucharistie (sans quoi il n'y aurait pas d'Eucharistie en vérité), c'est également toute la communauté qui célèbre (qui consacre et offre avec eux, disait Guerric d'Igny, à la fin du xi^e siècle)³⁰... On comprend qu'on ait pu écrire récemment avec justesse : *La fraternité du prêtre reste toujours la base de sa ministérialité*³¹. Il faut toutefois voir de plus près les conditions concrètes de réalisation de tout cela.

CONDITIONS CHRÉTIENNES DE LA MISSION ET STRUCTURATION DE L'ÉGLISE

I. La dialectique de l'envoi et de l'appel

- **Dieu envoie et appelle** : nous l'avons vu, toute mission et tout ministère s'organisent dans l'envoi, par le Père, du Fils et de l'Esprit. Et cette mission qui se réalise dans l'incarnation pascale et la Pentecôte, est source de l'appel universel des hommes au salut, de la vocation chrétienne (Rm 1,6-7, 8,28-30, 1 Co 1,2-9, Ep 1) mais aussi des charismes et des services dans l'Eglise (1 Co 12,1-11, Ep 4,11-14).
- **Les hommes**, accueillant l'appel du Christ dans la foi, **sont aussi envoyés** : envoyés par le Christ et l'Esprit pour annoncer la Bonne Nouvelle du ressuscité, pour témoigner de sa présence (Mt 28,18-20, Jn 17,18, Ac 2, Rm 10,14-18).

– **Appelés par Dieu dans le don gratuit de l’Esprit**, les hommes appellent aussi Dieu en retour, si je puis dire. Ils appellent des hommes, sous la puissance de l’Esprit, à être auprès d’eux les témoins authentifiant sa présence... Ne voyons-nous pas ainsi, peu après la Pentecôte, Pierre lui-même mystérieusement appelé par le païen Corneille (Ac 10) et Paul appelé par un étrange macédonien (Ac 16,9-10)? «Sur les païens aussi, l’Esprit est répandu» (Ac 10,45). L’Eglise missionnaire porte aux païens la Parole ; mais elle peut également, elle *doit* également recevoir d’eux l’Esprit et l’appel, cet Esprit répandu au-delà de toutes les barrières de langues, de classes, de races³².

2. «*La mission : le risque d’entrer en réciprocité*³³ »

a) **La mission, c’est «aller vers»** : c’est annoncer partout la Bonne Nouvelle pour que d’autres hommes en soient éclairés, fortifiés, réjouis. Et c’est faire cela parce que la Bonne Nouvelle qui vit en nous ne nous appartient pas³⁴. L’Esprit qui nous est gratuitement donné, c’est l’Esprit de Jésus-pour-tous-les-hommes ; c’est, en nous, la puissance même d’amour du cœur de Dieu qui n’a d’autre but que de réunir *tous* les hommes en une fraternité immense et bariolée ; et elle nous pousse, chacun et ensemble, du dedans, à vivre cette dimension-là. Cette dimension, elle se reconnaît en Eglise, dans la *prière* et les *sacrements* présidés par le prêtre (l’évêque) mais, nécessairement aussi, en *discernant* l’Esprit à l’œuvre dans le monde, dans ce *dialogue de conversion mutuelle* aux plus pauvres du monde, où se court véritablement le risque de la réciprocité³⁵... En effet,

b) **La mission, c’est également «accueillir»** cette même Bonne Nouvelle qui vit chez les autres aussi. L’Esprit de Jésus, avons-nous dit, est

32/ «C'est là la source du développement inattendu de la Mission de France», P. AUGROS, *De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain : l'aventure de la Mission de France*, Cerf, Paris, 1980, p. 71.

33/ Cf. P. GERBE et Y. DANIEL, *op. cit.*, pp. 51-53.

34/ «Notre Dieu est proche mais n'est pas possédé», *ibid.*, p. 209.

35/ Mt 25,31ss; *Ad Gentes*, n° 11; *Gaudium et Spes*, n° 44; *Redemptor Hominis*, n° 12. Cf. R. COFFY, *op. cit.*, pp. 51-53.

36/ *Ibid.*, pp. 54-55. «Pas de mission sans conversion de l’Eglise qui envoie; exode pour un partage.» Cf. déjà aussi Y. de MONTCHEUIL (12/2/43), *Aspects de l’Eglise*, Cerf, Paris, 1951, p. 160.

37/ R. LUNEAU et J.M. ELA, *op. cit.*, p. 148.

38/ P. GERBE et Y. DANIEL, *op. cit.*, pp. 195-198 et J. DOURNES, *op. cit.*

répandu dans le monde. Tous les cœurs humains, quels qu'ils soient, s'ils ne se ferment pas à lui dans l'égoïsme et la mauvaise volonté, sont sollicités par lui et habités par lui. La mission, c'est donc aussi s'ouvrir aux hommes vers lesquels on va ; c'est s'exposer à cette partie d'Evangile que nous ne vivons pas et qu'eux, ils vivent peut-être à leur insu. Ce n'est pas pour vouloir ici rapatrier en notre possession un bien qui nous aurait échappé ; mais, nous laissant évangéliser aussi par ceux que nous prétendons évangéliser, c'est nous convertir à l'Evangile qui nous dépasse toujours. Nous mettre à la vraie dimension de l'Evangile que nous avons reçu et que nous voulons proclamer, c'est sans doute nous rappeler qu'il est toujours là où nous ne l'attendons pas. Le missionnaire cherche l'Evangile avant de le dire, il ne porte pas une grâce possédée à qui ne l'a pas du tout ; il va au-devant de la grâce pour l'accueillir dans l'admiration et la reconnaissance et, par sa propre conversion, la révéler à celui qui sans le savoir la lui donne³⁶...

La mission est nécessaire d'abord pour l'Eglise elle-même : c'est là une loi que les chrétiens dans l'histoire ont eu beaucoup de mal à vivre, qu'ils ont oublié souvent. Nous voulons parfois donner aux autres, aux malheureux, aux paumés, aux païens, aux incroyants... Rappelons-nous le proverbe africain : « *Tu ne peux jamais donner à quelqu'un avant que tu ne lui aies demandé quelque chose...* » Ne jamais demander quelque chose à quelqu'un, c'est l'exclure, c'est se rendre incapable de lui parler³⁷, car c'est ne pas croire en lui. A tout homme rencontré, qu'il soit invité par l'Esprit et habité par lui selon sa bonne volonté, le chrétien authentique, le missionnaire, commence par dire : « Je crois en toi dont l'amour inattendu ouvre mon cœur, dont l'amour me comble tout en accentuant ma soif, dont l'amour est une promesse qui me rend capable de repartir à nouveau et de lutter avec un cœur apaisé. Je crois en toi car ton amour ouvre en moi une brèche, par où peuvent passer, pour demeurer chez moi, tous ceux qui frappent à ma porte. »

Le « missionnaire », en un mot, aborde tout homme dans l'Esprit de la fraternité ; il partait pour tout apporter et voici qu'il fait des découvertes inattendues dans la profondeur de la vie des hommes : une bonne nouvelle lui vient de cette profondeur et l'entraîne à la pauvreté de sa propre vie, de sa culture comme de sa foi. Il va s'agir pour lui *de faire entendre dans l'Eglise des intelligences de l'Evangile, surgies, enracinées, vécues sur d'autres bords que les rivages où l'Eglise est habituellement campée*³⁸.

3. Le fondement ultime de la mission chrétienne et des ministères

Nous avons déjà dit plusieurs fois que cet ultime fondement est le mystère trinitaire, ainsi que les premiers numéros de *Lumen Gentium* et d'*Ad Gentes* l'ont vigoureusement réaffirmé. Cependant – et l'exposé théologique de Mgr Coffy à l'Assemblée épiscopale française, en 1981, sur la *mission*, en est un bon témoin – il me semble que les choses, dans le discours «catholique», sont loin d'être suffisamment claires. Un flou réel demeure au contraire : particulièrement dans des formules qui se veulent très inspirées de l'Ecriture mais sans guère de précision ni d'approfondissement théologique cohérent. Ainsi, Mgr Coffy parle de la *mission qui vient du Père par le Fils dans l'Esprit* et, quelques lignes plus loin, du *don fait par Dieu aux hommes en Jésus Christ, par la puissance de l'Esprit*³⁹... Au chapitre suivant, il parle – à propos de la mission toujours – de l'union intime, sans confusion, du Christ et de l'Eglise. *Ce qui permet de situer le rôle et la place de l'Esprit Saint : l'Esprit est présent à l'Eglise pour que cette réalité socio-historique soit effectivement sacrement du Christ*⁴⁰...

Tout cela est vrai mais demeure, au fond, peu clair, quand on y regarde de plus près ; les relations du Fils et de l'Esprit avec le Père, comme entre eux, demeurent vagues ; et par suite, les relations de l'Eglise et des ministères avec le Christ et l'Esprit, tout comme entre eux, restent dans le même vague. Pour y voir plus clair, il faut remonter à la théologie trinitaire et particulièrement à cette « pomme de discorde » entre Orientaux et Latins, qu'est la « procession » du Saint-Esprit... Sans doute faut-il se rappeler toujours, avec les Latins catholiques, que l'Esprit est celui de

39/ R. COFFY, *op. cit.*, p. 39 (c'est moi qui souligne).

40/ *Ibid.*, p. 47.

41/ Belle expression, par contre, dans l'épîclysie de la prière eucharistique n° 3, avant la consécration. Cf. Lukas VISCHER, *La théologie du Saint Esprit dans le dialogue entre l'Orient et l'Occident*, Centurion, Paris, 1981, où les contributions les plus vigoureuses ne sont peut-être pas les «catholiques».

42/ 1 Co 12,31; 1 Th 1,6; 2,14ss. Cf. C.M. GUILLET, «Les charismes dans l'Eglise», *Prêtres diocésains*, juin-juil. 1979, pp. 257-267. Une esquisse de ceci se trouve, comme en creux, dans J. DOURNES, «Le souffle qui porte loin», *Spiritus*, n° 32, dans *op. cit.*, pp. 36-59.

43/ J. RIGAL, *Des communautés pour l'Eglise*, Cerf, Paris, 1981, p. 28.

44/ Lisant, après rédaction de ce texte, le livre de Claude DAGENS, *Le maître de l'impossible. l'Esprit Saint, l'homme et l'Eglise aujourd'hui* (Fayard, Paris, 1982), j'y ai trouvé de belles, claires, utiles et fortes pages sur ceci (pp. 89-117). Puis-je dire cependant qu'il faudrait aller plus loin pour atteindre cette interdépendance dont j'ai parlé ; pour cela, il faut sans doute s'ouvrir davantage à la question que nous pose la théologie trinitaire orthodoxe (pp. 94-97).

45/ Carême 1949, Lahore. Paris, 99 p.

Jésus : personne ne peut dire que « l'Esprit est là » sans confesser Jésus de Nazareth comme Seigneur. Il y a là, la source de toute communauté purement spirituelle qui s'opposerait à l'existence d'un quelconque ministère d'autorité... Mais il faut aussi se rappeler, avec les Grecs orthodoxes, que l'Esprit « procède du Père » (Jn 15,26b), qu'« il souffle où il veut » (Jn 3,8) ; qu'il y a également, si l'on peut dire, une sorte d'immédiateté du Père au croyant par l'Esprit, qu'il y a comme une mystérieuse réciprocité du Fils et de l'Esprit (Lc 1,35) que nous, catholiques, nous n'avons pas l'habitude de penser⁴¹...

Cela amène à affirmer – ce qui semblait bien la pensée profonde de saint Paul – une *double et inséparable ecclésiologie* : christologique et pneumato-logique, où s'exerce une *double et inséparable régulation* : de la communauté, par les ministères d'ordre et d'autorité et de ceux-ci, par la communauté charismatique, charitable et responsable⁴². On voit, par suite, qu'un droit ecclésiastique qui supposerait que, dans l'Eglise, l'Esprit Saint n'est pas source d'autorité – comme je crois l'avoir entendu récemment (18/1/82) de la part d'un éminent spécialiste –, ce droit deviendrait vite christomoniste et clérical : incapable de bien situer les laïcs responsables dans l'Eglise, incapable d'exprimer en vérité les conditions de vocation et d'ordination pour les ministères dans l'Eglise qui est « dans le monde de ce temps », incapable d'exprimer concrètement ce qu'un bon théologien montrait, il y a peu, comme le cœur de Vatican II : *cette relation d'interdépendance entre communautés et ministres de telle manière que les deux réalités ne puissent se définir qu'en référence mutuelle, dans une commune référence à l'action de l'Esprit*⁴³... S'il n'en était pas ainsi, il y aurait cooptation des ministres ordonnés en circuit fermé, ce qui est typiquement le cas pour l'épiscopat (avec des avantages peut-être mais certainement aussi, avec des inconvénients)⁴⁴... Mais il est temps de passer précisément au concret de cette structuration ecclésiale.

4. *Le prêtre dans la structuration de l'Eglise missionnaire*

a) **La structuration de l'Eglise : dépassement nécessaire d'un certain schéma**

- Ce schéma a d'abord été, dans le renouveau missionnaire de l'immédiat après-guerre, popularisé en France, par exemple, par la célèbre lettre pastorale du cardinal Suhard : *Le prêtre dans la cité*⁴⁵. Ce schéma est le premier dépassement très officiel d'une pure ou quasi exclusive

«hiérarchiologie», pour parler de l'Eglise et, particulièrement, de l'Eglise missionnaire : désormais, *la cellule de base, l'unité de mesure en apostolat, c'est partout comme une sorte de « composé organique », l'inséparable dualité sacerdoce-laïcat*⁴⁶. On le sait, la visée du fondateur de la Mission de France et de l'instigateur des premiers prêtres-ouvriers, est essentiellement missionnaire⁴⁷; et pourtant, il faut le dire, c'est bien, face à la mission *dans le monde moderne*, que la «dualité sacerdoce-laïcat» va révéler son *insuffisance*. N'est-il pas difficile, en effet, qu'un dualisme (même si l'on parle de complémentarité) puisse être efficacement au service d'un mystère d'incarnation?

Dix années plus tard, c'est exactement le même schéma que l'on retrouve dans l'encyclique de Jean XXIII sur les missions: *L'organisation complète de l'Eglise ne consiste pas seulement dans les divers ordres de la hiérarchie; elle comprend aussi les laïcs; il est donc également nécessaire que, par eux tous, l'Eglise travaille au salut des hommes*⁴⁸. Mais là encore, la *dualité* d'apostolats qui se «complètent» montre son *insuffisance*: ce n'est pas seulement affaire de *nombre* «d'apôtres», mais plutôt de *vraie* relation bien définie entre eux, de participation responsable à une *même* communauté ecclésiale multiculturelle. N'y a-t-il pas une certaine *analogie* dans l'opposition qui existe parfois entre les communautés du tiers monde et leur clergé (dont la formation tient à une autre culture que celle des communautés) *et* l'opposition qui s'est manifestée (aux yeux de Rome, en 1953, en 1959 notamment) entre les communautés ouvrières où vivaient des prêtres-ouvriers et le clergé tel qu'il devait «classiquement» être formé et vivre?... Avant le Concile cependant, un autre schéma de structuration de l'Eglise missionnaire avait vu le jour.

46/ *Loc. cit.*, p. 45.

47/ Cf. la lettre de 1947, «Essor ou déclin de l'Eglise».

48/ *Princeps Pastorum*, 28/11/59, Bonne Presse, Paris, p. 21. Cf. *Eglise et apostolat*, Casterman, Paris, 1953, p. 164 (cité en note par le traducteur).

49/ *Jalons pour une théologie du laïcat*, Cerf, Paris, 1953, pp. 333, 358.

50/ Y. CONGAR, «Ministère et communion ecclésiale», *op. cit.*, p. 39 (c'est moi qui souligne).

51/ Lettres ou textes aux prêtres pour le Jeudi-saint particulièrement.

51b/ *Lumen Gentium*, n° 10.

52/ Cette absence dans le Nouveau Testament du «sacerdoce» des ministres est très discutée: cf. A. MANARANCHE, *op. cit.*, pp. 127-190 (brillant, pas toujours convaincant); VANHOYE, *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1980, partic. pp. 344-348 (subtil mais non pleinement convaincant non plus), vigoureusement critiqué par J. MOINGT, *Prêtre selon le Nouveau Testament*, RSR, 1981, pp. 573-598; dans le même sens que Moingt, cf. DELORME dans: *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1974, p. 312.

- Ce deuxième schéma, élaboré à propos d'une étude approfondie sur le laïcat, fut celui du P. Congar en 1953⁴⁹. Là non plus, il ne s'agit plus du tout de seule « hiérarchiologie ». L'unique Eglise est inséparablement faite d'*en haut*, pour en recevoir ses principes *structurants* (dans la hiérarchie) et d'*en bas*, pour que ces principes soient également reçus et vécus dans la foi (par les laïcs) en plénitude d'Eglise. Mais cette distinction « structure-vie » s'est, elle aussi, assez vite révélée *insuffisante*. Dans la mesure où les baptisés, confirmés, qui célèbrent en vérité l'Eucharistie, ne sont pas regardés également comme *structurants* dans l'Eglise, celle-ci ne peut guère que demeurer *pratiquement* cléricale... Depuis, il est vrai, pendant et après le Concile, le P. Congar a très finement et vigoureusement précisé sa position, à partir d'une profonde méditation de Ep 4,11-12.

*Les ministères sont suscités par Dieu, dans la communauté... C'est à l'intérieur de (la) condition générale de service et de mission qu'une structuration de la mission et du service est posée par certains ministères... Ces ministères sont fonctionnels : ce sont des structurations d'un corps où chaque membre a son rôle pour et dans la vie du tout*⁵⁰.

On voit bien ici une *réintégration* des *ministres dans la communauté missionnaire*. Toutefois, une certaine *dualité* insuffisamment précisée entre *structuration* et *vie* ne demeure-t-elle pas encore un peu ? La crise dont je parle dans cet article peut avoir son centre là en particulier... Vatican II, alors, peut-il vraiment et suffisamment l'éclairer ?

- Un troisième schéma, concernant la structuration de l'Eglise missionnaire, plus ancien que le Concile, a été toutefois fortement précisé et utilisé par ce dernier. C'est la distinction – fréquemment reprise et sans doute un peu durcie par Jean-Paul II⁵¹ – entre le sacerdoce commun et le sacerdoce ministériel.

Le sacerdoce commun des fidèles et le sacerdoce ministériel ou hiérarchique, bien qu'il y ait entre eux une différence essentielle et non seulement de degré, sont cependant ordonnés l'un à l'autre : l'un et l'autre, en effet, chacun selon son mode propre, participe de l'unique sacerdoce du Christ^{51b}. Outre que ce texte ne dit pas avec une totale clarté quels sont ces modes propres, il a deux autres inconvénients: a) il emploie le mot de sacerdoce pour le peuple de Dieu (comme le Nouveau Testament) mais aussi pour les ministres (contrairement au Nouveau Testament)⁵² ;

b) il emploie une formule trop radicale (essence, nature) pour spécifier la différence de deux réalités ordonnées l'une à l'autre... Les conséquences de ces inconvénients se sont manifestées d'ailleurs assez rapidement. Vatican II (au moins dans certains textes trop matériellement repérés ensuite) n'a pas réussi à stopper un cléricalisme séculaire. Cela se voit dans de nombreux textes de *Lumen Gentium* (ch. III), dans le décret *Christus Dominus* sur la charge pastorale des évêques, dans la définition du laïc par la sécularisation dans *Lumen Gentium* (ch. IV). Cela se voit aussi dans les *faits* d'une Eglise conciliaire et postconciliaire qui a beaucoup de mal à ne pas trop sacriliser et séparer ses ministres (à l'encontre de certains textes profonds de *Lumen Gentium*, n° 32 et *Presbyterorum Ordinis*, n° 2); qui a beaucoup de mal – il suffit de regarder les situations pour le saisir – à ne pas faire passer des aspects non essentiels du statut des ministres avant les besoins et le droit des communautés⁵³; qui a beaucoup de mal enfin, dans la pratique, à ne pas pousser, plus ou moins inconsciemment (?) les clercs à se séparer des laïcs pour mieux s'occuper du spirituel (du culturel mais aussi de l'orthodoxie doctrinale et morale), «laissant» (!) aux premiers l'initiative dans le temporel⁵⁴ – sans pourtant qu'ils cessent d'y être obéissants à l'Eglise! Le flou de ce dernier mot entretient ici, dans un esprit de service affirmé, la volonté inconsciente de garder un pouvoir clérical plus ou moins exclusif⁵⁵.

53/ J'ai signalé cela déjà dans un article de *Spiritus*, n° 84, 1981, pp. 279-306, «L'Eglise, communauté du tous responsables». Ceci recoupe les conclusions du P. SCHILLEBEECKX, «La communauté chrétienne et sa présidence», *Concilium*, 1980, n° 153, pp. 115-151, ainsi que deux importants témoignages: R. LUNEAU et J.M. ELA, *op. cit.*, et M. DUCLERCQ, «Les engagements de l'Eglise brésilienne dans l'éclairage de la visite de Jean-Paul II», *Dialogue et Coopération*, janvier 1982, pp. 104-106.

54/ L'épure est peut-être un peu simplifiée; mais c'est bien ce qui se passe concrètement aujourd'hui, dans un pays comme la France, où le problème du rapport «prêtre-militant» est loin d'être clarifié, même après l'abandon officiel du «mandat» en 1975 (cf. revue *Jésus*, n° 32, mars 1982: «La dérive des militants»).

55/ Il y a là une certaine mystification involontaire mais réelle qu'il faut bien dénoncer même si – je le sais par expérience – on risque de ne pas être compris (C.M. GUILLET, «A mes frères dans le "sacerdoce"», *La Croix*, 30/6/82, p. 2, et certaines réactions reçues à cette occasion).

56/ J.M. ELA, *op. cit.*, p. 225; M. DUCLERCQ, *op. cit.*, pp. 105-106.

57/ J. RIGAL, *op. cit.*, p. 28.

57b/ *Lumen Gentium*, n° 21; *Presbyterorum Ordinis*, n° 2.

58/ Cf. H.M. LEGRAND, «Caractère indélébile et théologie du ministère», *Concilium*, n° 74, 1972, p. 69.

59/ Exprimée d'abord, faudrait-il dire peut-être: il faut donner tout son poids à l'incise de *Presbyterorum Ordinis*, n° 2, disant à propos du sacrement de l'ordre: «s'il suppose les sacrements de l'initiation chrétienne...».

60/ In persona Christi.

61/ Cf. A. GANOCZY, *Calvin et Vatican II*, Cerf, Paris, 1968, p. 141. Quand J. DOURNES disait: «La pénurie de personnel est l'occasion de laïciser la mission», il ajoutait avec justesse: «en la rendant à ce qu'elle est: mouvement du peuple de Dieu», occasion de «resacraliser la personne et l'existence des chrétiens, peuple sacerdotal, race royale» (*Spiritus*, n° 33, dans *op. cit.*, p. 77).

b) La structuration de l'Eglise missionnaire : sacerdoce et ministère ou la dialectique des «caractères»

Si l'on demande où est concrètement l'Eglise, *sujet* de la mission, il faut certainement dire : priorité à la communauté. Pour qu'apparaisse l'Eglise missionnaire, il faut que se manifeste, de quelque manière, le rôle *premier et essentiel* du peuple de Dieu *tout entier*, le grand *service* que l'Eglise rassemblée par le Ressuscité et son Esprit veut accomplir pour et dans le monde, et cela *avant toute diversification en nécessaires fonctions particulières...* Avant toute différence *inégalitaire*, l'Eglise se construit dans la communion fraternelle et *égalitaire* des hommes et des femmes, baignés dans la Pâque du Christ et dans ce «milieu divin» qu'est l'Esprit de Pentecôte... Il faut donc penser la structuration de l'Eglise (ce que les Eglises locales «neuves» nous disent avec vigueur) à partir du *baptême* et de la *confirmation*⁵⁶. Ce n'est pas du tout oublier l'*ordre* (sacrement). Celui-ci exprime sacramentellement, dans l'Eglise peuple de Dieu, le *besoin nécessaire* qu'elle a de s'éprouver elle-même comme authentique don de Dieu ; ce besoin étant inséparablement fondé sur la Parole de Dieu incarnée en Jésus une fois pour toutes et sur l'Esprit répandu dans le monde (He 9,10 ; Rm 5,5). *Les ministres ordonnés n'entrent pas ainsi en concurrence avec la communauté : ils la révèlent à elle-même en étant signes autorisés et serviteurs de ce qu'elle est appelée à être, à faire et à devenir*⁵⁷.

Signes autorisés, les ministères ordonnés impliquent bien, dit Vatican II, un *caractère*^{57b}. Mais celui-ci, on l'a montré avec justesse, est assez difficile à définir. Fixant, dans un esprit posttridentin plus ou moins conscient, l'attention sur la personne du ministre, il affaiblit la perception de l'objet du ministère ; il risque de substituer la qualification ontologique du prêtre à la détermination ecclésiologique du ministère presbytéral⁵⁸. C'est pourquoi, quand je parle de «dialectique (interrelation, interdépendance) des caractères», je veux souligner, *en même temps*, deux choses : 1/ la priorité de l'initiative transcendante exprimée⁵⁹ dans la présence divine *baptisante* (dans l'Eglise, communauté de Dieu et donnant Dieu) ; 2/ la même priorité exprimée dans la présidence *ministérielle*. Cette présidence n'est aucunement une *pure délégation démocratique* venant de la seule communauté. Seul, le prêtre *préside* la communauté et l'Eucharistie⁶⁰, mais il ne le fait jamais comme séparé ou séparable de la *pouissance spirituelle* qui rassemble *de fait intimement la communauté*. Le ministère ordonné ne peut donc être pensé sans «articulation» nécessaire avec le sacerdoce commun des fidèles⁶¹.

Cette articulation que l'on repousse parfois véhémentement et rapidement, en parlant d'une «pure émanation» du sacerdoce ministériel à partir du sacerdoce commun, est bien nécessaire, puisqu'alors même on parle de «coordination» entre «deux aspects de la vie de l'Eglise ayant leur origine dans le Christ et établis simultanément par lui». Mais cette coordination qui fait du «sacerdoce commun» le but que «sert» (cf. Mc 10,45) le «sacerdoce ministériel», est assez étrange. En effet, le «caractère» qui exprime le «pouvoir» en théologie sacramentelle, est pratiquement concentré du seul côté du «sacerdoce ministériel»: par son *pouvoir sacré, il forme et conduit le peuple sacerdotal, fait le sacrifice eucharistique in persona Christi et l'offre au nom de tout le peuple*^{61b}; le baptême et la confirmation ne se déploient qu'en s'accordant avec le ministère pastoral et en reconnaissant son autorité. Il ne suffit pas alors, me semble-t-il, d'ajouter pour finir: «cela ne diminue ni l'autonomie ni l'initiative» du laïcat⁶², pour enlever l'impression que, dans la suite matérielle de certains textes de *Lumen Gentium* mal accordés à son dynamisme profond, la «coordination» dont on parle est assez extérieure. Elle ne respecte pas l'unité dialectique dont je parle, l'unité de fondement dans le sacerdoce du seul Christ, l'unité du peuple de Dieu qui, dans sa *communion*, participe *activement* à ce sacerdoce du Christ.

Par suite, on le voit, le ministère presbytéral (éiscopal) ne saurait être défini (ainsi que la tentation en demeure encore parfois) comme médiation entre le sacerdoce du Christ et celui des croyants. Il ne faut pas ici, comme le fait le P. Vanhoye⁶³, distinguer trop l'offrande active et existentielle du Christ (entraînant le monde vers le Père), de son sacrifice-médiation de l'ultime alliance de Dieu et des hommes. Offrande réelle et sacrifice médiateur sont ici la même réalité; et il n'y a pas là fondement

61b/ *Lumen Gentium*, n° 10.

62/ Pour ce paragraphe, cf. J. GALOT, «Le sacerdoce catholique», *Esprit et Vie*, 29/7/82, pp. 442-443 (terme d'une longue suite) qui s'appuie sur une «évidence»: les «douze» = d'abord hiérarchie, qui est loin d'être évidente (cf. *Ad Gentes*, n° 5 et aussi RATZINGER, «La collégialité», *Concilium*, n° 1).

63/ *Op. cit.*, pp. 346-348.

64/ Les réactions de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi (sur le rapport final de la Commission anglicane-catholique romaine) semblent ici un peu étroites et peu ouvertes à une réflexion rénovée

sur le sacrifice (*Esprit et Vie*, 8/7/82, pp. 408-409). Cf. C.M. GUILLET, «Du sacrifice au service», *art. cit.*, pp. 13-24).

65/ J. RIGAL, *op. cit.*, p. 28. Cf. études nombreuses du P. CONGAR sur l'histoire dans: «La liturgie après Vatican II» et «Ministères et communion ecclésiale», *op. cit.*; cf. aussi *Concilium*, n° 167: «Le code révisé, une chance manquée?», 1981, pp. 67-125.

66/ C.M. GUILLET, «Les charismes dans l'Eglise» et «A mes frères dans le "sacerdoce"», *art. cit.*

à distinguer (de nature, sans interrelation nécessaire) un *sacerdoce* d'offrande personnelle et un *sacerdoce* de médiation. Si ce dernier existe, comme unique et distinct de tout autre, c'est *l'unique sacerdoce du Christ* auquel *tous* les hommes sont appelés à participer, sans que le *service* devienne un *privilège*, comme un *sacrement supérieur*⁶⁴. Il ne faut pas oublier, en effet, l'unicité de l'incarnation du Verbe qui se reflète dans la présidence de la communauté ; il ne faut pas davantage oublier la présence de l'Esprit, agissante et salvatrice, dans tout le Corps (et par tout le Corps).

Nous avons là la source de cette *interdépendance* – si traditionnelle au fond mais que Vatican II a puissamment restaurée – entre communautés et ministres⁶⁵. Mais, il faut bien le dire, si longtemps estompée dans la pratique, cette vérité *a eu* et *a* du mal à resurgir. Une certaine peur de confusion, de manquement à l'obéissance à la tradition – dans un univers catholique où la « pneumatologie » n'a pas encore assez droit de cité – agite aujourd'hui assez souvent l'Eglise. Notons d'ailleurs que, depuis la lointaine naissance du droit ecclésiastique occidental, on ne peut guère dire que l'expérience ait été faite d'une réelle participation communautaire au pouvoir ecclésial de gouverner, d'enseigner, de célébrer (??). Or, on le sait, dans cette réalité éminemment vivante qu'est le droit, il est quand même plus facile de répéter que de progresser (si l'on se réfère au moins à certains faits de l'histoire)⁶⁶ (*à suivre*).

Nous nous excusons de ne pouvoir publier ici l'intégralité de cet article de C.M. GUILLET. La fin de ce document paraîtra dans notre prochain numéro (ndlr).

DIALOGUE AVEC L'ISLAM

quelques réflexions

Etre aimé par Dieu et savoir l'aimer en retour est une expérience humaine aussi réelle que mystérieuse. Cet échange humain et divin est en réalité l'essence de ce que les chrétiens appellent «la Bonne Nouvelle» et de ce que les musulmans signifient lorsqu'ils appellent Dieu, le Miséricordieux (*Ar-rahman*), le «Plein de compassion» (*Ar-rahmin*) et «l'Aimant» (*Al-wadud*). Croire à cela et s'y tenir, c'est cela la foi. L'annoncer et le proclamer est partie intégrante de la mission chrétienne et de la Da'wah musulmane (da'wah est quasiment synonyme de mission). Toute activité humaine positive est un moyen de communiquer la bonne nouvelle de l'amour de Dieu... Et l'homme devient toujours plus humain quand il vit l'amour de Dieu dans sa relation avec les autres. En cela consiste le dialogue...

Dans la situation actuelle de conflits, partager dans le dialogue son expérience de l'amour de Dieu est d'autant plus important. Quand existent des gouffres profonds et des murs élevés, il est difficile de parler de la Bonté de Dieu, encore plus d'en entendre parler et d'y croire. Le dialogue est une façon de construire des ponts et de renverser des murs. Le dialogue signifie une quête assidue et réelle de bonté, de beauté et de vérité. Cette quête repose sur la conviction que personne n'a le monopole de ces biens; ne proviennent-ils pas d'une seule et même source : Dieu ? Qui peut les monopoliser ? Ainsi, chacun doit accepter qu'il peut être enrichi par la bonté, la beauté et la vérité de l'autre. Chacun doit être prêt à découvrir le visage de Dieu présent dans la foi de l'autre.

Dans une atmosphère d'animosité, le dialogue est synonyme d'impuissance et de vulnérabilité. D'une position de puissance, on ne peut que discuter sur des moyens. D'une position de faiblesse, on peut vraiment communiquer sa confiance en l'autre. La confiance prend tout son poids et sa valeur quand il y a danger de trahison. Dialoguer signifie alors avoir ses bras grands ouverts, mettre de côté toutes ses défenses et ouvrir son cœur: en un mot, se rendre vulnérable. C'est un grand risque que doivent prendre tous ceux qui veulent entrer en réel dialogue avec les autres.

Dans une situation où l'élitisme règne en maître dans tous les domaines, sociaux, politiques, économiques, culturels et même religieux, le dialogue requiert une option préférentielle pour les pauvres, les sans-voix, les sans-pouvoir. La majorité des gens sont marginalisés, même dans ce qui fait le cœur de leur existence : on ne leur permet pas de définir les choses comme ils le veulent et de choisir ce qui, pour leur vie, a de la valeur et un sens. Pour la plupart d'entre eux, l'amour et la miséricorde de Dieu sont vraiment bonne nouvelle et source d'inspiration dans leur lutte pour leur libération. En eux, les pauvres, le croyant explicite doit découvrir le visage de Dieu. C'est à eux d'abord que le dialogue doit être offert.

Etre blessé alors que l'on aime, comprendre dans un climat d'incompréhension, faire confiance dans une atmosphère de méfiance, ce ne sont pas là des choses faciles. Le dialogue requiert donc une profonde spiritualité qui permette de s'accrocher à sa foi dans l'amour de Dieu, même quand tout semble s'écrouler autour de soi...

Ce même dialogue exige un profond respect pour la foi des autres, pour la façon dont ils la comprennent et pour la manière qu'ils ont de l'exprimer. La foi des autres ne peut pas être jugée à partir de la vision et des catégories de sa propre foi. C'est pourquoi le dialogue nécessite une étude sérieuse de la foi et de la religion des autres, aussi bien que des siennes propres.

Dans une région où musulmans et chrétiens vivent ensemble, un tel dialogue est une offrande mutuelle et un défi... Il respecte les antipathies mutuelles et le rythme des efforts pour panser les plaies... Il demande au croyant de s'élever au-dessus de ses préjugés, même ceux qui sont nés d'une réelle souffrance. Il met au défi d'agir comme s'il n'y avait pas eu de passé douloureux et d'être, en même temps, habité par l'espoir que peut commencer dès maintenant une nouvelle chaîne d'événements qui formeront pour demain des souvenirs heureux.

Le dialogue est avant tout une communion d'hommes totalement soumis à Dieu, qui persistent à croire que tout homme a le pouvoir de changer son cœur et de participer à la construction du Royaume de Dieu que Lui seul peut porter à sa plénitude.

Ce texte est extrait des conclusions de l'Assemblée bi-annuelle de tous les responsables de la Préläture de Marawi City, à Mindanao (Philippines). Cette assemblée, rassemblant une soixantaine de participants : prêtres, religieuses et laïcs, dont quelques musulmans, a eu lieu du 18 au 22 mai 1982, en la présence de l'évêque, Mgr Benvenido TUDTUD.

notes bibliographiques

Sorcellerie et prière de délivrance

par Meinrad P. Hegba

Ce livre est un vigoureux plaidoyer pour que les chrétiens d'Afrique, clergé et fidèles, prennent au sérieux le ministère de guérison, suivant la parole de Jésus dans Mc 16,17-18. L'auteur dont la pugnacité est bien connue (*Emancipation d'Eglises sous tutelle*, 1976) est aussi un pionnier dans la recherche sur le soulagement des malades par les pratiques religieuses; cf. *Croyance et guérison* (Clé, 1973) et *Sorcellerie, chimère dangereuse* (Inadès, 1979). Ici, il livre confidentiellement sa déjà longue pratique de charismatique guérisseur, non seulement de la sorcellerie mais de la maladie sous toutes ses formes: physique, psychique et spirituelle, avec insistance sur la « délivrance de la domination appelée possession » et l'exorcisme. La pratique de l'auteur, aidée par une formation scientifique importante (bien qu'il ne soit pas docteur en médecine) est impressionnante; sa conviction de foi est bien propre à déraciner les hésitations et les respects humains; enfin son habileté dialectique pour désamorcer les objections et mettre à leur place les exigences scientifiques et philosophiques, tend à redonner à la foi toute la place pratique qui devrait être la sienne, en matière de maladie et de santé.

L'essentiel de ce livre est de témoigner de l'expérience qu'il y a une cure spirituelle efficace au nom de la foi en Jésus Christ. Or ceci est particulièrement important dans une Afrique où la santé est précaire, la

médecine moderne coûteuse, les conceptions de la maladie et de la guérison si différentes de celles de l'Occident scientifique, et où les gens ne cessent d'osciller entre les hôpitaux et les guérisseurs de toute allégeance, sérieux ou charlatans. La thèse de l'auteur est donc éminemment pastorale: elle revendique un *lieu pastoral d'action*; la religion chrétienne se meurt ou s'étoile de n'être point exercée dans un secteur si crucial, alors qu'il y a des promesses du Christ si précises. Pourquoi ne le fait-on pas? L'auteur s'en prend aux corrosions exercées par l'esprit scientiste et la démythification de style Bultmann et la fausse conviction a priori qui voudrait que les miracles aient été réservés aux apôtres et à leur temps. « Donnez-leur vous-mêmes à manger. Soignez-les vous-mêmes. » Il n'y a donc qu'à se convertir et à se mettre à l'action. L'auteur, en détaillant les principes qui animent sa pratique de guérisseur, montre d'ailleurs qu'il ne fait que vivre la doctrine traditionnelle sur la prière, la persévérance, la confiance en la bonté miséricordieuse de Dieu, l'action de l'Esprit qui distribue ses charismes comme il veut, l'importance de la Parole de Dieu et de ses promesses, l'action de grâces et l'usage de gestes très simples tels que l'imposition des mains ou l'eau bénite...

Il resterait à se demander pourquoi le charisme de guérison est pour ainsi dire tombé en désuétude dans l'Eglise institutionnelle depuis si longtemps; pourquoi il y a tant d'instituts hospitaliers qui font beaucoup plus de médecine que de ministère de guérison; pourquoi l'exorcisme est devenu un organe témoin quasi honteux et sans impact sur la vie ordinaire des Eglises. Bref, pourquoi y a-t-il une méfiance de l'Eglise institutionnelle (cf. les déboires de l'Archevêque de Lusaka, doué lui aussi d'un charisme de guérison)? On comprend assez bien que les sectes ou églises thérapeutiques (étrangement nombreuses en Afrique... et ailleurs), faute de pouvoir programmer le miracle quotidien et sur mesure, sont acculées à vivre sur une effervescence perpétuelle, regonflée par les témoignages, les visions, les provocations à prier de manière toujours plus spéciale et efficace. L'*ex opere operato* qui fonde le fonctionnement d'une Eglise institutionnelle, ne saurait facilement cohabiter avec l'expérience d'un pouvoir aussi miraculeux! Il s'agit donc de demander à

M. Hegba comment il entend «organiser» ce ministère dans l'institution ecclésiale, paroissiale ou diocésaine, sans tomber dans la secte et sans enlever sa pertinence au ministère ordinaire sacramental. Quelle place peut-on donner, par exemple, à la messe dominicale, aux témoignages de guérison et à la prière sur les malades? Et si cette place est nulle, alors comment articulera-t-on Eucharistie et guérison éprouvée?

Faisons encore deux remarques. L'auteur est un vigoureux partisan de l'efficacité en ce bas monde des «agents surnaturels» et donc il refuse la réduction matérialiste et rationnelle de la science. C'est l'éternel problème des rapports foi et science, foi et raison. A notre avis, l'auteur oublie dans son plaidoyer de reconnaître que la démarche scientifique ne progresse que sur la base de cette réduction honnie. Il y a donc là, pour le pasteur, un problème d'apologétique et d'épistémologie.

L'autre remarque à faire, c'est que l'auteur, fort justement à notre avis, dit bien que le ministère ou charisme de guérison n'est pas un monopole du christianisme, qu'il se retrouve sous une forme ou une autre, en toute culture et religion, y compris dans l'animisme traditionnel. De là encore un problème d'apologétique: le Christ est-il plus efficace que d'autres «dieux»? Et l'ensemble de la «théorie» ou «système» (concernant la prière-santé-maladie-succès-échec-persévérance-interdits éthiques ou autres symbolismes...) est-il vraiment différent en christianisme et dans les autres religions? Mais après tout, peu importe, il suffit pour le chrétien d'entrer dans le jeu de la foi au Christ, sans peur ni scrupule, et les résultats seront étonnantes.

Henri Maurier

Edit. Présence Africaine, Paris, et Inadès, Abidjan, 1982, 215 p.

Islam et christianisme en dialogue

par Jean-Paul Gabus, Ali Mérad, Youakim Moubarak

Après des siècles d'incompréhension réciproque aggravée par des affrontements de

peuples à peuples, tantôt au nom de la foi, tantôt au nom d'impératifs d'ordre économique ou politique, les communautés chrétiennes et musulmanes semblent enfin avoir pris conscience de la nécessité d'établir leurs rapports sur la base d'une coopération pacifique. Chrétiens et musulmans s'interrogent ensemble sur les graves échéances auxquelles l'humanité tout entière se verra confrontée à l'horizon 2000. Ce livre est le fruit d'une volonté commune de désir œcuménique des Eglises chrétiennes et non chrétiennes de s'engager dans un dialogue avec tous les hommes de bonne volonté.

Une chose est certaine, l'interpénétration des cultures et des religions dans le monde actuel oblige chrétiens et musulmans à s'interroger sur la signification théologique de cette situation nouvelle. Dialoguer, communiquer, pour bâtir une communauté humaine au plan local, régional, international, tel est le défi nouveau auquel les hommes sont affrontés. Les auteurs de cet ouvrage ouvrent un dossier, résultat d'une longue recherche commune qui intéressera tous ceux qui portent attention au dialogue, aux relations entre musulmans et chrétiens.

Marie-José Goepfert

Edit. du Cerf, Paris, 1982.

Djibouti, nation-carrefour

par André Laudouze

Tour d'horizon sur ce petit Djibouti où depuis 1977 l'indépendance et l'unité d'une nation de 400.000 habitants se construit non sans espoir de réussite. L'auteur, bien documenté, fait l'historique de la colonisation, de la lutte pour l'émancipation et de l'accès à l'indépendance. Maintenant le pays est engagé dans le combat du développement et dans un jeu subtil de politique internationale dans cette Corne de l'Afrique, objet d'intervention des Grands. Djibouti, un territoire et une ville, un lieu géologique extraordinaire (qu'évoque H. Tazieff dans sa préface), le pays des 4 langues et des 4 coutumes (Afar, Somali, Arabe, Français)

est d'abord un pays de nomades. On aurait aimé pénétrer davantage la vie quotidienne et l'organisation sociale de ces peuples si différents de nous, cette mentalité qu'évoque si bien le président H. Gouled : *La vérité qui est la nôtre, à nous peuple du lait et du mouton, vous l'avez trop longtemps ignorée, peuples du blé et de la vigne; vos concepts ne sont pas les nôtres; le champ carré de vos idées forme pour nous un même paysage qui s'accorde mal à l'errance de nos troupeaux; la faim et la soif des héritiers d'Abel comprennent mal l'importance de vos limites...* (42).

Henri Maurier

Edit. Karthala, Paris, 1982, 228 p.

Le prêtre, ce prophète

par André Manaranche

L'auteur nous livre tout un ensemble de réflexions personnelles pour aujourd'hui sur le sacré, le sacerdoce et le prêtre comme prophète. Il a toujours l'art de la formule suggestive qui résume une opinion ou une situation ; il est au courant de tout ce qui s'écrit et se dit. Il nous pose des questions qu'il faut entendre. C'est un livre interpellant mais sans doute agaçant pour certains lecteurs ; je suis partiellement de ces derniers alors que j'ai toujours lu avec intérêt et présenté avec sympathie les ouvrages de A. Manaranche.

Le livre est-il gênant parce que les prophètes gênent ou parce que l'auteur semble revendiquer la fonction prophétique au détriment de ceux qui ont une approche différente de la sienne ? « L'opposé d'une affirmation vraie est une affirmation fausse », dit N. Bohr ; c'est l'avantage d'une prise de position claire et nette, mais si « l'opposé d'une vérité profonde peut être une autre vérité profonde », comme le dit encore

N. Bohr, c'est un grand inconvenant. Si A. Manaranche avait partagé cette vue et en avait tenu compte dans sa réflexion, le livre aurait peut-être perdu de son mordant, mais au bénéfice sans doute d'une plus grande force de conviction pour un éventail plus large de lecteurs.

Michel Lepage

Edit. Fayard, Paris, 1982, 232 p.

Les enfants du Fleuve Rouge

par Christian Simonnet

Sous forme romancée – mais à peine – l'auteur nous présente l'histoire d'un village de pêcheurs basé sur le Fleuve Rouge au Tonkin. L'histoire commence durant la guerre 1940-45 : le village se convertit pour une protection française en même temps qu'avec une réelle piété.

Après la brève parenthèse japonaise, l'histoire prend une autre tournure avec l'apparition du Vietminh. Le village se met sous la protection française à Hanoï puis, devant la montée de la guerre, il se réfugie dans le diocèse de Phat-Diem. Après la victoire du Vietminh à Dien Bien Phu, les villageois émigrent au Sud où, après une dizaine d'années de tranquillité, l'avancée des Viet-Cong transforme une partie d'entre eux en «boat people». Nous les quittons dans l'avion de Singapour à Paris. Le livre est écrit par un missionnaire français des Missions Etrangères.

J'ai beaucoup aimé la description de la vie sur le fleuve ; mais ensuite, j'ai eu peur de rencontrer plus les idées de l'auteur que les réactions des acteurs de cette tragédie.

Joseph Pierron

Edit. S.O.S., 106, rue du Bac, 75006 Paris, 1982, 334 p.

livres reçus à la rédaction

De la Terre Sainte à la Parole de Dieu, par Pierre Lauzeral, *Mediaspaul, Paris, 1982, 412 p., 120 F.* – Y eut-il jamais un livre qui ait jailli du terroir comme l'Écriture? De ce bref enclos de Dieu, limité par le Jourdain et la Méditerranée, l'Eternel a fait monter des sèves, des rêves, un poème. L'auteur de ces lignes, pour être resté de longs séjours en Palestine, à Jérusalem surtout, relit pour nous quelques textes sacrés sous ce grand vent qu'est l'Esprit.

Prières au fil des heures, par la Commission francophone cistercienne, *Centurion, coll. Vivante liturgie, Paris, 1982, 212 p., 77 F.* – Au rythme de la journée et suivant le déroulement de l'année liturgique, les prières au fil des heures sont des compositions mûries dans le silence et la pratique quotidienne des monastères. Leur authenticité et leur qualité spirituelles font que les communautés chrétiennes y reconnaîtront, exprimés avec sobriété et profondeur, leurs aspirations et leurs besoins. Ce recueil est une mine pour les moniales et les moines certes, mais aussi pour toutes celles et tous ceux qui, au moins de temps en temps, prient dans le courant de la journée.

Hommes et chrétiens de la Renaissance, par Marie-Jeanne Coloni, *Fleurus, Paris, 1982, 128 p., 43 F.* – C'est le troisième volume de la collection «Culture profane et information religieuse». Ces ouvrages entendent

aider les professeurs de collège à présenter clairement, dans leur enseignement, les contenus religieux de la culture. Ils aideront également les catéchistes et les parents dont les enfants sont en classes secondaires, en leur apportant une information religieuse sérieuse en lien avec une époque, un lieu géographique, une œuvre littéraire.

Au jardin de Dieu, par C. Delhez, *Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1983, 132 p., 49 F.* – «Au jardin de Dieu» est un itinéraire de redécouverte de la foi. La route vers Dieu passe par Jésus Christ qui tire l'humain toujours plus avant. Inviter chacun à se risquer dans une aventure sans rivage, au vent de liberté, car l'homme n'est jamais si grand que lorsqu'il fait confiance.

Celui qui vient d'ailleurs, l'Innocent, par M.J. Le Guillou, *Cerf, coll. Traditions chrétiennes, Paris, 1982, 318 p., 56 F.* – La collection «Traditions chrétiennes» est composée de rééditions économiques de textes anciens ou modernes, devenus difficiles d'accès. Dans ce livre, le P. Le Guillou scrute le scandale suscité par la personne de Jésus, ses gestes, ses paroles, sa passion et même sa résurrection. Ce scandale n'est levé que par le don de l'Esprit qui place les disciples dans le même ailleurs que le Christ : auprès du Père.

A l'école de la Vierge, par Bernard Martelet, *Mediaspaul, Paris, 1983, 160 p., 57 F.* – Loin de mettre en veilleuse la dévotion envers la Sainte Vierge, Vatican II a mis en lumière, mieux que les conciles antérieurs, l'amplitude de la mission que Dieu a confiée à Marie dans le mystère du Verbe incarné, mission toujours actuelle dans l'Eglise et dans l'existence de chaque baptisé.

Responsabilités ecclésiales pour laïcs, par Xavier de Chalendar, *Cerf, coll. Dossiers libres, Paris, 1983, 116 p., 33 F.* – Des laïcs de plus en plus nombreux exercent

des responsabilités ecclésiales dans des communautés, des aumôneries et des paroisses. Il est temps de faire le point et de réfléchir à l'avenir. Ce «dossier libre» est le fruit de travaux menés en groupe. C'est un livre d'expériences, de recherches et de propositions. Un livre d'espérance.

Gandhi et Martin Luther King : des combats non-violents, *Cerf, coll. Dossiers libres, Paris, 1983, 160 p., 35,50 F.* – Une équipe de «Non-Violence politique» présente ici deux des plus grandes figures de ce mouvement dans le monde. Il importe d'en connaître le combat mais surtout l'esprit, les moyens et les méthodes mises en œuvre, pour inventer et pratiquer, à notre tour, là où nous sommes, une non-violence qui résolve les problèmes contemporains.

L'Évangile découvert par les marginaux d'hier et espéré par ceux d'aujourd'hui, par Alain Barde, *A la Baconnière-Cerf, Paris, 1983, 172 p., 59 F.* – Pasteur à Genève, Alain Barde a exercé son ministère d'abord dans une paroisse puis, pendant vingt-cinq ans, comme aumônier de prison. Il a accordé autant d'importance à l'accompagnement des sortants de prison qu'à la mission qui lui était confiée à l'intérieur du monde carcéral. Le monde occidental a peur de la délinquance et de la violence. Ce livre s'insurge contre toute résignation et invite au combat, non pas à celui de la répression mais à celui de l'espérance.

Les ruchers de la capitale, par Ismailia Samba Traore, *L'Harmattan, coll. Encres noires, Paris, 1982, 176 p.* – Au fil des années, la ville s'était clochardisée ; cela s'était fait en moins d'une génération. Les cités accrochées aux flancs de la ville étaient comme des milliers de ruches assiégeant un arbre essecué et mort. Or voici qu'une rumeur alarmante se mit à circuler : l'Autorité projetait de construire une usine, de raser leurs baraquements, de détruire la cité... de les chasser.

publications...

■ **Dictionnaire swahili-français**: le swahili est parlé, à des degrés divers, par plus de trente millions d'Africains. Un grand nombre d'universités de par le monde assurent un enseignement pratique de cette langue et il faut noter l'importance du swahili sur les ondes.

Le P. LENSELAER, connu pour ses travaux sur le swahili du Zaïre, présente le premier grand dictionnaire swahili-français qui soit écrit suivant la graphie standard et qui puisse être utilisé sur toute l'aire de l'extension swahili. Un ouvrage de 664 p. qui paraîtra le 10 octobre 1983 (prix de souscription avant cette date: 300 F; 15 F en sus pour envoi recommandé).

Editions KARTHALA,
22-24, bd Arago,
75013 Paris.

■ Le dernier numéro des **INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES** est sorti en avril 1983 avec un bilan de trente années d'information religieuse dans la mouvance du Concile.

Un journal nouveau paraît: **L'actualité reli-**

publications...

gieuse dans le monde (titre premier de la publication de 1953 à 1955) avec deux lignes de force pour son renouveau: un journal chrétien réellement *œcuménique* qui rendra compte de la vie des hommes et des femmes de différentes familles et traditions chrétiennes; un mensuel international qui mettra l'accent sur la *diversité des cultures* et sur les manières sont les communautés chrétiennes s'efforcent d'incarner l'Evangile dans les contextes les plus variés et, parfois, les plus opposés.

Actualité religieuse dans le monde, 163, bd Malesherbes, 75859 Paris Cedex 17.

■ **PAROLE ET PARTAGE (OPM)**, association d'auteurs et de diffuseurs, produit et diffuse des brochures de vulgarisation dans les différents domaines de la formation humaine et religieuse en Afrique.

Publié en février 1983, **Panorama Parole et Partage** a pour but de faire connaître des publications et des essais qui, malgré l'intérêt qu'ils présentent, sont peu connus

publications...

d'un endroit à l'autre de l'Afrique francophone. Ce catalogue recense les brochures jusqu'à fin 1982. Les responsables de formation humaine et religieuse, spécialement les responsables des comités de presse régionaux et diocésains, y trouveront des éléments précieux pour organiser leurs commandes.

OPM – Parole et Partage,
28, rue des Jésuites,
B 7500 Tournai, Belgique.

■ **DIAL** (Diffusion de l'Information sur l'Amérique Latine) nous offre, en supplément de son n° 835, un essai de martyrologie latino-américain (1968-1982): **Le sang des justes...**

Jour après jour, des croyants ont offert leur vie pour la justice. Il nous est bon d'en faire mémoire car c'est retirer aux adversaires un pouvoir qu'ils voudraient absolu, mais c'est aussi se souvenir efficacement de l'Alliance de Dieu avec nous, alliance qui se poursuit dans l'actualisation du sacrifice du Christ.

DIAL, 47, quai des Grands Augustins, 75006 Paris.